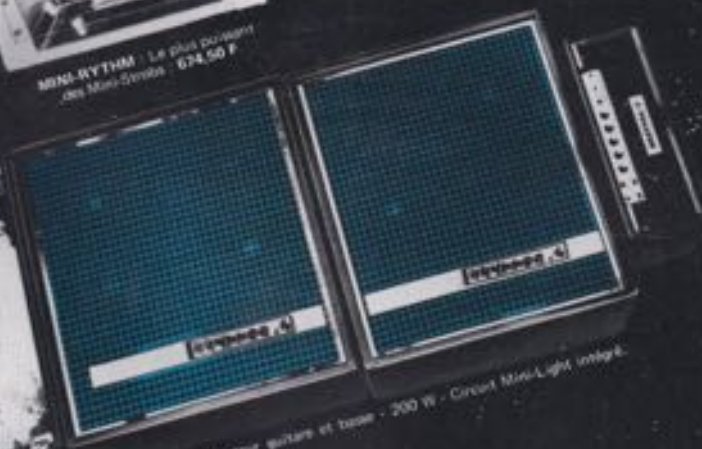


J. COLLYNS TOUJOURS SUR ORBITE

C'est une production AUDIO ELECTRONIC COMPANY
FRANCE - 66 à 70, rue Regnault - Paris 13e - Tél. 336-47 61
Documentation et liste revendeurs sur demande
Exposition permanente de la gamme J. COLLYNS 1970
à la LUTHERIE MODERNE - 14, rue de Douai
Paris 9e - Tél. 744-73 21
Ets FONTANA - 45, passage de Lorgue - Lyon Tél.



MINI-RHYTHM - Le plus puissant
des Mini-Synths - 624 50 F

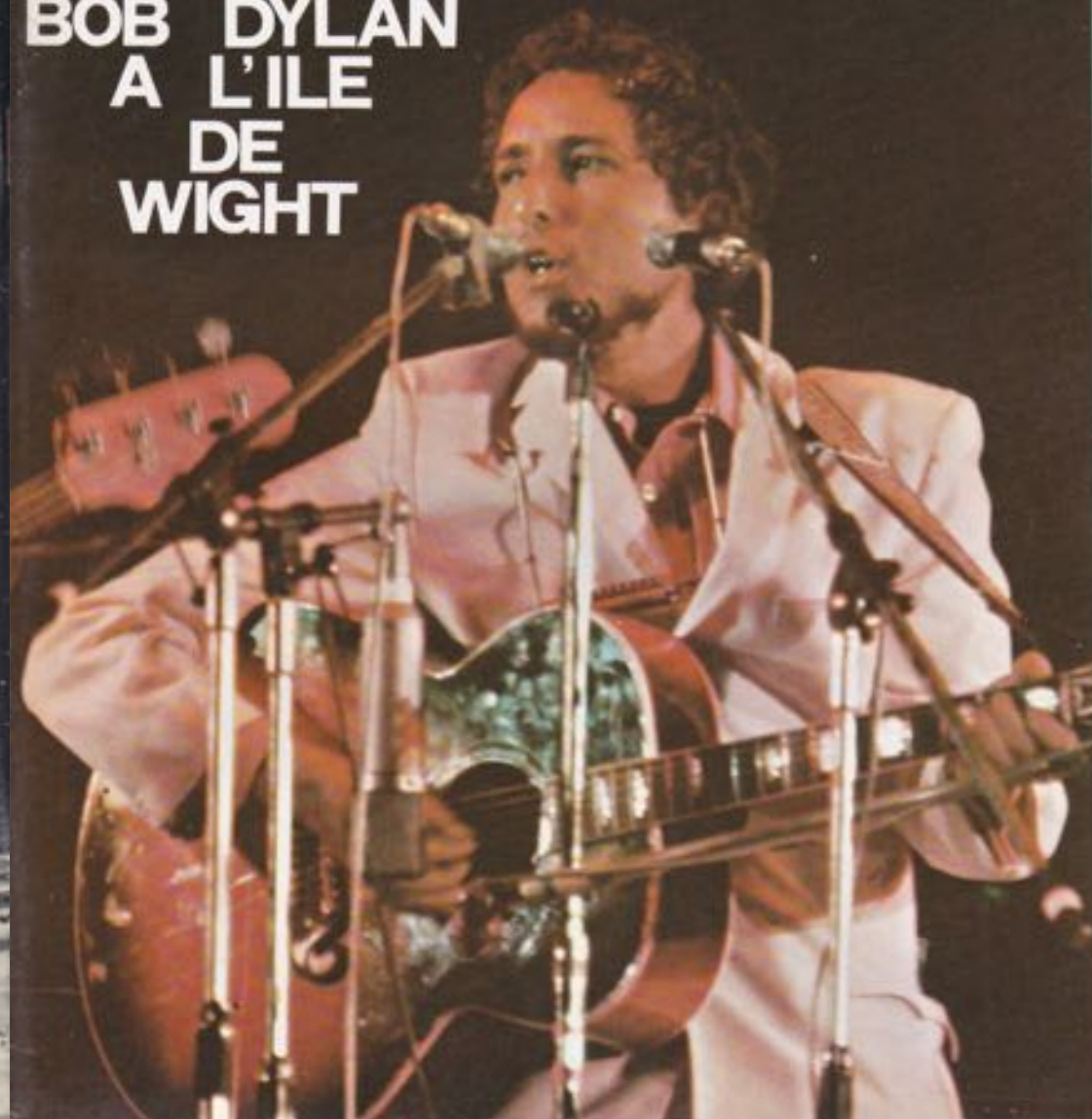


B 200 - Amplificateur guitare et basse - 200 W - Circuit Mini-Light intégré.

rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON

BOB DYLAN A L'ILE DE WIGHT



mais pourquoi les rolling stones ont-ils choisi SOUND CITY.?

...Si vous venez essayer les amplificateurs **SOUND CITY**
...vous comprendrez pourquoi!

A Paris:
chez André Le Prêtre
CENTRAL RYTHMES
25, bd. de Clichy
Paris 9

Province:
Liste des revendeurs chez:

SOVAM

277 rue Saint-Honoré
PARIS 8^e
Tél. 742.84.73



DEVOTION
l'habitude de tourner.

Réveil il y eut, dans tous les sens. Au sens pratique, puisque chaque groupe (et votre serviteur qui les programmat) devait venir répéter de bon matin à la Porte de Versailles. Et au sens figuré car, plus que jamais, les groupes de notre pays paraissent être prêts à s'imposer, non seulement sur le plan national mais aussi à l'étranger durant cette nouvelle saison 69-70. Et ce ne sont ni Yves Darriett, ni René Raymond, grands responsables de ce podium, ni Claude Chebel, qui le présentait, qui me contrediront... Les Froggeaters ont ouvert ce véritable Festival Pop, qui se déroulait sur le Podium de l'ORTF, le samedi 30 août, avec un tout nouveau répertoire. Ils ont abandonné le rhythm'n'blues pour le nouveau style américain, témoins « Listen » du Chicago Transit Authority et « Spinning wheel » des Blood, Sweat and Tears qu'ils

interprètent de façon fort personnelle. Les Froggeaters ont un chanteur noir, Eric, qui excelle dans de nombreux domaines: arrangement, chronographie, composition... Le reste de la formation est constitué de Dany, orgue; Jean-Pierre, basse; Ralph, guitare solo; Daniel, batterie; Jacky, saxo baryton; Guy, saxo ténor et Patrice, trompette. Le dimanche a vu le passage des Devotion, un trio qui connaît bien la Porte de Versailles, puisqu'il n'y a pas longtemps ces poulains de Lee Hallyday se produisaient dans le spectacle que Johnny donnait au Palais des Sports. A trois, le soliste-chanteur Paul Scemama, l'organiste Pascal Stive et le batteur Alain « Doudou » Weiss, ils ne s'en tirent pas mal, quoique la basse manque parfois (à mon gré), d'où un certain manque d'unité; certains me rétorqueront qu'il s'agit d'une couleur spéciale,

et peut-être ont-ils raison. J'ai apprécié leur création, « Keep away from there », ainsi que les arrangements qu'ils ont fait de « Feelin' good » et « Somebody help me », chers au Maître Winwood. Vigon et ses Lemons étaient très attendus le lundi. Ni Vigon, ni ses musiciens ne déçurent. On peut toujours compter sur eux pour faire du bon rhythm'n'blues, une musique que l'on écoute, que l'on regarde (Vigon vit véritablement ce qu'il chante) ou sur laquelle on danse. C'est en place, il n'y a pas de soucis à se faire, que ce soit dans le domaine de l'interprétation ou dans celui de l'organisation. Groupe idéal pour les clubs où la soul-music a toujours la cote. Le groupe qui se présente le mardi 2 septembre fut vraisemblablement le plus contesté. Pourquoi? Parce que les membres de l'Alan Jack Civilisation n'hésitent pas à rentrer

dedans, à donner le plus cher d'eux-mêmes à cette musique pour laquelle ils vivent, avec laquelle ils vivent. Peu leur importent les conventions. Si leur musique vous plait, c'est mon cas, ils vous emmènent en voyage avec eux. Sinon, ce n'est pas la peine, restez chez vous... Alan Jack, orgue-chant; Richard Fontaine, basse; Jean Fallisard, batterie et Claude Olmos, guitare solo jouèrent trois morceaux de leur 33 t Byg « Bluesy mind ». Super Session le mercredi avec Pierrot Fanen à la guitare solo, Papillon à la basse, Jean-Pierre Prévotat à la batterie et François Janneau à la flûte. Si ce dernier est très coté dans les milieux jazz, les trois autres ne sont pas non plus des gamins puisqu'ils ont respectivement accompagné Antoine, Johnny Hallyday et... Claude François. Croyez - moi, quoi qu'on en pense, ce sont de sérieuses références dans le choix des

ROCK & FOLK ACTUALITES



MARTIN CIRCUS
plus besoin d'importer ?

o.r.t.f. pop

ROCK & FOLK ACTUALITES

musiciens. Ils jouèrent « Question 69 », une œuvre de Pierrot Fanen qui n'a rien à voir avec le « Question 67 & 68 » du CTA, « Burning Truth », une vérité brûlante dans toutes les dimensions et une éducation de « Let there be more light » du Pink Floyd. Souhaitons que Triangle renouvelle de tels bœufs.

Doc Dail, qui a sorti un 45 t « Sad Harold » chez AZ, fit une très bonne prestation en reprenant le lendemain trois morceaux du Traffic : « Giving to you », « Medicated goo » et « Who knows what tomorrow may bring ». Doc Dail est composé de Simon à la basse, Christian à la guitare solo, Bernard à la guitare rythmique et surtout Tiki au chant. Tiki, qui est fort connu dans le métier depuis plusieurs années, a un timbre de voix très bon pour le blues.

Les Variations ont fait un véri-



HOLLY GUNS
agréablement surpris.



WE FREE
les plus jeunes.

table tabac le vendredi 5 septembre, d'abord parce qu'ils sont les plus connus, ensuite parce que Jo Leb, leur chanteur a une présence scénique débordante, réglée au quart de tour. Comme pour Vigon et ses Lemons, on sent les gens qui ont l'habitude de tourner. Réalisateur d'années de route, de scène, de répétition... On ne peut qu'être satisfait des vérités fort optimistes obtenues par le premier 45 t (« Come along ») des Variations, qui sont fort bien soutenues par leur manager Alain Tobols, un jeune homme qui sait ce qu'il fait.

Le groupe du samedi m'a bien surpris : je connaissais son

disque « Crazy week », mais j'avais un peu peur pour son passage sur scène, malgré les paroles rassurantes de son producteur Chouchou. Les Holly Guns, qui jouent depuis trois ans ensemble, sont Jean-Louis Collat, guitare basse ; Philippe Renaux, guitare-chant et Claude Arini, orgue. Leur batteur venait de partir à l'étranger, et ce n'est que la veille qu'ils trouvèrent un batteur au Rock'n'Roll Circus. Ce batteur anglais, Mike Rushion, est assez fabuleux, et on n'en est pas étonné lorsque l'on sait qu'il joue longtemps avec Steamhammer. Que dire de la musique des Holly Guns ? C'est de la pop-music « à

climat », teintée d'underground par la recherche d'ambiances. Le dimanche fut bien un jour de fête. Une foule abondante vint applaudir le groupe que je considère comme le meilleur actuellement dans notre pays, Martin Circus. René Raymond a même dit qu'ils étaient capables de rivaliser avec les meilleures formations britanniques. Écoutez leur disque « Tout tremblant de fièvre » / « Barbe bleue » : s'il sort sur le marché anglais, il risque de faire assez mal. Sur le podium, à la joie de leur directeur artistique Gérard Hugé, Phéni et ses compères prouvent qu'ils étaient très forts. Avec des gens comme eux, il est possible que bientôt nous n'ayons plus besoin d'importer autant de 33 t... Ils suffiraient à nos discothèques.

Ce Festival se termina le lundi 8 septembre avec les We Free, qui remplaçaient au pied levé le Zoo. Les We Free sont les plus jeunes, puisqu'ils ont entre 16 et 19 ans. Ce sont : Bruno, guitariste soliste ; Sylvain, chanteur-bassiste ; Jean-Pierre, soliste - flûte - saxophoniste et Philippe, batteur. On sent qu'ils ont baigné dans la musique pop et blues depuis leur plus tendre enfance et, on ne peut qu'être optimiste en voyant de tels gars qui jouent deux titres de leur composition « Run », « Ballad of a non sense », ainsi que des arrangements sur « Rosie » d'Alexis Korner et « No love in my heart » d'Elmore James. En conclusion, souhaitons que

de telles manifestations se renouvellent car le Salon de la Radio 69 a permis à beaucoup de gens, venus d'un peu partout, de se rendre compte qu'en France, quelque chose se passait dans le domaine de la « chanson de rythme », un mouvement qui connaissait jusqu'à maintenant surtout les habitudes du Goff Dupont et du Rock and Roll Circus, un mouvement qui pourrait égaler celui provoqué il y a quelques huit ans par les Chaussettes Noires et autres Chats Sauvages. Un mouvement qui contrairement au précédent ne copie pas Gene Vincent, Elvis Presley ou les Beatles et les Kinks. Enfin, un mouvement créateur. — JACQUES BARSAMIAN.

interviews de romi

« Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ? Je les sens à distance, les journalistes. De toute façon, vous perdez votre temps, je ne suis pas John Lennon, je suis une girafe ». L'art de l'interview est difficile. Surtout quand il s'agit d'interroger des gens du spectacle. Il faut faire tomber les barrières de l'ironie moqueuse d'un John Lennon, assiéger le studio où tourne un Orson Welles, découvrir avant tout le monde Barbra Streisand, parler des Soft Machine dès 1966. Ils sont soixante-dix cinéastes, écrivains, chanteurs, comédiens. Yvette Romi les a fait parler. Pendant quatre ans, elle a traqué ceux dont on allait parler dans les mois, les semaines à venir. Elle nous livre aujourd'hui les plus beaux fruits de sa récolte dans un livre qui paraît sous le titre : « 70 interviews du Nouvel Observateur » (1).

Les entretiens se suivent au rythme d'un programme musical du meilleur goût où alternent des tempos et des genres différents. De l'érotisme selon Dail, on passe à la politique américaine selon Orson Welles. D'un portrait de Brigitte Bardot, à la confession nuancée de Nathalie Sarraute, chef de file du « nouveau roman ». De la croisade politique de Marina Mer-

(1) Éric Losfeld.

couri, à l'underground américain. On y apprend ainsi qu'en 1958, la Française Delphine Seyrig jouait dans un film sur la vie d'Allen Ginsberg, « Pull my daisy », film qui appliquait les principes de la « beat generation ».

Le choix des interviews n'était pas facile, pour composer ce livre. En choisissant Catherine Deneuve et le Living Theatre, Samuel Fuller aussi bien que Joris Ivens, Hiroshima aussi bien que le mythe James Bond, Yvette Romi a fait preuve d'un goût très sûr. Les tranches de vie qu'elle nous livre à travers les personnalités rencontrées nous replongent avec plaisir dans ce qui est déjà la mythologie d'un passé encore présent. — FRANÇOIS-RENE CRISTIANI.

family en direct

Family est le plus original et le plus ambitieux des groupes anglais qui n'ont pas encore émergé du circuit des clubs. Je les ai entendus en direct pour la première fois il y a un an, au vieux Middle Earth Club de Covent Garden (aujourd'hui malheureusement fermé), et je garde encore un souvenir très vif de cet instant. Le club était un ancien hangar à fruits : un vaste bâtiment, profond et étroit, de sorte que le lightshow était projeté sur la scène de quelques mètres seulement. Ce soir-là, le premier orchestre avait été moyen et la plupart des spectateurs avaient l'air d'être là par accident ou d'y avoir passé toute la nuit précédente. Les hippies noctambules de Londres ont un peu tendance à être endormis. En tout cas, l'atmosphère était triste et à la déillusion. Pas prometteur...

Puis Family a commencé, dur, saignant et extraordinaire. Roger Chapman, le chanteur, a l'air d'avoir passé dix ans dans une caverne. Maigre, mal rasé, tendu, il hurle ses rêves d'une voix saisissante : un vibrato forcé et violent, d'une telle puissance et d'une telle portée qu'il faisait vibrer mon corps tout entier. Il commençait par s'hypnotiser lui-même, perdant tout contact avec le

campus 70

Ayant la chance de travailler depuis un an et demi, au sein de l'équipe de « Campus » avec Michel Lancelot, j'ai été vraisemblablement l'un des premiers à apprendre que, selon les derniers sondages d'Europe 1, cette émission quotidienne (tous les soirs sauf le dimanche, de 20 h à 23 h) a, en trois mois, augmenté son écoute de 78 %, soit environ doublé le nombre de ses auditeurs cet été, phénomène unique dans l'histoire de la radio, SLC, par exemple, n'ayant jamais connu une accélération aussi brutale. Michel Lancelot est décidé à garder un très grand éclectisme dans son émission, à conserver les mêmes proportions du point de vue musical, c'est-à-dire :

40 % de chanson française, style Brassens, Brel, Nougaro... 40 % de pop-music de Dylan aux Beatles, en passant par les Moody Blues et le Chicago Transit Authority. 10 % de musique classique. 10 % de poésie et de jazz.

A partir du 6 octobre, date de la mise en marche des « nouvelles grilles » d'Europe 1, Michel Lancelot va présenter diverses nouvelles séquences, qui sont :

« L'histoire de la science fiction » qui devrait obtenir, sinon plus, au moins autant de succès que les deux séries d'été qui s'achèvent, celle consacrée à l'histoire des groupes anglo-américains « 10 ans après » et celle consacrée aux grands jazzmen « Les grandes figures du jazz » à laquelle participait également Frank Ténort.

« La minute de vérité », c'est-à-dire 60 secondes — c'est logique — au cours desquelles Michel parlera, en très bien ou en très mal, d'un livre, d'un film, d'une exposition, bref de tous les sujets susceptibles d'intéresser les auditeurs de « Campus ». Il est possible que parfois, d'autres personnes connues viennent s'exprimer. Par exemple, Georges Brassens pourrait, en 60 secondes, résumer son opinion sur le dernier album des Beatles, ce qui ne manquerait pas de piquer, connaissant le langage savoureux du poète de « la mauvaise réputation ».

En ce qui concerne les deux pages classiques, à partir du 6 octobre, l'une sera consacrée

à l'histoire de la musique, non point par compositeur, mais chronologiquement par année et par œuvre, l'autre à un musicien contemporain, domaine où, jusqu'alors, Michel s'était montré volontairement discret. Michel Lancelot prévoit également des pages destinées aux folklores de divers pays. D'autre part, avec Michel Brillié, son fidèle réalisateur, il va essayer de rassembler tous les renseignements susceptibles d'intéresser les jeunes : universités, métiers, spectacles, charters, voyages organisés... En outre, il reprendra sa série de « Radio Psychose » avec Georges Brassens. Enfin, à partir du 6 octobre, il y aura de nombreuses émissions spéciales sur Campus : Les jeunes et la drogue, vraisemblablement en plusieurs épisodes. L'homosexualité (masculine et féminine). Les sociétés secrètes : Franc-Maçonnerie, Klu Klux Klan, etc... Les vieux (pourquoi toujours parler des jeunes ?) L'euthanasie. Les grandes idéologies du XX^e siècle : nazisme, communisme...

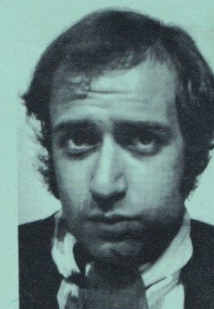
Une discussion comparée sur toutes les religions actuelles, leur intérêt pour la Société. Cinq émissions sur le racisme dans le monde et en France. Un Campus spécial Jacques Brel.

Une « Prospective 70 », une table ronde avec tous les espoirs de la chanson française, dont sans doute, Henri Tachan,

Jacques Bertin, Michel Corringes, Gérard Manset, Éric Robrecht, Patrick Abrial, etc... Michel Lancelot, qui habite désormais avec Brassens, à Crespières — ils ne se quittent plus, prennent leur petit déjeuner ensemble — va sortir un second livre en novembre, « Campus », qui sera une sorte de suite et d'approfondissement de « Je veux regarder Dieu en face, ou le phénomène hippy » (Albin Michel). Ce dernier a déjà été traduit en plusieurs langues, comme le hollandais, le tchèque et l'espagnol. — JACQUES BARSAMIAN.

P.S. : A la demande de Bob Dylan, c'est Michel Lancelot (ils se connaissent depuis 1966) qui va faire l'adaptation française (sous-titres) du film « Don't look back » qui raconte la vie de Dylan.

JACQUES BARSAMIAN.



MARYSE, MICHEL LANCELOT, MICHEL BRILLIÉ.





FAMILY
mélange d'hommes

public, ses mains voltigeaient autour de sa tête ou se frottaient d'une manière étrange, comme si quelque chose en lui les commandait. Comme si son histoire était si belle et si longue qu'il savait déjà ne jamais pouvoir la sortir entièrement de lui-même. Mais il était prêt à se tuer en essayant. Et, en plus, les éclairs des stroboscopes qui rendaient toute la scène insolite.

Chapman m'a défini le sound de Family comme étant un mélange d'âmes, ce qui n'est pas une mauvaise définition. Ils sont incomparables, en tout cas. Chaque membre du groupe est obsédé par des sons étranges. Jim King se tenait sur le devant de la scène, jouant en même temps du soprano et du ténor. Derrière, Ric Grech (NDLR : depuis qu'il a quitté le groupe pour rejoindre Blind Faith ; remplacé par John Weider, ex-soliste des Animals) jouait du violon à manche double, presque classique, avec un dédain qui rappelle Robby Krieger. La combinaison de ces éléments n'est ni perverse ni importante : tous les musiciens, et le batteur Rob Townsend, s'écoulaient l'un l'autre avec attention et possèdent une longue expérience. Cela fait plus de trois ans qu'ils sont ensemble. Ils respectent leurs goûts musicaux respectifs (et très différents) et s'amusaient ensemble.

Mais cette nuit-là, à Covent Garden, aussi bien qu'au jeu de l'orchestre, Roger Chapman surpassa tout le monde, se servant de son gosier comme d'un orgue de cathédrale dont on aurait appuyé sur tous les claviers en même temps.

Quand tout fut terminé, j'allai me promener dans les rues, l'esprit en feu.

Muséisme

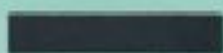
Ce sound, peut-il être reproduit sur disque ? Pas jusqu'à présent. Family a enregistré deux albums : Music in a Doll's House et Family Entertainment (Warner/Reprise RSLP 6312 et 6340). Ce sont deux disques excellents et excitants. Mais, dans les deux, Family est muséifié.

Music in a Doll's House est surproduit par Dave Mason (ex-Traffic), qui semble plus intéressé par lui-même que par le groupe. Particulièrement sur la face A, ses idées tristes et romantiques, ajoutées à quelques effets sonores idiots, éteignent la puissance de Family. John Gilbert, leur manager, qui eût aussi son mot à dire dans cette production, m'assura que la face A était destinée, délibérément, à donner une version « cool » de Family. C'était une erreur. Le groupe, pour la première fois en studio, avait, au contraire, envie d'exploser. Il aurait dû faire valoir ses droits. Sur la face B, la voix de Chapman et l'harmonica de King sont excellents sur « See my friends ». Et sur « Voyage », qui ressemble aux pensées que l'on peut avoir dans la seconde qui précède un accident de voiture, le drumming de Townsend est supérieur.

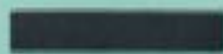
Family Entertainment a d'autres défauts. Les paroles sont trop emphatiques, parfois prétentieuses. Et le groupe semble tout à fait déterminé à démontrer son éclectisme, comme s'il passait un examen. C'est amusant d'entendre des échos de Steve Miller et des Beatles, car Family n'a nul besoin d'être éclectique. Malgré tout, « Hung up down », parce que, chaque instrument travaille à renforcer la ligne musicale, et surtout parce que

Chapman utilise, à la manière de Jagger, des mots et des phrases-clés violemment accentués (« la plus grande violence de la seconde guerre mondiale ») qui jaillissent et vous prennent aux tripes. « Hung up down » ne peut être comparé qu'à « Sympathy for the devil ». Je ne peux pas faire de plus grand compliment. Family mérite le plus grand succès. Pour cela, le groupe doit enregistrer la musique qu'il joue sur scène, celle qu'il joue au concert des Stones, à Hyde Park.

J'ai mis les disques de Family entre ceux d'Hendrix et des Cream, sur mon étagère. Kick out your jams, Family! — GEOFFREY CANNON.



super
groups



On a commencé à parler des super-groups il y a déjà plusieurs mois, alors qu'aucun n'était encore formé. Certes, plusieurs musiciens en renom avaient fait des bords ensembles, mais ils n'avaient pas enregistré de manière officielle. Ce jusqu'à l'arrivée des Blind Faith qui constituait la rencontre de quatre des plus grands musiciens de la pop-music.

Les Blind Faith repartirent pendant deux mois leur répertoire avant de se produire en vedette d'un Festival gratuit à Hyde Park, le 7 juin dernier. Des jeunes gens avaient traversé toute l'Angleterre pour les voir, d'autres venaient de France, Belgique, Scandinavie, Allemagne, Suisse, et même de Russie. En tout 100.000 personnes qui les acclamèrent. Quelques jours plus tard, ce fut au tour des Américains qu'ils déplacèrent en masse dans toutes les villes où ils jouèrent cet été. Aujourd'hui pourtant, au moment où j'écris, il semble que le groupe soit en voie de disparition. Certains pensent que Clapton en est la cause, ils disent qu'il a mauvaise caractère, qu'il aime partir de zéro, faire connaître un groupe et le quitter. Témoins ses passages au sein des Yardbirds, Bluesbreakers et Cream. D'autres ne voient que par Winwood, lui seul ayant sou-



COLLANGE CHEZ VINCENT

George Collange, président de Buddy Holly Memorial Society, vient de rencontrer Gene Vincent, chez lui, en Californie, au cours d'un voyage aux USA. Gene prépare son come back : il vient de signer un contrat avec Bones Novak, producteur des Fifth Dimension, des Mamas and Papas et des Association. Les futurs enregistrements seront distribués par la firme Elektra (en France : Vogue). George Collange a vu Gene enregistrer (avec les Broncos de Salt Lake City) quelques titres : Run, run, run, Mr. Love, The magic dragon, Mr. Tambourine man, Working with the chain gang, et lui a dit : Goodbye, Green grass, d'après George Collange, peut devenir un gros succès. Bonne chance, Gégène...

jours été la vedette des groupes auxquels il a appartenu, ainsi le Spencer Davis Group et Traffic. Alors pourquoi veut-il à tout prix s'associer à des gens connus ? Blind Faith, c'était pourtant cette fois aveugle qu'ils avaient au début. Les uns vis-à-vis des autres. Ginger Baker avait dit : « Eric Clapton est le dernier des grands guitaristes de blues ». Beaucoup de fans considéraient ce garçon de 24 ans comme un dieu. Eric étudiait au Collège d'Art de Kingston lorsque ses parents lui achetèrent sa première guitare sèche. Quelques semaines plus tard, il abandonnait ses études et formait un groupe, les Roosters, groupe qui ne dura que deux mois, bien que des gens comme Brian Jones et Paul Jones en aient fait partie. Mais ce n'est qu'avec les Yardbirds qu'il se fit véritablement connaître. Aujourd'hui encore, de nombreux amateurs de blues méconnaissent avec plaisir l'album qu'il avait enregistré en public avec ce groupe. Avec John Mayall et les Bluesbreakers, on reconnut en Clapton la virtuosité de la guitare pop. Chez Mayall, il

joue déjà en compagnie de Ginger Baker. Aujourd'hui, Eric ne se considère plus comme un musicien de blues : « Je suis entré dans les Cream comme bluesman ; avec les Blind Faith, je suis un rock'n'roller ». Ceci ne peut que faire la joie des amateurs de rock, un style qui plaît toujours, puisque Jeff Beck a gravé deux titres d'Elvis Presley sur son second album, « Jailhouse rock » et « All shook up » ; les Who interprètent « Summertime blues », un classique d'Eddie Cochran, sur scène ; le NBRQ a repris « C'mon everybody » ; les Beatles et Humble Pie jouent à la Chuck Berry, respectivement, dans « Get back » et « Natural born bugie ».

Little Richard a des milliers de fans à ses pieds lorsqu'il se produit à New York, Elvis Presley a fait un tabac pendant tout le mois d'août à Las Vegas... Steve Marriott, qui vient d'enregistrer avec l'autre super group, Humble Pie, « Heart-beat », a dit à propos de Buddy Holly, son créateur : « Il composait pour 1970 »...

De Steve Marriott repassons à Blind Faith et à Stevie Winwood. Ce garçon d'à peine 21 ans est considéré comme un véritable enfant prodige de la musique en raison de ses qualités vocales et de son talent de musicien. A 14 ans, il se produisait déjà avec le Spencer Davis Group à Birmingham. A 18 ans, il dirigeait le Traffic. De ce groupe, on garde le souvenir d'excellentes productions musicales que l'on retrouve toujours avec joie sur 33 t. Stevie commença à jouer du piano alors qu'il n'avait que 6 ans, puis il se mit à chanter dans une chorale d'église : « C'est à cette époque, dit-il, que j'ai réalisé qu'un musicien, lorsqu'il le vou-

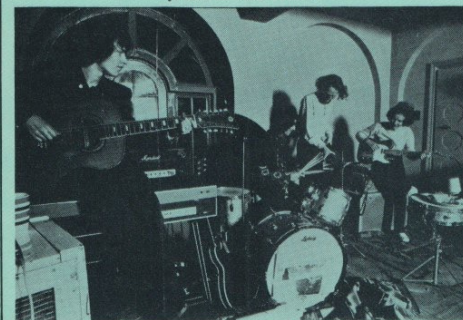
lait, pouvait toujours gagner quelque argent... » Avec Spencer Davis, Stevie jouait beaucoup plus souvent de la guitare. Maintenant, il alterne fréquemment piano, orgue, guitare, basse...

Ginger Baker, à 29 ans, est un vieux de la veille. Sa chevelure longue et ondulée est célèbre pour sa roussure. Pendant longtemps, il joua sans arrêt toutes les nuits, comme les Beatles à Hambourg. Pourtant tout jeune, Ginger avait une autre ambition : devenir coureur cycliste professionnel, un métier peu habituel Outre-Manche. Un taxi stoppa net cette ambition, le vélo fut jeté à la ferraille... Ginger Baker a joué avec presque tous les grands musiciens : faire des bouffes est l'un des grands plaisirs de sa vie. Ancien musicien de jazz, il est maintenant l'idole de tous les batteurs de rock. C'est alors qu'il jouait dans l'orchestre de

HUMBLE PIE
une ancienne petite tête.



BLIND FAITH
je suis un rock'n'roller.



Graham Bond qu'il adopta un nouveau style avec ses deux grosses caisses, style qui fut rapidement repris par Keith Moon, le batteur des Who : « Je lui ai montré, affirme Baker, ce qu'il fallait faire et le lendemain Keith jouait comme moi... »

Dernier venu au sein des Blind Faith, le bassiste Ric Grech est le moins connu du quatuor. Les mauvaises langues pensent que si le groupe se sépare c'est parce que Grech n'est pas à la hauteur des trois autres. Ric Grech, qui est originaire de Leicester a appris pendant cinq ans le violon avant de se tourner vers la guitare. Un an plus tard il est musicien professionnel. Pendant cinq ans, il joue avec les Family, un groupe qui fait actuellement beaucoup parler de lui, jusqu'au jour où Winwood lui propose d'enregistrer le premier album des Blind Faith. Un album dont la pochette

représente une petite fille nue tenant en main un Jet modèle réduit. Un album qui à la première écoute m'a déçu, puis m'a plu au fur et à mesure que je l'ai repassé sur ma chaîne. Stevie Winwood marque de son empreinte ce disque pour lequel il a composé trois des six morceaux. Le blues-rock « Had to cry today » nous propose un Winwood gueleurd, mais tellement sincère. « Well alright » est une version modernisée d'un classique de Buddy Holly. L'œuvre de Ginger Baker « Do what you like » rappelle ce qu'il faisait avec les Cream. Quant à « In the presence of the

Lord », c'est une sorte de gospel plein d'atmosphère, d'émotion.

Le second Super Group, Humble Pie, a sorti un album avec plusieurs titres très valables comme « Desesperation », « As safe as yesterday is », « Alabama 69 » ; mais surtout un 45 tours de vrai rock'n'roll, « Natural born bugie », qui en quelques semaines a gravi le hit-parade britannique.

En 1968, Peter Frampton avait souvent rencontré les Small Faces lors de galas qu'il avait effectués en compagnie de son ensemble, les Herd. Il avait sympathisé avec Steve Marriott, et il apparut tout naturel, lorsqu'il quitta les Herd pour fonder un nouvel ensemble, que Steve se joigne à lui. Cela ne semblait plus coller au sein des Small Faces : Steve ne voulait plus faire de la musique pour les gosses, les trois autres Small Faces lui reprochaient d'un peu trop ramener la couverture du succès à lui... Il fallait donc aux deux musiciens à Peter et Steve. Ils trouvèrent le bassiste des Spooky Tooth qui accepta d'emblée de se joindre à eux et un batteur tout jeune, très beau comme eux. Après la Foi Aveugle, la Tarte Humble était prête.

Tous quatre jouent de plusieurs instruments : Peter Frampton, né le 22 avril 1950 à Beckenham, joue de la guitare, de la batterie, de la basse, de l'orgue et du sitar ; Steve Marriott, né le 30 janvier 1947 à Londres, de la flûte, de l'harmonica, de la guitare, du piano, de la batterie, du sitar ; Greg Ridley, ex-Spooky Tooth, né le 23 octobre 1947 à Aspatia, de la basse, de la guitare ; Jerry Shirley, né le 4 février 1952 à Waltham Cross, de la batterie, du piano, de l'orgue, du vibraphone, de la guitare, de la basse. Tout comme Andrew Oldham, leur producteur, ils n'ont qu'une ambition : qu'on écoute leur musique. Les temps changent, des temps qui nous amèneront d'autres super-groups. A commencer par Crosby Stills and Nash. — JACQUES BARSAMIAN.



ROCK & FOLK ACTUALITES

golf drouot...

Le Golf Drouot, 2, rue Drouot, Paris-8^e est ouvert tous les jours (fermé le mardi) de 15 à 20 h, le vendredi jusqu'à 2 h, et le samedi jusqu'à 5 h.

Grosse affluence au Golf qui rouvrait ses portes le vendredi 5 septembre, avec l'Alan Jack Civilization inaugurant le nouveau Tremplin: les fresques, les signatures ont laissé place à une manière isolante immaculée qui assure une excellente sonorisation. Alan Jack C. se montrait satisfait par la vente de son excellent 33 1 qui confirme le groupe comme un des meilleurs dans sa spécialité: il y a d'ailleurs trois ans qu'Alan Jack joue le blues et ils furent parmi les tout premiers à introduire cette musique au Golf.

Au cours du week-end, on entendait des titres de leur album et des classiques du british blues avant que d'autres musiciens professionnels se joignent à eux pour jammer sur ce nouveau tremplin. H. Leproux signale d'ailleurs que l'actuel bassiste d'Alan Jack a inauguré les deux tremplins du Golf Drouot: la première fois, il y a dix ans, sous le nom de Giffney accompagné par Les Lords. On vit également se produire un bon groupe rennais, les Pictures Of Life (2 gt, orgue, dms). Le 12, les Holly Guns passaient en vedettes sur le tremplin. Ils existent depuis cinq ans mais admettent qu'ils travaillent efficacement depuis trois. Claude Adini, 21 ans, fan des Nica, tient (très bien) l'orgue; J.-Louis Collas, 20 ans est à la basse et chante; Philippe Renaux, 20 ans, prépare une licence de français-philo, ce qui ne l'empêche pas d'être un excellent guitariste-
ALAN JACK CIVILISATION
 parmi les meilleurs.



Un nouveau tremplin.

chanteur, et d'adorer John Lennon par-dessus tout. Myka Rushton, batteur anglais de 19 ans, joue avec eux depuis peu, mais, conquis par la musique des Holly Guns, s'est très rapidement mis à l'unisson. Il apprécie énormément des groupes tels que Spooky Tooth, Colosseum, des musiciens comme Jack Bruce, et, bien entendu, Steamhammer groupe avec lequel il a enregistré un 30 cm. Son maître à jouer et ami n'est autre qu'Aynsley Dunbar. Les Holly Guns se montrent eux aussi satisfaits du succès que remporte « Crazy Week » qui aura un successeur très bientôt, tandis qu'un 30 cm est en cours de préparation: une musique de synthèse: classique + free + jazz + « progressive »; mais avant tout, disant-ils, ils recherchent la création de climats « typiquement Holly Guns ». Cet été, ils ont tourné sur la Côte Atlantique (Sables-d'Olonne, Biarritz), puis dans le Midi, principalement au « Psychédélic » de Marseille. La télévision les attendait à la rentrée. C'était leur troisième passage au Golf où ils ont gagné le tremplin: ils furent très applaudis, particulièrement pour leur interprétation du « Rondou » des Nica. Auparavant, s'étaient

produits The Old Man and the Sea, trois jeunes Anglais de Birmingham: gt, bass, dms, qui jouent du blues avec cœur. Ils précédaient les Scribe's (orgue + bass + gt + dms); ils jouent Booker T. et leurs propres compositions. Les Chiees sont venus de Boulogne pour gagner le tremplin: D. Pours, dms; C. Joly, bass & chant; S. Frémont, hca & gt; C. Boucault, ld gt & chant. Leur meilleure interprétation a sans doute été « The Hunter », de Booker T., rendu célèbre par Pacific Gas et les Free. Les Free, qui seront au Golf les 11 et 12 octobre où ils rééditeront vraisemblablement leur énorme succès de Pâques 69. Le 10, Willy Cat viendra promouvoir le disque qu'il vient d'enregistrer chez Polydor. Ce bordelais né aux USA parle à peine français mais chante remarquablement. Tac Poun Système viendra roder son nouveau répertoire les 3, 4 et 5 octobre. Nous aurons aussi l'occasion de voir les Variations, les Masters, Martin Circus, Alan Jack au cours du mois. Les réunions des fan clubs reprennent tous les samedis après-midi.

Golf Drouot 69-70: nouveau tremplin et nouveau disc-jockey; H. Leproux, m'ayant vu à l'œuvre au Moulin de la Mer, à Pomicet, m'a invité à travailler pour lui au Golf. Le nouveauté viendra de ce que vous serez mieux informés quant à la musique que vous entendrez puisque je vous annoncerai « qui joue quoi » au moyen du micro. Nous proposons aussi d'utiliser les possibilités offertes par un magnétophone, etc... J'ose espérer que vous serez bientôt les mieux informés en ce qui concerne les dernières tendances de la pop-music, afin que le Golf Drouot soit plus que jamais l'endroit « en avance » — celui où les pop-musiciens français doivent venir s'inspirer, sans que ceux qui viennent simplement se distraire soient hêlés. — JACQUES CHABIRON.



SERGE LATOUR

Son premier disque était bon, et il a pourtant bien marché (« Douce dame »). Le second sera meilleur encore. Ce garçon qui pour ses débuts fait preuve d'un beau talent et d'une belle constance dans la qualité s'appelle Serge Latour. A dix-sept ans il abandonne ses études pour aller se faire baigner en Italie. Il apprend à garder les moutons mais surtout à gratter la guitare et à chanter. A vingt ans il revient à Paris et fait la manche aux terrasses avant d'auditionner chez Polydor. S'il épouse un jour une princesse, il sera réussi au point de faire à l'envers. Pour l'instant, il réussit dans la chanson.

et rock'n'roll circus

Le Rock and Roll Circus est la boîte de nuit la plus en vogue actuellement. Sam Benet reçoit en exclusivité tous les disques anglais et américains. Se sont déjà produits dans ce club privé: Aynsley Dunbar, Led Zeppelin, Richie Havens, John Dummer Blues Band, Johnny Hallyday, Vigon... et bien entendu tous les grands groupes français comme le Martin Circus, qui est programmé tous les jeudis. Alan Jack Civilization, Triangle, Devotion, etc... Le lundi 13 octobre, Sam présentera Jetty Tuil, les Spooky Tooth, Free et les Clouds dans le cadre d'un Campus Spécial animé par Michel Lancelot sur Europe 1. Ce sera un véritable travail de famille puisque Michel et Sam sont les deux animateurs des émissions pop d'Europe 1. Sam Benet, rappelons-le, présentera chaque jour Banc d'Essai de 17 h à 20 h 30 sur cette station. — JACQUES BARSAMIAN.

BEN...
ET CHEZ VOUS,
YA JAMAIS DE
CONTROLE ANTI-DOPING?



FRANCE

Giorgio et Martha Velez seront à Paris courant octobre pour des télévisions. ■ Félix Leclerc vedette du Spectacle de 18 h 30 au Théâtre de la Ville du 26 octobre au 22 novembre. ■ Giorgio Gomelsky lance sur notre marché un nouveau chanteur Le Lièvre. ■ Dick Rivers a repris à la France au Festival de la chanson à Barcelone. ■ Avec « Commotion », le Creedence Clearwater Revival continue à vendre un nombre imposant de 45 t chez nous. ■ Les habitués des clubs parisiens ont retrouvé avec plaisir au Salon de la Radio Norbert, l'un des vedettes de l'Alcazar, dans son imitation de Jerry Lee Lewis. ■ Toujours au salon de la radio, on a pu applaudir sur le podium de l'ORTF une excellente chanteuse grecque, Soula Markisi. ■ Olivier Despax (Femme, femme) prépare actuellement son propre show télévisé. ■ Un mariage Rock & Folk: celui de François Joffa et Sylvie Roman. Tous nos vœux de bonheur. ■ C. Jerome (Quand la mer se retire) prépare un tube avec son pianier Jean Albertini. ■ Très joli, l'album de Julie Saget dont Jacques Yvert a fait la musique. ■ Georges Moustaki, satisfait de sa tournée d'été, préfère un public silencieux à une salle enchevillée. ■ Musicorams d'Europe: 1 à l'Olympia, le 2 novembre à 17 h 30; les Steppenwolf. ■ Musicorams à la Salle Pleyel: Ray Charles, les 6, 7, 10 et 11 octobre; l'American Folk Blues Festival, le 19 octobre; Oscar Peterson, le 18 novembre et Jimmy Smith, le 1^{er} décembre. ■ Après les Molly Gunes et Doc Dail, AZ sort deux nouveaux groupes pop. ■ Martin Circus prépare un nouveau 45 t pour ce mois et un 33 t pour novembre. ■ Jacques Dutrenay, tout comme Johnny Hallyday, est un habitué du Rock and Roll Circus. ■ Sorties ces jours-ci chez Mercury de « La fantastique épopée du rock, volume 5 » et de « Rhythmic blues story, volume 1 et 2 ». ■ Gérard Palaprat sort un nouveau simple: « Les orgues de Berlin ». ■ Tristan des terres neuves, Maurice Velez, l'un des pianistes de Julien Clerc a fait les textes. ■ Musicorams Aphrodite's Child le 3 novembre à l'Olympia. ■ Bien qu'interdit par la BBC, boycotté par le Vatican et censuré même en Suède: « Je t'aime, moi non plus » est le premier grand succès international de Serge Gainsbourg. ■ Pithécanthropus erectus (qui joue dans Hair) prépare un nouveau disque pour novembre (Ju. Ju. records).

GRANDE-BRETAGNE

Les Rolling Stones quitteraient Decca pour 19

leur propre firme de disques. ■ Steve Marriott (Humble Pie) admet avoir été inspiré par Chuck Berry pour composer « Natural born bugie ». ■ Annulation du concert gratuit qui devait avoir lieu à Hyde Park avec Crosby, Stills & Nash, le Jefferson Airplane et le Grateful Dead. ■ « Abbey road », nouvel album des Beatles. ■ Samson: un groupe qui risque de faire mal prochainement. ■ Country Joe and the Fish annoncés au Royal Albert Hall le 22 septembre. ■ José Feliciano donnera un récital au London Palladium le 5 octobre. ■ Les Bee Gees ne sont plus que deux: Barry et Maurice Gibb. Colin Petersen compte refaire du cinéma. ■ Très bonnes critiques pour « Thrown down a line », le 45 t de Cliff Richard et Hank Marvin. ■ Festival du cinéma Pop à Newcastle du 3 au 18 octobre avec des films des Beatles, Rolling Stones, Bob Dylan, Elvis Presley et Bill Haley. ■ Un Opéra Pop pour les Kinks: « Arthur, ou l'ascension et le déclin de l'Empire britannique ». ■ Tommy Steele sera la vedette du London Palladium à partir du 23 décembre. ■ Grande tournée américaine pour les Rolling Stones fin septembre. ■ Les Chicken Shack veulent donner un récital en mars prochain à Londres avec 20 musiciens de blues. ■ Les Pink Floyd, Pretty Things et Aynsley Dunbar, vedettes du Festival d'Essen qui se déroulera du 8 au 12 octobre. Les Pink Floyd sortent chez Harvest un double album intitulé « Umma gumba ». ■ On parle beaucoup du retour de Graham Bond avec son nouvel ensemble, Initiation. ■ La Fairport Convention enfin dans les best-sellers avec « Si tu dois partir ». ■ Barry Gibb a formé sa propre maison de disques, Diamond, sur laquelle il enregistre des chanteurs noirs. ■ Tournée en novembre pour Cliff Richard et les Shadows nouvelle formule. ■ Plastic Ono Band nouvelle formule: John Lennon, Yoko Ono, Eric Clapton, Klaus Voorman (B.S.) et Alan White (D.M.S.). ■ Que du vieux Rock. ■ Carl Wayne s'entend désormais mal avec les autres Move. ■ Très bon simple chez Marmalade: « Darkness of my life » par Keith Meehan, frère de Tony, l'ex-Shadows. ■ Le disc-jockey David Peel vient de sortir sur son nouveau label Dandelion un LP d'un très bon chanteur folk, Beau. ■ Richie Havens sera au Royal Festival Hall le 6 décembre. ■ Jeff Beck prendrait le batteur Carmine Appice et le bassiste Tim Bogert, des Vanilla Fudge avec lui.

ÉTATS-UNIS

L'album « In a gadda da vidda » a rapporté plus

d'un million de dollars aux Iron Butterfly et à leur firme de disques Atlantic. ■ Dick Heckstall Smith, Jon Hiseman et Felix Pappalardi jouent dans « Songs for a tailor », l'album de Jack Bruce. ■ Johnny Cash a fait le verso de la pochette du 33 t « Carl Perkins' greatest hits ». ■ Les Canned Heat et le Creedence Clearwater Revival ont reporté leur départ pour l'Europe. ■ Arthur Conley, lui, y va en novembre. ■ Tout le monde aura le 6 octobre une pensée pour Woodie Guthrie, mort il y a deux ans. ■ Divorce en cours pour Michelle et John Phillips des Mama's & Papa's. ■ Led Zepplin, qui vient d'obtenir son premier disque d'or, sera au Carnegie Hall de New York à partir du 17 octobre. ■ Bruce Palmer, ancien bassiste des Buffalo Springfield s'est joint à Crosby, Stills & Nash. ■ Sur « Recollections », Judy Collins reprend des thèmes de Dylan, Paxton et Seeger. ■ Harvey Mandel remplace Henry Vestine à la guitare solo au sein des Canned Heat. ■ « Cosmic blues », titre de l'album de Janis Joplin. ■ Felix Pappalardi, qui a produit des disques des Cream, Richie Havens et Jack Bruce, vient d'enregistrer un album avec un groupe dont il est le bassiste, Leslie West Mountain. ■ Eric Burdon est désormais accompagné par War, huit musiciens noirs. ■ Paint it black est l'un des principaux morceaux de leur répertoire. ■ Ian Anderson, en tournée en Amérique, a composé la musique du prochain LP de Jethro Tull. ■ La sœur de Gene Vincent, Pigeon Grant a fait un 45 t « Crazy mixed up girl », une composition de Jim Webb. ■ Leigh Stephens, ex-Blue Cheer, qui avait gravé un LP en solo est de retour au premier plan avec un nouvel orchestre. ■ Elvis Presley vient d'obtenir deux disques d'or pour le TV Special album et pour « In the ghetto ». ■ Selon certaines rumeurs, Marvin Gaye abandonnerait la scène. ■ « Alice Restaurant », le film d'Arthur Penn, d'après la chanson d'Arlo Guthrie, connaît un vif succès à New York. ■ « I wanna little school girl », l'un des morceaux de « Sasah », le dernier 33 t des Ten Years After, a été interdit sur certaines radios new-yorkaises pour son obscénité. ■ Il y a quelques mois, Zager & Evans avaient des dettes: ils venaient d'emprunter une forte somme d'argent pour enregistrer « In the year 2525 ». ■ Retour de Joan Baez à Nashville pour un nouveau disque. ■ Mort du bluesman Josh White le 6 septembre. ■ Disque d'or pour les Rolling Stones avec « Honky Tonk women ». ■ Les Doors accompagnant Gene Vincent dans un gala à Toronto? Surprenant! — JACQUES BARSAMIAN.

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Bob Dylan	1		Jean-Pierre Leloir
ORTF pop	3	Jacques Barsamian	World Photo, Ataber
Romi	4	François-René Cristiani	
Family	5	Geoffrey Cannon	X
Campus	5	Jacques Barsamian	Vic Nowas
Super Groups	6	Jacques Barsamian	X
	7		Serge Hublin
Golf Drouot	8	Jacques Chabiron	Jean-Louis Rancurel
	9		Lionel
Télégrammes	10	Jacques Barsamian	
Courrier	17, 21		
Hit-Parades	23		
Brésil	25	Philippe Paringaux	
Canada	27	Jacques Vassal	
Chicago Transit Authority	29, 31	Jacques Chabiron	CBS
Wilson Pickett	32 à 34	Bernard Niquet, Freddy Santamaría	Jean-Pierre Leloir
Ile de Wight	35 à 55	Philippe Kœchlin	Jean-Pierre Leloir (p. 36 : Patrick Chevaux)
Jean Bouquin	56 à 58	François-René Cristiani	X
Blood, Sweat and Tears	59 et 61	Philippe Garnier	CBS, Hublin
Disques hors étoiles	62 à 73	Philippe Paringaux	
Disques du mois	73 à 84		

Page 3 :

Rentrée pop à l'ORTF ? En tout cas, le réveil des groupes français n'est pas passé inaperçu.

Pages 25 et 27 :

Deux reportages de vacances : Jacques Vassal et Philippe Paringaux ont découvert deux villages du continent américain.

Pages 29 et 59 :

Deux importants groupes américains liés à l'opération « Pop-Music Révolution », prolongée jusqu'à fin septembre en raison de son succès.

Page 32 :

Succès inattendu et réconfortant d'un grand représentant de ce courant à la base de toute l'aventure pop.

Page 35 :

Sur l'île de Wight, les commentateurs ont fusé. Rock & Folk a tenu à vous présenter de nombreuses photos des artistes, tout simplement, et Philippe Kœchlin tente de faire le point sur ce nouveau style de manifestation. Le mois prochain, Alain Dister, de retour parmi nous, lui répondra sans doute...

Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9^e. Tél.: 874-44-82 et 71-37.

Revue mensuelle. Numéro 33, octobre 1969.

Abonnements: France et zone franc, 1 an (11 numéros): 30 F.

Étranger, 1 an: 35 F français. Voir bulletin d'abonnement page 86.

Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchet.

Service Photo: Jean-Pierre Leloir.

Directeur: Robert Baudalet. Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin. Secrétaire Général: Jean Tronchet.

Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux. Publicité: Rachel Belma.

Tous droits de reproduction même partielle, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1969.

UNDERGROUND

SUPER GROUP



photo : Alain Marescaux

BARCLAY PRÉSENTE LA SÉRIE



DIX 33 TOURS 30 CM

- VOL. 1 CAT MOTHERS
- VOL. 2 SOFT MACHINE
- VOL. 3 JIMI HENDRIX
- VOL. 4 LED ZEPPELIN
- VOL. 5 CROSBY, STILL & NASH
- VOL. 6 YES
- VOL. 7 BARRY GOLDBERG
- VOL. 8 CAPTAIN BEEFHEART
- VOL. 9. 10 ERIC BURDON & THE ANIMALS

ATLANTIC DISTRIBUTION C.P.F.

C.E.D. PRÉSENTE LA SÉRIE

UNDERGROUND

HUIT 33 TOURS 30 CM

- VOL. 1 NAZZ
- VOL. 2 VANILLA FUDGE
- VOL. 3 BLUES IMAGE
- VOL. 4 IRON BUTTERFLY
- VOL. 5 NEW YORK ROCK & ROLL
- VOL. 6 COUNTRY LOE & THE FISH
- VOL. 7 LARRY CORYELL
- VOL. 8 SANDY BULL

ATCO VANGUARD
DISTRIBUTION C.E.D.



présente

ALBERT KING
69 017
BOOKER T.
69 022
STEVE CROPPER &
ALBERT KING
69 024
CARLA THOMAS
69 026
SOUL CHILDREN
69 027
JOHN LEE HOOKER
69 028

33 TOURS 30 CM
MONO + STEREO

LE MISSISSIPPI A MEMPHIS



présente

BARKAYS
79 001
STEVE CROPPER
79 002
EMOTIONS
79 003
MAVIS STAPLES
79 004
ISAAC HAYES
79 005

photo : alain marouani

33 TOURS 30 CM
MONO + STEREO

DISTRIBUTION C.E.D.

THE RACE BY THE POPPIES



**ENFIN UN DISQUE INSTRUMENTAL
DE BLUES
EXTRA POUR LA DANSE**

production Music Center. - Éditions : Bleu Blanc Rouge.

COURRIER DES LECTEURS

Les hippies

Bien sûr, je pourrais m'attarder très longuement sur la bonne publicité — (très payante) — que nous a faite la presse au sujet du rassemblement hippy à l'île de Wight. La quasi-totalité des journalistes n'a rien compris du tout et c'est bien triste. Citons tout de même certains passages assez savoureux d'un certain canard appelé « Carrefour des idées » qui m'est tombé sous les yeux par hasard. D'abord la musique de Dylan : « une demi-heure de hurlements accompagnés par un orchestre frénétique », « des rugissements », « on appelle ça, paraît-il de la musique populaire... », etc... suivent et précèdent évidemment des descriptions multiples et variées des hippies, mais attention, sans jamais, tout au long de ce pitoyable article en deux pages et huit colonnes, faire la moindre allusion à la véritable philosophie des hippies, à leur détachement de l'argent. La couche d'hypocrisie de ce torchon l'empêche de parler de la société de consommation qu'il ne peut bien sûr, en aucun cas, rejeter. Evidemment, il y a eu des excès, mais au lieu de les intégrer objectivement dans un article intelligent, les journaux ont préféré tout sabrer tout ridiculiser sans pour autant pouvoir cacher leur inquiétude... sûr qu'on les bouscule, et c'est pour ça qu'on essaye de nous démolir. Bref, tout ceci ne m'empêchera pas d'écouter et de réécouter Dylan, Hendrix et les B.S. & T. avec autant de plaisir. Un art et des idées pas à la portée de tout le monde, voilà tout. Bravo à R & F. François Goethals, Monchy-Cayeux, 62 - par Auvin.

Casser la figure

Franchement vous commencez à nous raser drôlement avec vos études sur les hippies, la drogue et les philosophies à la con des jeunes gonzesses (pour moi étiquette donnée aux Anglais hippies). Heureusement que nous avons ensuite les photos de Gene Vincent, Eddie Cochran, Vince Taylor et Cie qui sont là de leur prestance prêts à nous faire signe pour aller casser la figure à toutes les mi-femelles mi-mâles des mecs à la mode qui hantent les bars, les drug-stores et les dancings. Mais cela arrivera un jour, n'ayez crainte, souvenez-vous il y a quelques années, les bagarres sur les plages d'Angleterre entre « mods » et « rockers ». J'espère que vous publierez ma lettre afin de faire de temps en temps preuve qu'il reste encore des jeunes sur terre qui aiment les hommes

quand ils en sont des vrais et surtout ne parlez pas de pédérastie comme ce gros titre page 43-44, cela fait moche, pas vrai ? Faut quand même pas déconner.

Ralph Fetchen,
33 - Bordeaux-Caudéran.

R. Exact : Faut pas déconner. Occident recherche des adhérents.

Honte

Cher Rock & Folk, tout d'abord bravo pour votre revue qui est un modèle d'éclectisme intelligent et qui ne parle que de ceux qui ont vraiment quelque chose à dire ou à faire écouter. Vous avez fait paraître assez récemment deux articles de suite sur Dylan — articles plutôt contradictoires. Et ça va sûrement continuer avec le festival de l'île de Wight. Ne vaudrait-il pas mieux faire des tables rondes autour de sujets de ce genre, qui divisent les lecteurs et vos collaborateurs. Ainsi vous pourriez organiser un débat sur le rôle de la pop-music (social et artistique), l'évolution du blues (de la baisse qualitative de Fleetwood Mac à la carrière intelligente du Jethro Tull). La rencontre Brel-Brasens-Ferré était déjà un excellent début. Imaginez un débat de musicologues sur Jean-Christian Michel. N'avez-vous pas remarqué que, pour des raisons diverses, Bernard Gavoty et Philippe Paringaux le dédaignent également ? Et puis, en ce qui concerne les artistes français, vous ne faites d'articles que sur des gens consacrés ou en tout cas, s'ils divisent le public, suffisamment connus. Bien sûr, il est intéressant de les entendre, mais ne croyez-vous pas que Graeme Allwright, Jean-Michel Carradec, Abrial, sont aussi intéressants que Perret et Gainsbourg ? Que Martine Habib mériterait un peu plus votre attention et qu'avec elle nous tenons la « voix » qui nous manquait encore, jointe à l'intelligence ? Rendez hommage à P. Paul & Mary au lieu de parler de ces lavettes que sont les Beach Boys. En tout cas, pour ce qui est des Français, vous écarterez comme il doit Sheila mais vous ne prenez vraiment pas de risques. Une revue comme la vôtre ne doit pas attendre qu'une vedette soit consacrée pour en parler. SLC avait bien pris des paris sur Herbert Léonard. N'avez-vous pas un peu honte ?

Léonard Cohn Bernstein,
Quimper.



LA GRANDE MARQUE INTERNATIONALE

Höfner

**GUITARES ÉLECTRIQUES
GUITARES WESTERN
GUITARES JAZZ**

**Des modèles incomparables
Des prix imbattables**

MODÈLE
471/E2



Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e
Tél. : 606-68-06

**CATALOGUE ET LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE**

LA MAISON DU JAZZ



LA MAISON
DES
GRANDES
MARQUES
INTERNATIONALES

Le plus grand choix de :

Guitares électriques
Guitares classiques
Orgues électroniques
Amplificateurs
Sonorisations
Batteries
Clarinettes
Saxophones
Trompettes
Vibraphones
Typiques

LA MAISON DU JAZZ
24, rue Victor-Massé
PARIS 8^e
TEL : 870.29.61



L'INDIEN DES PUCES



L'INDIEN

De nombreuses personnalités du Show Business et du monde « Pop » s'intéressent aux créations d'Alain, l'Indien des Pucés. Mais qui est donc l'Indien ? Un farfelu ? un inconscient ? Oui mais il est surtout « le couturier du prolo ».

Quel est son but ? Dans notre société de consommation et d'uniformité, il a voulu apporter une note de rêve à quiconque veut se libérer du « complet-veston-cravate »... Pour concrétiser ce vœu, il a lancé la cape longue des beatniks, coupée dans des « djellabas ». Les tenues d'indien, tuniques, pantalons, chapeaux, qui l'ont fait connaître ont renouvelé le somptueux accoutrement du hippy parisien.

SES AMIS

Son échoppe (le stand 1744, avenue Michelet aux Pucés de Saint-Ouen) est devenue le rendez-vous des groupes musicaux en vogue et des nombreux hippies qui s'y retrouvent pour échanger des impressions vestimentaires. On y parle beaucoup du Népal, du Maroc... ou de son dernier « bœuf ».

Le Baron Di Lima, pour sa part y a installé son quartier général les samedi, dimanche et lundi. Passionné par les pucés, il n'a pu ignorer longtemps l'avalanche de couleurs qu'est la boutique d'Alain. Depuis leur rencontre, il vient régulièrement y laisser libre cours à son excentricité naturelle. Devant un tel déferlement d'audace, il nous pria, mon ami Bruno Rovesta et moi-même, de prendre ce cadre insolite comme thème à de démentes élucubrations photographiques.

SES PROJETS

Demandez à l'Indien quels sont ses projets, il vous répondra qu'il crée au jour le jour dans un local de 2 mètres sur 2 et qu'il veut échapper au tourbillon actuel du « n'importe quoi ». Il tient à la pureté de ses créations et se garde jalousement de toute influence extérieure car il redoute par-dessus tout d'être l'esclave d'un système établi.

Ce serait une gageure que de vouloir cerner une si forte personnalité, il faudrait pour cela découvrir un vocabulaire à l'échelon de ses créations. Évitions de telles distorsions verbales. Rendez-vous plutôt à son stand de l'avenue Michelet où il vous attend, assisté de Jean-Louis, son fidèle collaborateur, avec aux lèvres un sourire de gamin qui vient de réussir une bonne farce.

Michel ROUZIERE.



L'OCCASION c'est MUSIC CENTER

50, RUE DE DOUAI - PARIS-9^e - 874-78-79

IL EST BEAUCOUP PLUS INTÉRESSANT D'ACHETER EN OCCASION. VOICI POURQUOI :

Le matériel neuf perd presque la moitié de sa valeur dès le premier mois, par exemple un ampli à 3.500 F vaudra 2.200 F si vous voulez le revendre un mois après. Chez Music Center, vous achetez cet ampli 2.200 F donc au plus bas, vous pourrez le revendre 2.000 F par la suite. Music Center vend de l'OCCASION, mais pas n'importe quoi : en effet, l'occasion chez Music Center est garantie 6 mois totalement (pièces et main-d'œuvre). De plus : nous faisons crédit même sur l'occasion, il suffit de verser 30 % du prix, et de régler le reste en 18 ou 21 mois.

Chez Music Center, l'occasion est comme neuve car tous nos amplis sont révisés entièrement avant d'être mis en vente.

De plus nous faisons la reprise de votre vieux matériel contre ce que vous voulez. Nous accueillons toujours avec plaisir ceux qui veulent vendre leur vieux matériel.

N'oubliez pas qu'en achetant chez nous un ampli d'occasion, c'est un placement car nous vendons nos amplis aux prix les plus bas.

★ voici les affaires du mois ★

occasion
AMPLI MARSHALL 100 w.
5.200 F.
à crédit : 1.800 F. comptant



occasion
AMPLI VOX SUPREME
5.500 F.
à crédit : 1.850 F. comptant



occasion
AMPLI VOX 30 w.
3.400 F.
à crédit : 1.000 F. comptant



occasion
AMPLI VOX AC 30
2.200 F.
à crédit : 600 F. comptant



1965 : Les Rolling Stones lancent la Distorsion.
1967 : Eric Clapton lance le Fuzz.
1968 : Jimi Hendrix lance le Wah wah.
1969 : LES GROUPE DE BLUES LANCENT « LA SQUALL ».

SQUALL

En exclusivité chez :
MUSIC CENTER
50, RUE DE DOUAI
PARIS-9^e



Cette pédale gadget vous permet de faire 6 effets :

1. LA SIRÈNE D'ALARME
2. LA TEMPÊTE
3. LA TORNADO
4. LE TREMBLEMENT DE TERRE
5. LA WAH WAH
6. LE CONTRÔLE DU VOLUME.

Si vous faites le style Blues-Underground, il vous faut une SQUALL.

Catalogue contre 4 timbres. Conditions au revendeur.

Je désire recevoir une SQUALL-ORANGE à 550 F.

Je la paierai, contre remboursement au facteur.

NOM : _____

Prénom : _____

RUE : _____

N° : _____

VILLE : _____

Dt : _____

Nougaro nul

J'achète votre revue depuis avril 69, et, après 6 mois de fidélité, j'ai fait le point : votre revue est excellente en pop, R'n'B, jazz et chanson (c'est ce qui est écrit sous le titre chaque mois). Je me décide à vous écrire pour certains articles de Philippe Paringaux.

Bravo d'abord pour son article sur les instrumentistes pop (les organistes), qui est de toute première qualité. Le seul défaut de cette série est qu'elle soit trop étalée dans le temps (6 mois entre les guitaristes et les organistes, ça fait beaucoup).

Merci pour Stein, leader du Vanilla Fudge (c'est un singulier, Paringaux) qui mérite encore mieux que d'être appelé le « troisième grand ». Quant au groupe, j'espère que les Français comprendront qu'il s'agit du meilleur groupe américain, quand il se produira à Paris.

Bravo encore pour l'article du même Paringaux l'ineffable (un bravo encore plus grand) sur le disque de Nougaro paru dans le numéro de juin : en effet, il faut vraiment que Paringaux ait une imagination débordante pour réussir à écrire 2 colonnes 1/2 sur le sieur Nougaro sans se répéter et en lui jetant des fleurs. Nougaro se limite cependant à trois lettres : NUL (vraiment grande performance pour Paringaux : il mériterait une augmentation pour cet article). Bravo une dernière fois au sujet du même article et au même journaliste pour écrire du même Nougaro que c'est le meilleur chanteur français. Evidemment à côté de Hallday ou François, Nougaro, c'est presque sublime, mais comme je crains que Paringaux soit sincère, je trouve de mon devoir de lui dire qu'il existe un certain Maurice Fanon, un certain Leny Escudero, un certain Pierre Barouh et bien d'autres qui sont également considérés comme chanteurs. Au fait, est-ce qu'il connaît Léo Ferré, le Beau Paringaux ?

PS : Je sais que ma lettre ne passera pas (en disant ça, je suis sûr qu'elle passera) dans la revue et j'espère de Paringaux (excellent spécialiste pop surtout quand il descend Hallday) me fera l'honneur d'une réponse « fumante ».

Love and Peace.

Stéphane Verrue,
146, rue Jules-Guesde,
59 - Wattrelos.

R. Je connais Léo Ferré. Et j'ai été augmenté. Et je suis très beau. Vous voilà heureux...

Blind Faith...et Beatles

Chers amis de Rock & Folk,
Je vous écris en écoutant le LP « Blind Faith », que je viens d'acheter sans même demander à l'écouter auparavant

(Blind Faith, puisqu'on vous le dit !) Et je dois dire que je n'ai pas été déçu, mais alors là pas du tout (contrairement à M. Gérard Cloarec — courrier du n° 31 —, qui semble pourtant s'y connaître par ailleurs).

Bien sûr, nous n'avons pas eu droit à « la petite fille à la maquette d'avion » de la pochette originale, censurée par les bonnes sœurs U.S., mais l'édition anglaise est également assez réussie : on y voit, au verso, Clapton se moucher dans sa cravate et Baker tomber à la renverse par-dessus ses caisses, c'est du plus bel effet !

Quant à la musique, c'est du délire : il y a là de tout : rock, blues, ballade, poésie, et même un cantique (« Presence of the Lord »). Dans « Do what you like », chacun prend un solo, à tour de rôle (alors que les Cream faisaient souvent cela en même temps).

Comme le disait M. Paringaux, cette association donne une musique bien supérieure à celle que produisaient les Cream (n° 32, p. 26) : tout en démenageant autant, sinon plus : écoutez dans « Do what you like », la performance de Ginger, qui essaie vainement de réduire en tous petits morceaux sa bonne vieille batterie qui ne lui avait pourtant rien fait ; écoutez le solo de guitare complètement tordu de « Presence of the Lord », la galopade effrénée de Ginger et le violon de Grech dans « Sea of Joy », splendeur de « musicalité rythmée » : c'est ainsi que l'on pourrait qualifier le style de ce « superbe groupe », qui sera bientôt le meilleur du monde, s'il ne se dissout pas avant (il y a en effet trop de personnalités dans le tas, et je me méfie des caprices de Winwood et de l'égoïsme satisfait de Clapton)...

Autre chose : les Beatles ont enregistré depuis avril dernier, plus de deux douzaines de morceaux : « il n'y en aura que 14 sur le LP, nous ferons un choix très sévère, a dit Paul McCartney, ce sera le plus grand disque de tous les temps ! » (sic).

J'espère que ce disque verra évoluer la musique des Beatles, qui subissent actuellement un passage à vide. L'un fait du cinéma, l'autre est devenu papa, le troisième fait l'« Angelo Mystérieux » dans un morceau de Clapton et enfin le dernier se prend pour Jésus-Christ marchant sur les eaux de sa piscine privée dans Tittenhurst Park. C'est du joli ! Si l'on ajoute à cela les ennuis financiers de « Apple » vous voyez qu'il ne leur reste pas beaucoup de temps à passer dans les studios, pour faire évoluer leur propre style...

Amicalement vôtre
Jean d'Hau,
16, rue des Cigognes,
67 - Bischheim.

VIGON

Disques BARCLAY

LES LEMONS

Disques BARCLAY

LES FROGEATERS

Disques MERCURY

LE CRUCIFÉRIUS

Disques BARCLAY

ALAN JACK CIVILIZATION

Disques BYG

DAVE LEE BYNUM

Disques DECCA

LE ROYAL SHOW et BOB DEAN

sont des artistes et formations
orchestrales représentés en
exclusivité par



GAILLARD,

38, rue Brunel, PARIS-17^e

Tél. : 755-75-60

(3 lignes groupées)

et à Londres

**GAILLARD,
Peter Rice Agency**

101 Wardour Street
London W1



pas d'obstacles avec

JBLansing

- garantie totale de deux ans
- puissance démentielle
- rendement extraordinaire
- 9 modèles pour : guitare, guitare basse, sonorisations, orgue, orchestre, accordéon.

Une documentation vous sera envoyée gratuitement en écrivant ou téléphonant à

AURIEMA FRANCE*

98, Bd Victor Hugo, 92 CLICHY Tél. : 270-80-30

*Agent général JBLansing

HIT PARADES AMERICAIN ET ANGLAIS

Grâce à l'obligeance de « Melody Maker » en Angleterre et du « Cashbox » en Amérique, nous sommes en mesure de publier tous les mois les hit-parades des ventes de disques 45 t et 30 cm en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Notre tableau comprend les dix meilleures ventes dans chaque catégorie, arrêtées à la mi-septembre. Sur la liste « Cashbox », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux qui sont entourés signalant les disques dont les ventes grimpent fort : les chiffres en maigre indiquent les positions des disques les semaines précédentes. Sur la liste « Melody Maker », les chiffres en gras indiquent les positions des disques, ceux en maigre leur classement la semaine précédente. Bien entendu, les références indiquées concernent les éditions américaines et anglaises.



**Melody
Maker**

**45
t**

- | | | | | |
|----|--------------------------------------|--|------|-----|
| 1 | SUGAR SUGAR | Archies-Calendar 1008 | 9/13 | 9/6 |
| 2 | HONKY TONK WOMEN | Rolling Stones-London 910 | 2 | 1 |
| 3 | GREEN RIVER | Creedence Clearwater Revival-Fantasy 625 | 3 | 4 |
| 4 | EASY TO BE HARD | Three Dog Night-Dunhill 4203 | 5 | 9 |
| 5 | GET TOGETHER | Youngbloods-RCA 9752 | 4 | 5 |
| 6 | I'LL NEVER FALL IN LOVE AGAIN | Tom Jones-Parrot 40018 | 7 | 14 |
| 7 | JEAN | Oliver-Crewe 334 | 10 | 16 |
| 8 | LAY LADY LAY | Bob Dylan-Columbia 44926 | 8 | 8 |
| 9 | I CAN'T GET NEXT TO YOU | Temptations-Gordy 7093 | 9 | 10 |
| 10 | THIS GIRL IS A WOMAN NOW | Gary Puckett-Columbia 44967 | 11 | 15 |

**30
cm**

- | | | | |
|----|-----------------------------------|---|----|
| 1 | BLIND FAITH | (Atco SD-304) (304) | 1 |
| 2 | JOHNNY CASH AT SAN QUENTIN | (Columbia CS 09827) (18 10 0674) (14 10 0674) (16 10 0674) | 2 |
| 3 | BEST OF CREAM | (Atco SD-291) (291) (X5 291) | 6 |
| 4 | HAIR | ORIGINAL CAST (RCA Victor LSO 1150) (085-1038) | 4 |
| 5 | BLOOD, SWEAT & TEARS | (Columbia CS 9720) (COL 18 10 0552) (COL 14 10 0552) (16 10 0552) | 3 |
| 6 | THE SOFT PARADE | THE DOORS (Elektra EKS 75005) (M 87 5005) (X 47 5005) (X 5 5005) | 5 |
| 7 | SMASH HITS | THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE (Reprise MS 2025) (BRW 2025) (CRX 2025) | 7 |
| 8 | GREEN RIVER | CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL (Fantasy 8393) (88393) (48393) (58393) | 15 |
| 9 | CROSBY, STILLS & NASH | (Atlantic SE 8229) (8229) (X5 8229) | 10 |
| 10 | BEST OF BEE GEES | (Atco SD-292) (292) | 13 |

**45
t**

- | | | |
|---|--|---------------------------------------|
| 1 | (1) IN THE YEAR 2525 | Zager and Evans, RCA |
| 2 | (7) BAD MOON RISING | Creedence Clearwater Revival, Liberty |
| 3 | (2) TOO BUSY THINKING ABOUT MY BABY | Marvin Gaye, Tamla |
| 4 | (6) VIVA BOBBY JOE | Equals, President |

**45
t**

- | | | |
|---|-------------------------------------|---|
| 5 | (9) NATURAL BORN BUGIE | Humble Pie, Immediate |
| 6 | (5) MY CHERIE AMOUR | Stevie Wonder, Tamla Motown |
| 7 | (13) JE T'AIME MOI NON PLUS | Jane Birkin and Serge Gainsbourg, Fontana |
| 8 | (8) DON'T FORGET TO REMEMBER | Bee Gees, Polydor |

**30
cm**

- | | | |
|----|--|-----------------------------------|
| 1 | (1) STAND UP | Jethro Tull, Island |
| 2 | (4) HAIR | London Cast, Polydor |
| 3 | (2) FROM ELVIS IN MEMPHIS | Elvis Presley, RCA |
| 4 | (3) 2001 | Soundtrack, MGM |
| 5 | (6) OLIVER | Soundtrack, RCA |
| 6 | (12) JOHNNY CASH AT SAN QUENTIN | Johnny Cash, CBS |
| 7 | (17) LED ZEPPELIN | Led Zeppelin, Atlantic |
| 8 | (5) ACCORDING TO MY HEART | Jim Reeves, RCA |
| 9 | (13) LOOKING BACK | John Mayall, Decca |
| 10 | (10) AHEAD RINGS OUT | Blodwyn Pig, Island |
| 11 | (11) FLAMING STAR | Elvis Presley, RCA |
| 12 | (15) CROSBY, STILLS AND NASH | Crosby, Stills and Nash, Atlantic |
| 13 | (9) THIS IS TOM JONES | Tom Jones, Decca |
| 14 | (-) BLIND FAITH | Blind Faith, Polydor |
| 15 | (-) NICE | Nice, Immediate |

GEORGE WEIN ET LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CONCERTS
PRÉSENTENT LE

6^e PARIS JAZZ FESTIVAL

SALLE PLEYEL

Mardi
28 Octobre
à 21 h.

LIONEL HAMPTON
OCTET

SARAH VAUGHAN
AND TRIO

Samedi
1^{er} Novembre
à 19 h. 30 et 22 h.

DUKE ELLINGTON
AND ORCHESTRA

The Newport All Stars
Red Norvo, Joe Venuti, George Wein,
Ruby Braff, Barney Kessel,
Larry Ridley, Cliff Leeman

Lundi
3 Novembre
à 19 h. 30 et 22 h.

MILES DAVIS
QUINTET

CECIL TAYLOR
QUARTET

PLACES À PARTIR DE 10 F.

Location de 11 h. à 18 h. même le dimanche à la Salle Pleyel, 252, rue du Fg-St-Honoré, Paris-2^e
dès le 18 octobre

Avec le concours de



Pan American Airways et l'Office du Tourisme
des États-Unis à Paris, souhaitent la bienvenue
au Paris Jazz Festival.



philippe paringaux :

fugue brésilienne

Rio de Janeiro... août

Il pleut depuis deux jours. Pas la grosse pluie tropicale qui explose sur les palmiers et les trottoirs, juste une espèce de petit crachin minable, presque breton, qui flotte dans l'air et barbouille de gris la ville coincée entre la mer et les montagnes. Cette ville dont l'incroyable beauté éclate sous le soleil et qui n'est aujourd'hui qu'un amas de ciment sale et triste sous un ciel de cafard. Je fume et je pense.

C'était si prometteur, Rio, vu de Paris. Et la première vision de la ville était si étonnante, somptueux tapis de lumières troués par les grandes déchirures sombres de l'eau, tout en bas d'une nuit de velours. Rio est un chef-d'œuvre de la nature avant d'être un chef-d'œuvre des hommes. Les seconds ont su respecter la première, et cela leur permet de vivre dans l'une des plus belles villes du monde. Mais ici comme partout ailleurs, l'âme des hommes n'est pas à la hauteur, et cela frappe d'autant plus le nouveau venu que, partout où il se pose, son œil s'émerveille. J'ai longtemps hésité avant d'écrire ces lignes, j'avais peur de tromper ceux qui les liraient. Car ceci n'est certainement pas une explication du Brésil, ni même de Rio dont je ne connais finalement rien ou presque, mais simplement une suite d'impressions purement personnelles.

Bien sûr, j'aurais pu faire abstraction de mes sentiments intimes et dire, chiffres à l'appui, que le Brésil c'est ceci et cela, tant pour cent de Noirs et tant de tonnes de café. Ça vous aurait intéressé ? Ma vision du Brésil n'est donc valable que pour moi-même. Encore que l'influence du milieu dans lequel je vis à Paris soit assez prenante pour marquer ceux qui le fréquentent et former leur esprit de telle sorte que, devant nombre de situations, ils réagiraient exactement comme j'ai réagi. Non pas que je prétende être possesseur d'une quelconque vérité, comme trop de gens que je connais, mais je crois simplement être un peu plus libre, de corps et d'esprit,

qu'une bonne partie de l'humanité. Ça n'est pas une performance... et cela n'a rien à voir avec mes cheveux ou mes vêtements. Et je crois posséder, en commun avec une fraction hélas infime de la dite humanité, une qualité qui se fait plutôt rare de nos jours : la tolérance. Et ici, à Rio, bien plus qu'ailleurs, où les différenciations raciales et sociales ont les mêmes frontières extraordinairement marquées, j'ai fait l'expérience de l'intolérance, la vraie. Oh ! elle existe aussi en France, cette intolérance, mais incontestablement plus diffuse, moins oppressante. Combien de gens m'ont dit là-bas, en pointant vers moi un index tremblant d'indignation : « Je fais partie de la majorité et vous de la toute petite minorité. Donc j'ai raison et vous avez tort. » C'est aussi simple que cela. Et peut-être, en fin de compte, est-ce moins hypocrite que de penser la même chose sans la dire...

Devant l'aéroport, j'ai attendu un grand moment. La nuit était douce comme une caresse. Le regard à la fois soupçonneux et désorienté, un flic casqué, matraque d'un côté et revolver de l'autre, faisait autour de moi des ronds de plus en plus serrés. Des camions passaient et repassaient, pleins de soldats et de mitrailleuses, et j'ai failli regretter, c'est dire, les flics au front bas qui rôdent le soir à Saint-Germain-des-Prés. C'est que les flics d'ici ont le front encore plus bas, et des mitrailleuses qui ne sont pas là pour la forme. Les étudiants de Rio en savent quelque chose. Et j'ai appris, bien vite, que beaucoup de gens se refusent à vivre dans cette permanente atmosphère de répression armée. C'est le cas de beaucoup d'intellectuels et d'artistes qui vivent aujourd'hui en Europe ou aux USA. C'est le cas de ceux qui, les armes à la main, ont choisi de rester au Brésil et de lutter pour la liberté. C'est le cas de ceux qui ont eu le courage de le dire tout haut et qui crouissent derrière les murs extraordinairement élevés de cette prison-forteresse plantée au cœur de Rio et dont la

seule vue donne le frisson. Ceux-là sont emprisonnés, sans motif, bien souvent, et torturés d'une façon que ne renieraient pas les colonels grecs. Ici ce sont des maréchaux ou des généraux, mais exactement les mêmes gens, assassins ivres de pouvoir.

Comment, quand on sait tout cela et le reste, comment s'intéresser aux palmiers, aux chansons et aux plus belles plages du monde ? Comment accepter cette haute société brésilienne toute tournée vers l'argent et le plaisir, quand il suffit, depuis les terrasses de ses somptueuses villas et immenses appartements, de lever un peu les yeux pour recevoir en pleine figure le spectacle effrayant des favelas, villes-taudis désespérément accrochées au flanc mouvant des montagnes ? Deux mondes qui s'ignorent, celui des profiteurs volontairement aveugles et celui des exploités jusqu'à l'os, soigneusement maintenus dans leur croupissante indifférence.

« Ici, m'a assuré un Brésilien « libéral », le racisme est un problème purement économique : un pauvre Blanc ne sera jamais accepté chez les riches, un riche Noir a des chances de l'être. » Je lui ai demandé si un Noir avait des chances d'être riche. Il ne m'a pas répondu, mais je savais déjà. Les Brésiliens que j'avais connus à Paris font partie de cette « élite » purement financière ; tous me parlaient, avec des sanglots dans la voix, de leurs nombreux amis noirs. J'avoue n'avoir jamais vu, dans leurs salons, d'autres personnes de couleur que les boys et les servantes. Pas plus que dans les restaurants chics et les boîtes à la mode. Mais peut-être ai-je mauvaise vue ?

Alors, j'ai voulu connaître les gens qui se promènent dans les rues autrement qu'en voiture et mangent ailleurs que dans les restaurants « français », ceux qui, tard dans la nuit, restent en groupes à bavarder sur les trottoirs (de football, bien sûr, c'est ici l'opium du peuple), toutes couleurs mélangées. J'ai appris, en très peu de temps, à sonder les regards, à y

déceler l'étonnement, dissimulé ou pas, toujours, et la désapprobation, souvent. J'ai appris à faire la différence entre la fausse indifférence des bourgeois, serrés à crever dans un habit moral emprunté à l'Europe du siècle dernier, et la gentillesse aisée de ceux qui n'ont pas grand-chose. Ceux-là m'ont accueilli sans difficultés ni honte (eh ! oui, c'était bien cela, dans les beaux salons : de la honte. Témoin ce dialogue que je vous livre sans en changer l'esprit : « Ecoute, Philippe, tout ça c'est très bien à Paris, mais ici il faudra te couper les cheveux et t'habiller autrement. — Et si je refuse ? — Alors, nous ne pourrions pas sortir avec toi. — Pourquoi ? — A cause des autres, à cause de notre société. Rio est une petite ville de province, et la principale occupation y est de dire du mal des autres. Il faut faire très attention. — Adieu, alors. Faites attention. » Voilà qui avait au moins le mérite d'être franc. Et pas si exotique que cela, en fin de compte ; on peut entendre les mêmes arguments partout en France. Mais en France, on a la consolation de ne pas être seul de son espèce. A Rio, j'étais seul. Avec, du matin au soir, l'impression d'être tout nu sous une loupe géante. On se lasse.

Rio... août.
La qualité de la lumière est extraordinaire. Le soleil ruisselle sur les feuilles sombres d'un arbre dont je ne connais pas le nom et vient me mordre doucement le cou. Un gamin noir aux jambes maigres me parle en portugais, tire gentiment sur mon bras puis repart cabrioler dans les flaques de lumière. Devant, pas très loin, de drôles de montagnes en forme de cônes, roches grises couvertes par plaques d'une végétation noire. Sur l'une d'elles, la tête dans les nuages, un Christ immense tend les bras vers la mer et semble guetter l'arrivée du Boeing du Pape. Moi, je balance doucement mes pieds en regardant monter la fumée de ma cigarette. Le gamin ne joue plus. Planté (suite page 84)



Les plus
grands noms
du jazz
jouent
sur Couesnon

En instruments de jazz
il y a la qualité
et la perfection...

la perfection c'est
Couesnon

31, rue du Maroc - Paris 19^e - Tél. : 206-69-80

**A PIGALLE, CENTRE DE LA MUSIQUE MODERNE
5 MAGASINS SPÉCIALISÉS VOUS ATTENDENT**

guitares, amplificateurs, percussions, sonorisations

NOCTURNES
TOUS LES MERCREDIS JUSQU'À 22 H.

CENTRAL-MUSIQUE, 11 bis, rue Pigalle, 874-55-85 et 874-60-88
CENTRAL-RYTHMES, 25, bd de Clichy, 874-63-35 et 878-46-03
LA LUTHERIE MODERNE, 14, rue de Douai, 744-73-21
LA MAISON DU JAZZ, 24, rue Victor-Massé, 878-29-61
MUSIC-CENTER, 50, rue de Douai, 874-78-79
PARIS-9^e

jacques vassal:

ballade québécoise

Vu de notre côté de l'Atlantique, le Canada Français (pardon: le Québec) a pour nous le visage alléchant d'un paradis de la chanson. Un pays au cœur et aux champs immenses, où les auteurs-compositeurs de talent pullulent, où l'on sait aller de l'avant. Rock & Folk a déjà parlé de Félix Leclerc (n° 20), de Gilles Vigneault, de Robert Charlebois et Louise Forestier (n°s 28 et 30). Un récent séjour, malheureusement trop bref, au Québec, m'a permis de découvrir d'autres aspects du mouvement des « chansonniers », comme on les nomme là-bas. Mouvement qui, on va le voir, n'est pas sans rappeler celui du « folk-song revival » aux États-Unis, qui fut simultané.

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LECLERC...

Pas de doute, le pionnier des « chansonniers » québécois a été Félix Leclerc. Sans lui, bien des choses intéressantes n'auraient même pas pu être envisagées. En France, même Georges Brassens reconnaît avoir été au début influencé par l'auteur du « Petit bonheur ». En 1950, Félix Leclerc vint à Paris pour chanter aux « Trois Baudets »; parti pour quelques semaines, il y resta... trois ans. De retour dans son pays, il commença à y semer la « bonne parole ». Les premiers temps, la communication était difficile, le public québécois n'étant pas encore habitué à voir des chanteurs sur scène. Mais le verbe de Leclerc faisait déjà son petit bonhomme de chemin...

DU SÉPARATISME...

En 1960, la bombe allait éclater. Ce fut d'abord sous la forme d'une prise de conscience politique. Exploités par les anglophones qui dirigeaient tous les ressorts économiques de la province, refusant de leur reconnaître les droits sociaux et culturels que leur conférait pourtant la Constitution de 1867, les Québécois se sentaient (toutes proportions gardées) les « nègres » du Canada. Cette prise de

conscience fut accélérée et aiguisée par la présence d'une génération très fournie d'étudiants, car le Canada, très prospère pendant la Seconde Guerre Mondiale, fit beaucoup d'enfants vers 1940-1945. Enfants dont une large proportion créa ou rejoignit la vague indépendantiste québécoise.

... AUX BOITES À CHANSONS

Comme toutes les justes causes, celle-ci devait posséder ses temples et ses chantes. Ses temples, ce furent les « Boîtes à Chansons ». Ce terme fut inventé pour montrer que ces lieux seraient réservés aux auteurs-compositeurs, et éventuellement aux folkloristes. Il ne faut donc surtout pas les confondre avec les cabarets de style conventionnel: jamais elles n'en eurent les ambitions commerciales, non plus que les moyens financiers et techniques. On n'y servait que des boissons non alcoolisées, et les artistes devaient le plus souvent s'y produire sans micro ni projecteurs. A la guerre comme à la guerre... dure école, et beaucoup de « Boîtes à Chansons » durent fermer leurs portes pour cause de banqueroute. Et d'où bien des « chansonniers » inexpérimentés, un instant portés aux nues par le feu de paille d'un enthousiasme compréhensible, ne surent pas tirer leur épingle du jeu lorsque la poussée se fut calmée.

PLUS SOLIDES QUE JAMAIS

De tous les « chantes », seuls les meilleurs restent aujourd'hui solides, plus solides que jamais. Ce sont d'abord, bien sûr, Gilles Vigneault et Jean-Pierre Ferland, que les Français connaissent déjà. Dépassant les frontières du Québec, leur mérite est d'avoir rendu universels leurs problèmes nationaux. Néanmoins, il existe derrière eux une bonne dizaine de « chansonniers » pleins de talent, moins connus mais également méritants. Parmi eux, et si la distribution des disques en Europe le permettait, il faudrait écouter surtout:

— Claude Léveillé (« Les vieux pianos », « Frédéric »);
— Raymond Levesque, auteur entre autres de « Quand les hommes vivront d'amour » et de « Bozo-les-Culottes ». Cette chanson, inspirée en fait par les actions de deux révolutionnaires québécois (Vallière et Gagnon), est devenue un véritable hymne de la libération québécoise. (A ce sujet, faut-il le préciser, on aurait tort de considérer le nationalisme québécois comme une attitude « réactionnaire ». Ici, les révolutionnaires, même les plus évolués, ont dû passer par cette étape).
Enfin, il faut noter quelques « chansonniers » qui travaillent plus discrètement, mais pas moins artistiquement. En particulier: Claude Gauthier (« Le grand six-pieds », « Ton nom »); Pierre Calvé (« Quand les bateaux », « Le vent de l'hiver »), Pierre Létourneau (« Les colombes »), Georges Dor, Tex (« Le dernier des vrais »). Cette liste, bien sûr, n'est nullement exhaustive.

PATIENCE ET MAGNÉTOPHONE

Du côté du folklore, les noms qui reviennent le plus souvent sont ceux de Jacques Labrecque et de Raoul Roy. Malheureusement, ni l'un ni l'autre ne nous ont conquis pour la qualité de leurs interprétations... Beaucoup plus authentique nous a semblé Jean-Paul Filion, par ailleurs auteur-compositeur, et qui s'accompagne de manière fantaisique au violon ou bien avec deux cuillers (qui remplaceraient avantageusement bien des caisses claires, croyez-moi!). Le Québec reste probablement encore pour quelques années un riche réservoir à folklore, où il faudrait se promener dans les petits villages retirés, et dans les archipels, armé de patience et d'un magnétophone. Mais il faudrait disposer de plusieurs mois...

D'ÉGAL À ÉGAL

La belle époque des « Boîtes à chansons » au Québec est bel et bien révolue: de celles

du début, il ne subsiste qu'une dizaine comme « Le Patriote à Jean-Loup » à Saint-Pierre-de-Wakefield, près de la frontière ontarienne; à Val-David, la plus célèbre peut-être: « La Butte à Mathieu », où l'on a inauguré la première « République de la Chanson »: on peut y acheter son passeport de « Citoyen de la Chanson ». Toutefois, de telles boîtes se sont reconverties en cabarets dûment licenciés, qui vendent des alcools et disposent de micros et de projecteurs. La chanson du Québec a grandi et progressé, les amateurs, ou bien se sont retirés du métier, ou bien sont devenus professionnels, et les « Boîtes » à l'ancienne saute ne correspondent plus à leurs besoins ni à ceux du public. Fini, le beau dilettantisme...


Aujourd'hui, les « chansonniers » québécois peuvent se mesurer d'égal à égal avec leurs confrères des autres pays francophones. Si le Québec a eu des peintres, écrivains (à part Marie-Claire Blais ou Réjean Ducharme), cinéastes (excepté le remarquable Pierre Perrault), ou musiciens, il ne les a exportés que timidement. Par contre, ses auteurs-compositeurs peuvent sans rougir partir à la conquête des publics étrangers. Et au Québec, la Chanson est respectée comme il se doit par les intellectuels et les universitaires et la « grande » presse. Heureux pays! On peut dire sans aucune forfanterie que la Chanson y a fait beaucoup plus pour la connaissance du Québec à l'étranger que toutes les autres formes d'expression artistiques réunies. Et ce n'est pas rien! — JACQUES VASSAL

P.S. Tous nos remerciements vont ici à Pierre Jobin, imprésario, régisseur et spécialiste amoureux de la Chanson au Québec, pour la documentation et les renseignements qu'il a bien voulu nous communiquer. A Montréal, j'ai eu le plaisir de rencontrer un personnage peu banal: Alexandre Zelkine. Émigré, polyglotte à la barbe fleurie, guitariste émérite et (suite page 84)


Nouveautés

polydor


après le concert d'Hyde Park...
après la tournée triomphale aux U.S.A...
LEUR PREMIER DISQUE




BLIND FAITH
658 170



BILL DEAL & THE RHONDELS
I've been hurt
421 465



BEE GEES
Don't forget to remember
421 476



**N°1 EN ANGLETERRE
ROBIN GIBB**
Saved by the bell
421 469

« Appelez-les Chicago, comme la ville où tous (sauf un) sont nés, la ville où tous ont fait leurs études, la ville d'où provient cette incroyable musique » : J.W. Guercio, notes sur le C.T.A. Notes où l'on apprend également que nos musiciens sont ensemble depuis treize mois, dix-sept ou dix-huit maintenant, qu'ils ont surtout joué à Chicago et en Californie. Et tous ces renseignements se trouvent sur la pochette d'un double album, le premier disque de ce groupe qui a en ce moment un succès incroyable, bien qu'il se soit révélé assez tard dans une année pop musicalement bien remplie par B.S. & T., Jethro Tull, Kooper-Bloomfield, et beaucoup d'autres. Ce qui frappe, dans le cas de C.T.A., c'est que son succès a été obtenu à partir d'un double album ; en brûlant ainsi les étapes, CBS pouvait très bien prendre un bidon énorme, d'autant plus que le disque est sorti dans la deuxième quinzaine de juillet, soit quelque temps après le début de l'offensive Pop

Music Revolution. En fait, un disque de ce genre ne passe pas inaperçu sur le bureau des programmeurs et des critiques, surtout lorsque le contenu mérite avec tant d'évidence qu'on s'y intéresse de très près. CBS-Albion a eu un peu peur : le disque est à peine sur le marché à l'heure actuelle, et le 45 1 simple, sorti depuis quelques semaines ne semble pas grimper bien haut dans le Top 30 du Melody Maker ; il est vrai que C.T.A. produit de la bonne musique. Bien entendu CBS-France n'a pas ménagé ses efforts pour promouvoir ses nouveaux poulains : matraquage d'« I'm a man », sortie d'un simple, etc..., tout cela très bien fait, et personne ne songe à se plaindre tellement cela en valait la peine : C.T.A. a enregistré un double album parce qu'il lui fallait deux 30 cm pour dire ce qu'il avait à dire ; beaucoup de choses importantes pour la musique se passent entre l'introduction et la « libération ». C.T.A. permettrait-il de faire avancer d'un

grand pas la pop-music, ou n'est-il pas plutôt une sorte de point final, la conclusion de dix années de pop-music, une sorte de point de non-retour, ce qu'a été pour la littérature « l'Olympe » de James Joyce ? On le verra dans quelques mois, tout ce que nous pouvons faire pour l'heure, c'est essayer de voir pourquoi la C.T.A. remet la pop-music sur la sellette.

Sept musiciens américains

On ne sait ni leur âge, ni ce qu'ils faisaient avant de jouer ensemble. On les découvre en tant que musiciens du Chicago Transit Authority : c'est bien suffisant pour s'apercevoir que Terry Kath pratique la guitare depuis au moins dix ans, et Robert Lamm le piano depuis sa prime (7) jeunesse. Les cinq autres les valent bien, mais il est encore délicat de dire lequel est le meilleur. De toutes façons, Chicago n'a rien à voir avec les groupes qui mettent en évidence le talent d'un de leurs membres : les

OUI AU C.T.A. !



POP MUSIC POP-MUSIC



DISTRIBUTION
SOCIÉTÉ PHONOGRAPHIQUE
PHILIPS

island

**JETHRO
TULL**

la révélation de l'année
à l'avant-garde de la musique "POP"
et de l'"UNDERGROUND"
33 T 30 cm N° 9088

"BOURÉE"
de JETHRO TULL existe en 45 T sous le n° 9088
FANTASTIQUE !



BRITISH BLUES

33 T 30 cm N° 9084
un album qui réunit
les meilleurs titres
"ISLAND" du moment
avec les groupes :

FREE
TRAMLINE
SPOOKY TOOTH
TRAFFIC
BLODWYN PIG

COLLECTION A SUIVRE

également sous la marque ISLAND :
L'IMPORTATION 33 T 30 cm N° 9080
WHITE NOISE 33 T 30 cm N° 9081
et GORDON 33 T 30 cm N° 9082

JETHRO TULL

sera la vedette du
"ISLAND" SHOW,
un musicorama spécial extraordinaire
à "L'OLYMPIA"
le dimanche 12 octobre à 17 h 30
avec les FREE et SPOOKY TOOTH.

UNDERGROUND

groupes américains n'ont jamais pratiqué de la sorte, même si les plus grands solistes se trouvent Outre-Atlantique. Si l'on entend beaucoup T. Kath dans certains morceaux (« Poem 58 » et « Liberation », par exemple) c'est vraisemblablement pour créer un climat propice à la création musicale — ainsi procèdent Hendrix, l'Airplane, les Cream..., soutenus par des batteurs hyper-nerveux et des bassistes qui veulent se faire entendre (désir louable). En ce qui concerne Chicago, on assiste, dans les morceaux précédemment cités à d'incroyables émulations entre musiciens, jusqu'à ce que les cuivres (trompette, trombone-Lee Loughane, James Pankow) et la flûte (Walter Parazaid) fassent leur entrée à la faveur d'un break. Le même procédé apparaît dans « Does anybody knows what time it is? », mais la guitare est remplacée par le piano de R. Lamm qui compose en outre la quasi-totalité des morceaux du groupe.

Le musicien le plus connu parmi ceux du CTA a fait trépidier quelques milliers d'estivants cet été : il s'agit bien sûr du batteur Daniel Seraphine qui se taille la part du lion dans le célèbre « I'm a man » (qu'est-ce qu'il doit ramasser comme droits d'auteur, Stevie Winwood !). Il est un de ceux qui ont le mieux su transposer les rythmes africains en rythmes pop ; ce qu'il fait dans « I'm a man » ; et aussi à la fin de « Beginnings » tient davantage du beat Vaudou occidentalisé que d'un tempo dérivé du rock. C'est une tentative (réussie) nettement plus intéressante que celle faite par Ray Barreto, pour ne citer que lui, qui, en fin de compte, intègre, sans le transformer, ce rythme dans une soul-music qui aurait bien besoin d'un nouvel Otis Redding, puisque J. Brown, de son propre (et récent) aveu, puise son inspiration dans ce que faisaient les pionniers des années 60. Pour en revenir à Seraphine, il montre aussi qu'il sait parfaitement faire des soli « à l'anglaise » (un peu dans « Introduction », un peu plus à la fin de « Liberation »). Tout ce que l'on peut lui reprocher, c'est de ne pas jouer aussi bien avec les pieds que Ginger Baker, pour ne citer que lui. Le bassiste demeure irréprochable. Il rejoint Bruce par instants, lorsque tout le groupe « décolle », mais c'est uniquement parce que Bruce est un des exemples les plus célèbres que je fais le rapprochement. Terry Kath se met en évidence par les sons qu'il tire de son instrument : sans même parler de « Free Form Guitar » — démonstration intéressante, un peu longue, des possibilités d'une Fender « Strato. », les soli de « Poem » et « Liberation » montrent bien ce que l'on peut faire avec une guitare amplifiée, les sons saturés-brouillés-pourris attaquent les tripes, les dents,

avant de s'en prendre aux oreilles qui finissent par oublier de se plaindre. Kath a été influencé par le Californian Sound autant que par Clapton ou Hendrix. Son style est la synthèse des autres ; mais s'il continue sur sa lancée (oh oui, svp), il deviendra probablement un guitariste de free-pop. Quant aux cuivres, tout ce qu'on peut dire à leur sujet, c'est qu'ils se montrent excellents accompagnateurs, et probablement très bons solistes : ils ne font que de mini-soli (« Poem » et « Beginnings », « Introduction » surtout). Sept bons musiciens américains.

Explosion de joie

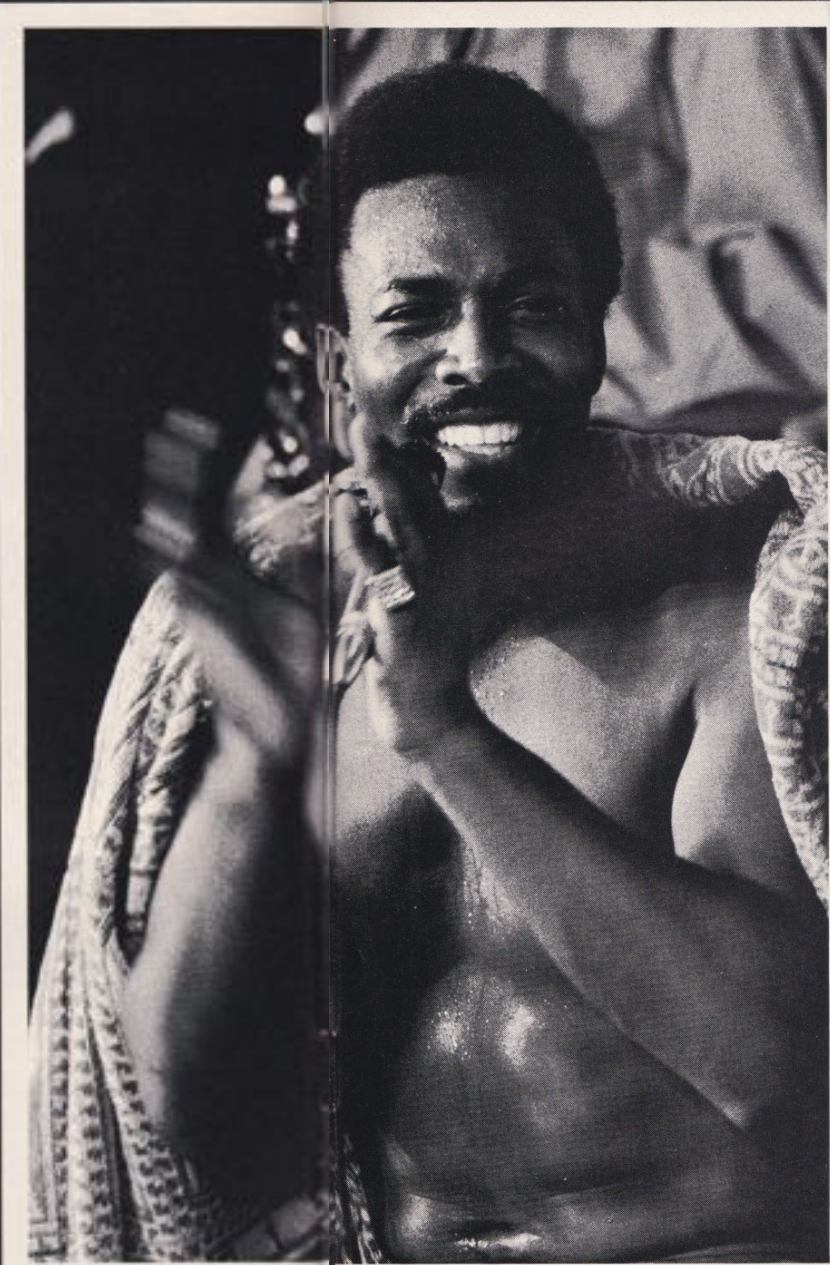
« Quelqu'un sait-il réellement l'heure qu'il est ? » puis « Commencements », « Questions 67-68 », « Ecoutez... » jusqu'à « Libération », précédée par les cris d'une foule en colère (très en colère). C'est alors qu'on commence à avoir une vague idée de la raison de l'originalité de Chicago (appelez-les Chicago...), un début du pourquoi de cette musique jamais entendue auparavant. Chicago conteste.

Les poètes ont fait des poèmes, CTA enregistre un disque, de la musique qui vient tout naturellement des préoccupations — appelons-les politiques tout de suite — de ses auteurs, encore une fois traumatisés par l'été qu'ils ont vécu à Chicago-ville. Le double album nous fait revivre la jeune histoire de la révolution américaine ; après l'introduction (« Vous êtes là, très bien, mais il se passe des choses en ce moment ; aussi, asseyez-vous et écoutez »), puis le second morceau : quel qu'un joue tranquillement du piano, seul, et, rupture, des cuivres, une guitare, une batterie, un esprit dérangé dans sa quiétude, une question : où en suis-je exactement ? On se renseigne. Personne ne peut répondre. Tout de suite après, « Beginnings » (à mon sens le chef-d'œuvre du disque), une construction musicale complexe, des démarrages, des ruptures, un crescendo, un être tourmenté par l'afflux des problèmes qui se présentent à lui, par une prise de conscience brutale des questions graves laissées sans réponses. Questions 67-68 : celles qui sont sous-jacentes à tout problème américain : la guerre, les Noirs, celles qu'on ne parvient pas à résoudre et auxquelles on évite de penser. « Listen » : un morceau dur. Un avertissement, une mise en garde (« Je vous vois sourire : vous feriez beaucoup mieux d'écouter » ce qui se passe). Le même ton que prend Jagger lorsqu'il dit : « Soyez polis, courtois, sinon vous serez damnés » (« Sympathy for the devil »). « Poem 58 » est la première ébauche de « Liberation ». Teinté de psychédélique, de Love, il

échoue dans sa tentative de changement par la « douceur » comme justement, les hippies ont échoué. « Poem » se termine d'ailleurs brutalement. « Free form guitar » peut sembler long, mais son rôle est de remuer le plus possible l'auditeur sensible, et en même temps, c'est une nouvelle forme de protestation, de révolution, un nouveau balayage de la grande table des idéologies ; les mouvements Black Power et White Panthers sont en plein âge d'or depuis l'échec de la non-violence ; « South California purples » : le trouble de quelqu'un qui est angoissé à l'idée de devoir renoncer à des idées (californiennes) et ne sait plus trop dans quelle voie s'engager, sinon dans celle de la force, de la lutte, armée s'il le faut : « I'm a man » et son rythme primitif qui vous titille le cerveau jusqu'à ce que la tête remue de concert avec la cloche ! Ensuite, et tout naturellement, on descend dans la rue (je n'ose pas encore l'écrire en capitales !). Quatrième et dernière face. Une libération qui survient à la suite d'une bataille de titans : la foule contre les flics d'une part, et Terry Kath, Peter Cetera et Daniel Seraphine contre leurs instruments respectifs d'autre part. Et ça se termine par une explosion de joie, comme dans « Beggar's Banquet » (ce n'est pas ma faute si le disque « Chicago Transit Authority » est l'équivalent américain de « Beggar's Banquet »).

Pour la musique

Après Chicago ? Pour l'instant, aucune réactions. Gageons cependant que des gens comme Kooper doivent fourrager dans leurs crinières en écoutant leurs collègues ; les Anglais ont sans doute peur de voir diminuer les ventes de Sandie Shaw. Les Français semblent aimer CTA. Mais les Français aiment aussi Pink Floyd, BS & T, Soft Machine — et les traces que laissent ces musiciens dans la pop-music française sont pour le moins discrètes. Aussi, ne faut-il pas trop s'attendre à retrouver des séquences de « Beginnings » chez Machin. Mais CTA doit faire prendre un nouveau virage à la musique pop ; ou pas de virage du tout, d'ailleurs : cela dépend en premier lieu du CTA lui-même, et ensuite de ceux qui s'en inspireront en ayant le talent d'aller plus loin encore. Chicago, point final de dix ans de pop-music ? La fin (provisoire sans doute) de l'ère américaine ? Si oui, une fantastique conclusion. Et un espoir, surtout : que ce disque ne soit pas jeté au fond du tiroir des œuvres mises « à part », celles que l'on apprécie, tout en les considérant comme bien gênantes, placées qu'elles sont en travers de notre petit bonhomme de chemin... — JACQUES CHABIRON.



**HARLEM
A
PARIS**

Encore tout assourdi de l'émeute qui accueillit, le 8 septembre, Wilson Pickett et ses musiciens sur la scène de l'Olympia, Joël Dufour, qui rentre des États-Unis, me disait : « C'est exactement comme à l'Apollo ; tout y est, les filles qui prennent la scène d'assaut, les gorilles qui les repoussent à coups de pieds, les musiciens qui fument sur la scène, le délire collectif de 2.500 fans... » Bien que l'affluence y ait été considérable, les concerts du lundi 8 furent plus calmes, on put entendre Wilson Pickett d'une oreille critique.

Critiques qui vont, avant tout à l'orchestre : Claxton Higgins (ts, leader) ; Dickie Williams (tp) ; Roy Hamilton (ts) ; Theodore Jones (g) ; Herman Mason (b) ; Tyrone Green (dms). Formation qui tint presque entièrement les premières parties des spectacles. Qu'elle joue des arrangements stéréotypés qui ne la distinguent pas de cent autres formations R'n'B noires actuelles, là n'est pas la question ; nous sommes habitués à cette répétition systématique de riffs, de phrases très rythmiques, appuyés sur un back-beat d'une force d'impact extraordinaire. Tel est le sound 1969, on ne le discute pas en tant que tel ; mais on peut déplorer la façon dont il est joué, comme par ce trompette et ces deux ténor-saxos, dont aucun n'émit une note juste, le lundi, au concert de 19 heures... En revanche, le batteur et surtout le guitariste étaient parfaitement dans la note, montraient autant de métier que de compréhension de la musique moderne. Un jeune chanteur noir, Darry White, terminait les premières parties, qui ne laissa de souvenir impérissable ; un Little Richard des cloches, sans personnalité marquée.

Tout change lorsqu'entre en scène Wilson Pickett : l'orchestre réagit, joue beaucoup mieux, et cela compte déjà. Et puis Pickett est une « bête de scène » magnifique, qui tient la rampe plus d'une heure, chantant, criant, dansant avec deux chattes folles de leur Mistigri : jerk, bogaloo, shing-a-ling, cissy, toutes les recettes y passent en non-stop. C'est suprêmement bien fait, toujours décontracté, même le profane est fasciné par cette aisance, ce sens du spectacle. Car c'est bien un spectacle, un show, malgré le plateau réduit ; devant cela on oublie les imperfections musicales, l'indigence de Claxton Higgins.

Les qualités de Pickett chanteur sont connues. Disons simplement que le disque ne donne aucune idée du personnage, mille fois plus passionnant à entendre, accompagné par ce groupement médiocre, mais qui « sent » sa musique et les réactions du public, que sur les fonds sonores soigneusement polis, aux cordes subtilement dosées des studios Atlantic : il n'y a aucune commune mesure entre le « Midnight hour » des concerts et le disque...

Wilson Pickett n'est pas Ray Charles, n'est pas Otis Redding ; c'est un bon chanteur noir de la vague qui devint étalé vers 1967. — A ce titre, ses disques récents ont pu lasser ; pas son spectacle... Comme quoi, à part quelques « génies » (et encore !), les Noirs, qu'ils soient jazzmen, bluesmen ou pop-stars, doivent être entendus et vus dans leur entourage habituel. Ici, les shows de l'Apollo. Les musicoramas de septembre ne nous ont pas volés : tout y était et Wilson Pickett sort grandi de l'affaire. — BERNARD NIQUET.



Quatre Musicoramas Europe 1 ont consacré Wilson Pickett comme le champion d'un rhythm'n'blues toujours vivant : Bernard Niquet a vu beaucoup d'Africains enthousiastes à l'Olympie et Freddy Santa-Maria a rencontré cet « agitateur du soul ».

Mardi 9 septembre, 19 h.

— Wilson, un peu de votre vie ? Il attaque la soupe que l'on vient enfin de poser devant lui.

— Je suis né à Pristville, dans l'Alabama, le 18 mars 1941. J'ai passé une partie de mon enfance en Alabama et y ai commencé à fréquenter la High School. Puis ma famille est partie pour Detroit, où j'ai poursuivi et terminé la High School.

— Comment êtes-vous venu à la musique ?

— En Alabama, tout jeune, j'ai commencé à chanter des Gospels dans la chorale de mon école. Bien que n'étant pas issu d'une famille de musiciens, j'ai pris goût à la chanson. A Detroit j'ai continué, toujours à l'école. Ma sœur, aujourd'hui encore, chante dans un groupe de Gospel de Detroit. Nous sommes les seuls musiciens de la famille.

— Quand êtes-vous devenu professionnel ?

— En 1967, mes études terminées, j'ai été engagé dans un groupe vocal de Detroit, « The Falcons », et j'y suis resté jusqu'en 1963. Nous avons enregistré plusieurs disques ensemble. En 63, j'ai décidé de me lancer tout seul et j'ai formé mon propre groupe. J'ai enregistré mon premier disque sur le label Double L. Aujourd'hui, j'en suis à mon vingt-troisième disque...

— Jouez-vous d'un instrument ?

— Je gratouille un peu la guitare, rien de plus. Je ne sais d'ailleurs ni lire ni écrire la musique.

— Comment définissez-vous votre façon de chanter ?

— Mon style est, bien sûr, du rhythm'n'blues. Mais pour chanter, pour bien chanter, il me faut avant tout le feeling, le sentiment d'un contact très fort entre mon public et moi. Si c'est le cas, alors je me donne à fond.

— Préférez-vous les clubs ou les concerts ?

— Les concerts. Mais les bons concerts, ceux qui sont bien organisés, sans problèmes et dans des endroits qui ne sont pas trop folkloriques. Ainsi, je n'aime pas tellement chanter dans des endroits comme le Fillmore ou l'Avalon Ballroom, à San Francisco, enfin, ce genre de salle. J'aime la bonne organisation.

— C'est votre premier passage à Paris...

— Oui, et comme chanteur, et comme touriste, bien que je vienne chaque année en Europe depuis 1965. Je devais venir ici l'an dernier, mais je suis tombé malade et j'ai été obligé de regagner les USA. Mais je suis souvent passé en Angleterre et surtout en Italie. J'aime bien le public italien, il est chaud.

— Qu'avez-vous pensé du public français ?

— Samedi dernier (8 septembre), j'ai préféré le premier concert. Il y avait beaucoup de jeunes et un bon feeling dans la salle. Je n'ai pas aimé le second concert de samedi, car si j'aime le contact avec le public, je n'aime pas ce genre de participation. J'ai d'ailleurs perdu, dans la bagarre, une chaussure (300 F la paire), ma chemise, etc... Contact oui, bagarres non... (1).

— Que pensez-vous de James Brown ?

— C'est un vieux routier, et je crois que le public aime ce qu'il fait. Il doit donc être respecté. No comments.

— Otis ?

— Il était avant tout un ami, un grand ami. Je devais faire, en sa compagnie, un disque, quand il est mort. Il était grand.

— Quels chanteurs européens aimez-vous ?

— Surtout Tom Jones.

— Quelque chose à ajouter ?

— Oui, je voudrais remercier le public français de son accueil, de m'avoir permis de lui présenter ma musique. Je veux revenir à Paris. Et j'espère que ce que vous écrirez sera chouette, car je ne comprends pas un mot de français. Si, un : à bientôt... — (Propos recueillis par FREDY SANTA-MARIA).

(1) C'est à vrai dire Wilson Pickett lui-même qui, largement imbibé de cognac, a provoqué le public et contribué à créer durant tout le concert une atmosphère d'émeute. Lui et les voyous du service d'ordre ont dans cette affaire une responsabilité aussi grande que celle du public. — PH. P.



FÊTE À WIGHT



Jean-Pierre Leloir
et Philippe Kœchlin se sont mêlés
aux 200.000 personnes
qui campèrent trois jours
à l'Île de Wight fin août
pour entendre,
avant tout, de la musique,
en manifestant tout à fait
librement
leur enthousiasme.





Sous l'œil de Keith Richard
ou de Georges Moustaki,
les Who ont dominé
la journée du samedi par
l'interprétation de larges extraits
de leur opéra « Tommy » :
un Roger Daltrey déchaîné
et un Pete Townshend
en grande forme ont prouvé
que l'un des plus anciens
groupes anglais
reste l'un des plus inventifs.



Aynsley Dunbar (ici Victor Brox),
Indo Jazz Fusion, Pretty Things, Third Ear :
du blues au « rock indien »,
toutes les branches de la pop music
étaient présentes
et illustrèrent la richesse et la variété
d'un langage adulte.

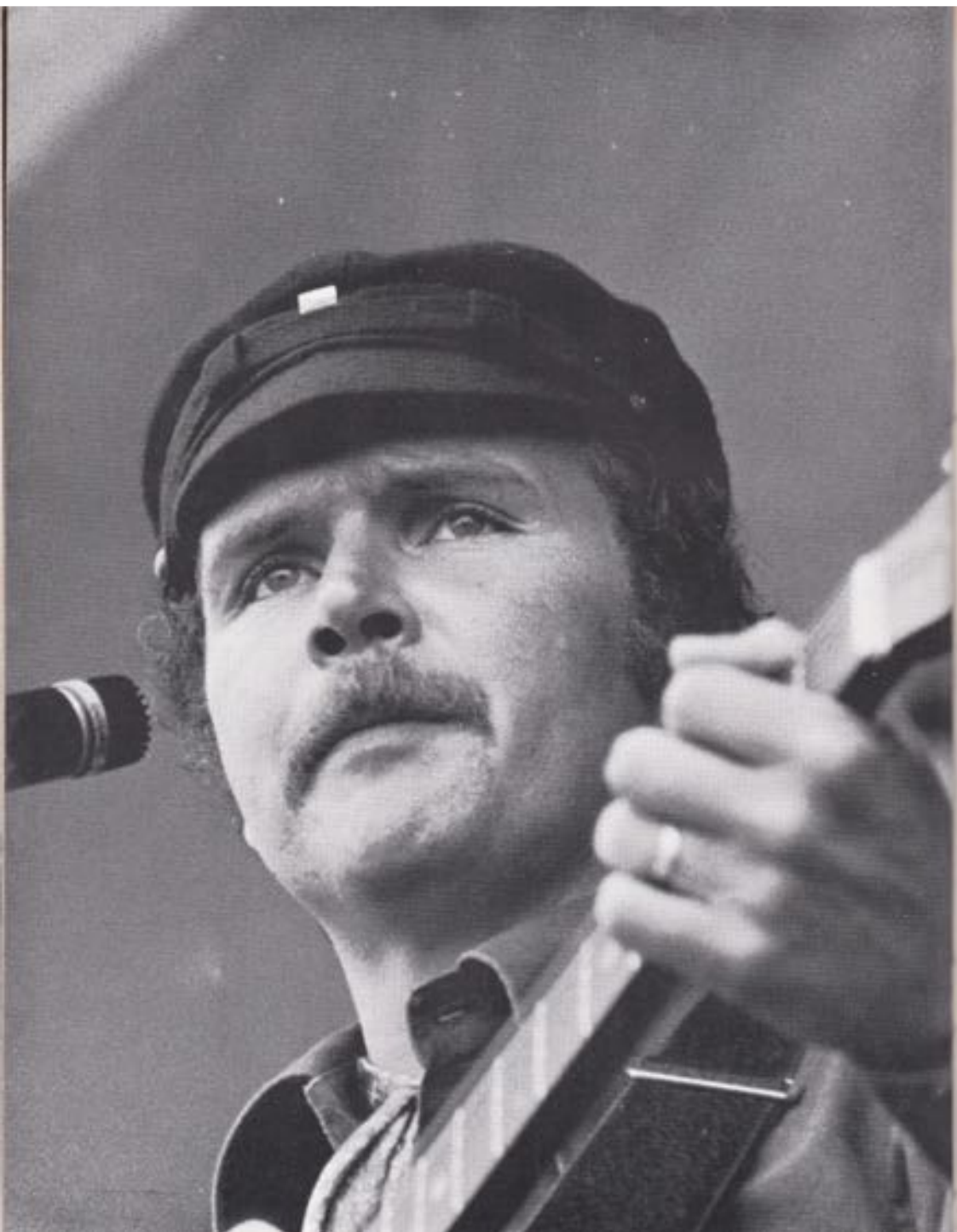




Joe Coker fit
une parfaite
démonstration de
«rhythm'n' blues blanc»
et Richie Havens
offrit un brillant
exemple
de ses qualités de
«folk singer noir».







Mais le vrai
folk blanc américain,
ce furent
Tom Paxton
(la plus belle ovation
du festival)
et Julie Felix :
toute une
tradition de
gentillesse chaleureuse
et de
sensible sincérité.



Michel Lancelot,
Julie Driscoll, Jane Fonda,
les anciens rockers
ou les sympathiques hippies,
tout le monde
attendait le prophète,
l'« ancien » couvert de gloire :
Bob Dylan.





Il fut parfait,
musicalement à mi-chemin
entre l'ancien
et le nouveau Dylan.
Mais, unique déception
de cette belle réunion,
il ne resta
qu'une heure
sur scène...



2nd iow festival of music friday
the nice
bonzo dog band
eclection
dgar broughton
free
blonde on blonde
gypsy
heaven

2nd iow festival of music sat.
the who
moody blues
fat mattress
family
marsha hunt
and white trash
pretty things
blodwyn pig
aynsley dunbar
king crimson
joe cocker

2nd iow festival of music sunday
bob dylan
the band
richie havens
julie felix
third ear band
pentangle
tom paxton
gary farr
indo jazz fusions
liverpool scene

FOR WIGHT PEOPLE ONLY

Transposons la chose en France. Difficile. 150.000 personnes sans surveillance, délogées de tous tabous et préjugés? On risquerait des saouleries, des viols, des bagarres. Le « beautiful people » n'y est pas assez nombreux. Pourrait-on voir ça sans une armée de CRS et quelque prophète politique pour en profiter? Car, dans ce gigantesque rassemblement de L'île de Wight, nous avons senti comme une espèce de vérité qui se laissait approcher, c'est difficile à dire, mais vraiment un retour à quelque chose de précieux, je ne sais pas, ça peut s'appeler la gentillesse, l'amitié, un authentique savoir-vivre. Il ne s'agit pas de jouer au dégoûté d'un système qui comporte bien des avantages — ne serait-ce que ne pas avoir froid en hiver, ne pas crever d'un rhume ou de faim — et les hippies (prenons cette étiquette, il en faut bien une) sont les premiers à en profiter : ils s'habillent avec des fringues fabriquées par des machines précises mises au point par des techniciens appliqués et ils écoutent des guitares électriques conçues d'une façon très cartésienne et amplifiées avec un soin qui ne doit rien au haschisch. Mais le système et ses « adultes », s'ils vont sur la lune, grillent aussi des peuples au napalm, et ceci rend d'autant plus difficile à avaler les leçons de morale aux « gosses ».

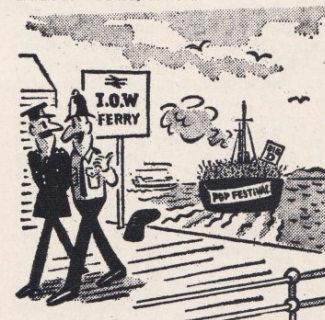
A ce compte-là, le véritable, authentique et parfaitement pur hippy irait vivre avec les derniers Indiens d'Amérique du Sud (ceux qu'on tire comme des lapins le dimanche, pour s'amuser). Mais, en dépit de ce paradoxe (souhaitable), il y a là une belle réaction. Par la loi même des contrastes, elle connaît ses excès — quoique, finalement, une foule rassemblée sous la seule bannière « Paix », et la pratiquant, cette paix, on aimerait que ce genre d'excès soit plus fréquent.

Les hippies ne cherchent pas à convaincre. Ils sont là, c'est tout. Mieux : ils ne font attention à vous que dans la mesure où ça peut vous rendre service, moralement avant tout, par un simple sourire au lieu du grognement redouté. L'anarchie, la vraie — difficile à atteindre dans les pays où la tricherie est élevée à la hauteur d'une institution nationale.

Il paraît que c'est réactionnaire de souhaiter que les gens évoluent, de l'espérer. Non. Un bon coup de balai et

ensuite ce sera le grand bonheur appliqué par d'autres, en coulisse, qui attendent, qui sont formidables, débarrassés de toutes les mesquineries et faiblesses humaines, à un point tel (ils en possèdent la conviction, et justement, chacun sait que les convictions ne nous ont apporté que de bonnes choses au fil des siècles) que ce bonheur — recherché à tâtons depuis 5000 ans, mais ils en possèdent l'Infaillible recette — ils vont nous l'appliquer baïonnette au poing. Ça fait 5.000 ans que ça dure (ou 10.000, pourquoi pas) et ça a toujours très bien marché; on le suppose du moins, car ceux qui n'étaient pas d'accord ont généralement disparu de la circulation. Il serait donc utopique d'espérer un mieux, quelle que soit l'idole au pouvoir — quelle négation des espoirs mis en les jeunes générations — et de penser que le message des hippies est un appel en ce sens, utopique de penser que ceux qui se sont baladés « on the road », s'ils rentrent

Extrait du « Sunday Mirror ».



— Devinez ce qu'il m'arrive de penser quand je vois tous les hippies du pays concentrés sur une petite île...

ensuite dans le rang (plus la route est longue, plus il y a le risque de devenir un vieux clochard aigri), se souviendront de leurs jeunes années autrement que comme des frasques de jeunesse que l'on évoque à la fin d'un bon repas, au milieu des rires gras. Et comme on risque un de ces jours de défilé avec l'œil stupide en brandissant une quelconque bible, de nous prosterner à grands coups de pompe devant un mec diablement roublard puisque arrivé au sommet, grouillons-nous d'écouter le Chicago Transit Authority.

Mais justement, voilà qu'on accuse cette musique de nous « récupérer ». Ainsi, les hippies ne sont plus ces révoltés pacifiques qui, selon les uns, nous donnent une leçon héritée du Christ, ou, selon les autres, fuient la réalité. Non. Ils sont devenus la bonne conscience du système, et ceux-là même qui y crurent leur reprochant maintenant leur

inefficacité, et reprochent également à la pop-music de débiter de la révolution en 45 tours. C'est un cercle vicieux. Il faut être très mystique pour supposer que le mouvement pop va d'emblée bouleverser le monde, et le mystique sera perpétuellement déçu puisque tout ce qui semblait contenir un ferment de renouveau devient consommation. C'est le coup de Roméo et Juliette. Pourquoi Roméo et Juliette sont-ils restés le symbole de la passion la plus pure, de l'amour éternel survolant magnifiquement les bassesses humaines? Parce qu'ils n'ont même pas couché ensemble (ou très peu, mais sans avoir connu les lessives). Et puis ils sont morts. Pourquoi « Hair » — je ne parle pas des problèmes de coulisse, de fric et d'exploitation — est-il critiqué? Parce que ça a du succès, et un succès, c'est vrai, devant des dames en vision. Maintenant, supposons que « Hair » ait fait un bide : ce serait resté une magnifique tentative de réveil d'un public trop bête pour l'apprécier ou la refusant parce que se sentant attaqué, ce serait resté très pur, très beau, non commercialisé, non rentable, sans compromission aucune. Supposons enfin que Bob Dylan ait trépassé il y a trois ans d'un abus de drogue ou d'un accident d'avion : ce serait resté le message pur et bouleversant d'un prophète assassiné par le système, prêt à tout pour rejeter ce trublion. Il n'aurait pas eu le temps de décevoir comme à l'île de Wight.

DYLAN EN DIT LONG

50 millions anciens de cachet, ou 80 (on ne sait pas très bien, et puis avec la dévaluation, ça complice les calculs), ça cause tout de même un choc. A cela, on peut répondre des tas de choses, on peut avancer que s'il en demandait moins, on supposerait sa cote en baisse, que s'il peut les demander, c'est qu'il les vaut, que ce ne sont pas les dons aux œuvres de charité qui résoudreont le problème des famines, que l'on dépense mille fois plus pour l'armement, que si Elvis les gagne, Bob peut bien les gagner, etc. Mais tout de même, ça cause un choc; il n'y a rien à faire, le paradoxe entre la Ferrari et les propos révolutionnaires, c'est comme l'engueulade au garçon de café parce qu'il n'apporte pas le sucre assez vite par un type en train de réécrire Marx à la terrasse du Flore, ça reste un peu en travers du gosier. Bon. Bobbie, on l'attendait depuis trois jours. Mais vraiment comme

le messie. Dans l'invisible et sympathique fouteur général — nous étions, comme toute, plutôt loin de la salle Pleyel — où chacun lutait pour conserver sa place sans jamais se départir de son sourire, on nous annonça qu'il nous faudrait attendre une heure pour Dylan. On, c'était Rikki Farr, sorte d'Eddy Mitchell blond à l'abbaye incontestable. Attente normale, après le passage merveilleux d'un Richie Havens éclairé par le soleil couchant, attente qui se prolongeait car il fallait installer des chaises pour les grosses légumes, l'impresario Grossman et ses amis, chaises qui se trouvèrent immédiatement occupées par Leloir et moi parce qu'il n'y a rien à faire, les Français carotent toujours, c'est une habitude. Attente qui se prolongeait encore parce que, non, les micros, pas exactement comme ça, et cet ampli, non, plutôt là, et le rideau bouge, s'ouvre, se referme, ça n'en finissait plus.

The band. Bon orchestre, bons musiciens, bonne technique, belle mise en place. Une heure de Band, quand même. Nouvelle interruption : lecture de messages et appels de docteurs. Même sans « bad trips », quand 150.000 personnes sont rassemblées dans le même endroit, il est normal que certaines se trouvent mal. Et puis, enfin, Bob Dylan. Petit costume blanc, petite barbe, petits cheveux, petit jeune homme. Onze heures du soir, il va rester au moins deux heures, croit-on (trois, aurait-il déclaré au Melody Maker, mais n'en espérons pas tant, l'heure de Band doit être comprise dans le tarif). J'ai vu ensuite que des rock'n'rollers comme Jocelyne Boursier, Serge Dumontell ou Patrick Chevaux, et puis Jean-Bernard Heby et peut-être Michel Lancelot avaient été déçus par le passage de Dylan. Je n'ai pas très bien compris pourquoi parce que, en dépit de ce qui précède et de ce qui va suivre, une phrase, un son, un mot de Dylan, restent formidables, il a chanté des vieux trucs comme « Mister Tambourine man », « Highway 61 », « Like a rolling stone », pas tout à fait comme dans les disques (bravo, justement !), avec ce côté prêche, cette marche en avant du swing véritable, ces inflexions qui puent dans la tristesse et dans l'espoir et qui plongent au fin fond du blues. Dylan est comme tous les grands, quand il chante, il n'y a pas une fibre, pas une balise de tension, c'est vraiment un petit cauchemar ou un petit rêve, de bout en bout ; il a, au plus haut degré, le sens du drame. Il a chanté des œuvres plus récentes comme « Lay lady lay », et The Band, derrière, y allait joyeusement, triomphe du folk-rock à nouveau ; qu'on se le dise, ça n'est pas l'absence d'ampérage qui fait la pureté et ça n'est pas moi qui reprocherai à Dylan de ne pas avoir été suffisamment

country and western, surtout que le folk pur m'embête un peu — j'entends un grand ricanement de Vassal. Ce qui a creusé ce fossé entre le public et Dylan, tout de suite, c'est peut-être d'abord cette différence d'attitude avec Tom Paxton, qui était passé l'après-midi même, Tom Paxton dont nous avions entendu parler grâce à Vassal, justement (le ricanement s'apaise), Tom Paxton s'est comporté en anti-vedette, merveilleux de gentillesse et de simplicité. C'était de la très belle chanson, ça m'a fait presque aimer le folk (Vassal sourit béatement). « Talking Vietnam pot luck blues », il a reçu la plus belle ovation du festival et il est revenu sur scène complètement bouleversé. Et Julie Felix aussi, « Masters of war », c'était très beau, avec beaucoup d'affection, beaucoup d'amour. Dylan a beau dire : « C'est chouette d'être ici », encore des mots, encore un slogan : « Great to be here » ou pas, Dylan est parti au bout d'une heure, il a quitté la scène, il est revenu chanter deux chansons sur des rappels furieux et désespérés, et puis, flop, plus rien. Parti. Eh, eh, eh, quoi, et la supersession annoncée, avec Blind Faith, Eric Clapton qui devait revenir spécialement de Honolulu, George Harrison, Keith Richard sur son yacht ancré au large ? Bon, pour des raisons, elle ne pouvait avoir lieu ; le Melody Maker l'avait dit : « If Bob approves » ; il n'avait pas approuvé, se considérant peut-être comme plus grand ; ou alors les autres se considéraient comme au moins aussi grands, personne n'ayant fait le premier pas ; enfin, les histoires de musiciens, c'est facilement chichis et Cie. Bon, Bon. Mais quoi, il aurait pu prolonger un peu, tout de même, il doit penser qu'une heure de Dylan vaut bien trois heures de n'importe qui d'autre. N'empêche, Dylan à l'île de Wight, c'était Frank Sinatra à Las Vegas.

Il a chanté « I threw it all away », « Maggie's farm », « Highway 61 », « Will ye go, Lassie go », « It ain't no babe », « To Ramona », « Mr Tambourine man », « Like a rolling stone », « I'll be your baby to night », « I dreamed I saw St Augustine », « Lay lady lay », « One too many mornings », « I pity the poor immigrant », « Mighty Quinn », « Who's gonna throw that next throw » (nouvelle chanson), « Rainy day women 12 and 35 ».

I'VE GOT A TICKET TO RYDE

Pour comprendre cet inénarrable jeu de mots (dû à Leloir) qui risque de drô-

lement égayer les longues soirées d'hiver, il faut savoir que le port de l'île de Wight s'appelle Ryde. Enfin, c'est à Ryde qu'accostaient les bateaux chargés de beautiful people, et tout cela se déroulait avec un calme et une auto-discipline assez extraordinaires, personne ne trichait (donc personne n'en voulait au voisin) et il y avait seulement là quelques policiers pour donner des renseignements ou régler la circulation. Les bus à deux étages se trouvaient chargés à un point tel qu'ils avaient du mal à monter les côtes ; à chaque changement de ville, ils s'immobilisaient littéralement, prêts à tout redérouler. Petite anecdote gentille, mais on ne peut parler tout le temps uniquement de drogue ou de sexe.

À travers le passage délirant des Nice, le vendredi, à travers l'extraordinaire succès des Who, le samedi, il est apparu également comme une nouvelle forme de spectacle. On connaît le problème, Comment une musique essentiellement improvisée — je pense plus particulièrement au jazz — et réclamant un véritable contact avec le public — je pense plus particulièrement au pop — peut-elle se fabriquer à une heure très précise devant un public trop précis ? L'inspiration, le moment de grâce, ne viennent pas sur commande et l'artiste ne peut se surpasser très exactement de 22 h 08 à 23 h 02 face à un public qui tourmente le dernier mètre. Après un Paris Jazz Festival, je me souviens de reproches parés ou écrits. Et d'abord...

— C'est une honte ! Parle qu'Albert Ayler fait du free jazz, « Il s'agit le mettait dans un hôtel moins bien que Stan Getz... »...oubliant (peut-être volontairement, il faut bien des arguments définitifs pour édifier des théories définitives) que les musiciens en tournée choisissent eux-mêmes leur hôtel et qu'ils le payent eux-mêmes (sinon, que de bouteilles et de téléphones facturés aux organisateurs). Oubliant également que les musiciens américains ont une notion très stricte de la hiérarchie au sein d'un orchestre et que le leader, celui dont le nom fait venir le public, gagne nettement plus que les sidemen, ne voyage pas forcément avec eux et descend dans un hôtel plus chic. Ainsi, on a vu Archie Shepp — que l'on croyait naïvement soudé à ses accompagnateurs heureux de leur deux étoiles — réclamer furieusement le Prince de Galles.

Tout ceci, je le souligne, n'a rien à avoir avec la beauté de la musique et je me garderai bien d'émettre une opinion DÉFINITIVE sur le comportement d'Archie Shepp — qui peut très bien estimer avoir droit à autant d'égards que Stan Getz. Mais tout ceci prouve aussi que les problèmes sont un peu plus compliqués qu'on voudrait bien nous le faire croire, je me souviens également d'une lettre, bien écrite, sympathique,



— Navrés d'avoir manqué la chorale hier soir, mais on s'est drôlement envoyés en l'air !

(mais culture n'égale pas forcément bon sens) :

— Comment pouvez-vous faire venir dans ce grand garage qu'est Pleyel, dans ce cadre bourgeois et décadent, Archie Shepp, grand représentant de la colère noire, et comment pouvez-vous exiger de lui qu'il manifeste cette colère sur commande ? Très bien. Et alors, que faire ? Surtout à partir du moment où l'on fait payer les gens ? Si encore, il s'agissait de concerts gratuits, on pourrait à la rigueur arriver sur scène et dire : « Eh bien non, ce soir, ça ne marche pas, vous pouvez rentrer chez vous. » Voilà qui réjouirait les cinémas voisins. Mais l'artiste se faisant payer, et bien, ce qui, encore une fois, est son droit le plus strict, et les concerts étant suffisamment casse-pieds à organiser pour qu'on ne travaille pas à l'œil, je ne vois pas très bien comment en sortir. Ou plutôt si. A travers la formule Wight s'est révélée une notion plutôt neuve des rapports artiste-public dans des conditions de confort qui, on en conviendra, n'avaient rien de bourgeoises ou de décadentes. Les 400.000 personnes qui ont défrayé la chronique en restant trois jours sous la pluie pour Joan Baez à Bethel, près de New York, les 400.000 qui se pressaient pour les Rolling Stones à Hyde Park, à Londres, les 150.000 (ou 200.000) qui firent le voyage à l'île de Wight pour Bob Dylan, tous ces gens appartenaient à l'artiste, dans cette étrange ambiance de kermesse distinguée, un incroyable stimulant. Par leur nombre,

d'abord. Et puis parce que, lorsque des concerts durent douze heures (de deux heures de l'après-midi à deux heures du matin), la notion de temps lors du passage sur scène devient beaucoup plus élastique. Et puis parce qu'un public qui est là sans tout exiger d'un seul artiste, qui a le temps, est suffisamment décontracté pour que l'artiste se sente à l'aide (surtout l'après-midi et quand il y a du soleil). Et enfin parce que l'artiste qui succède à ses confrères et en précède d'autres se sent pris dans une saine ambiance d'émulation — tout ceci ne valant pas forcément pour les vedettes, voire Bob Dylan. Mais il y a longtemps que Ravi Shankar, et ceci s'inscrit bien dans une certaine tradition orientale, raconte combien les concerts en Inde sont extraordinaires parce qu'ils durent des heures et des heures devant des milliers et des milliers de personnes. En outre, du côté occidental, si l'on table sur la notion de festival, c'est-à-dire plusieurs groupes intéressants, connus et chers, il faut un très large public pour amortir l'opération.

Moi, je verrais assez bien les musiciens pop se déplacer de dimanche en dimanche devant des foules nombreuses, comme les pilotes des grands prix automobiles. Avec les bruits que l'on parvient maintenant à tirer des amplis, ça ne poserait aucun problème. On pourrait même entendre au micro ce genre d'annonce : « Untel ne pourra participer à la compétition, ayant explosé son ampli aux essais. »

FAIS TON TRUC

De la très chauffante et très prisée apparition d'Edgar Broughton à la, ma foi, assez excitante prestation de Marsha Hunt, le festival comporta de bien bonnes choses dès le départ. Il n'y eut pas ce type de nouveau groupe américain au blues ébouriffé et largement orchestré, mais bien plutôt ce que l'on se doit de considérer comme les descendants des Beatles. Parmi ceux-ci, des groupes qui tiennent fort bien le coup — comme les Who, et l'on vit Pete Townshend se faire littéralement sauter un morceau de doigt au cours d'un beau solo (après la légende des lèvres tuméfiées d'Armstrong, va-t-on avoir l'épopée des doigts mutilés de guitaristes ?). Parmi ceux-ci, des groupes qui tiennent un peu moins bien le coup — comme les Moody Blues, qui reprirent « Days of future passed » note pour note, mais « Nights of white satin » est bien beau, c'est vrai. Parmi ceux-ci, encore, des groupes qui trouvent un second souffle — comme les Pretty Things, très rock, et qui firent bien monter la température. Mais le retour au blues rock, sans trompette ni trombone, se manifesta aussi : Aynsley Dunbar, avec l'apparition de la chanteuse Anette Brox, solide sister soul, et puis Family, la grande défonce, avec violon, guitare à deux manches, saxo et un Roger Chapman au plus haut degré de l'ébullition : il ne peut pas s'empêcher de jeter son micro n'importe où, et ce qui me met en joie, c'est de voir le technicien prévu à cet effet le ramasser à chaque fois, l'examiner deux secondes avec un flegme à toute épreuve, et le lui rendre pour qu'il le rejette. Pas grand-chose à dire, par contre, de Fat Matress, le groupe de Noël Redding.

Côté anecdotes, vous avez suffisamment vu les journaux — incroyables, le réveil de la presse à cette occasion. Vous savez donc qu'une personne du sexe a galement dansé devant la scène en tenue d'Ève et qu'elle pouvait se le permettre sans complexe. C'est une chose que les messieurs de la Belle Époque allaient voir en cachette mais là, ça s'est passé beaucoup moins hypocritement. Vous savez aussi qu'un couple a célébré Éros dans un bain de mousse, mais tout le monde était beaucoup plus intéressé par ce qui se passait sur scène. Vous savez certainement qu'on a vu Vadim et Jane Fonda, assis par terre, comme tout le monde, mais ils avaient un thermos avec du café, les veinards, voilà bien les hippies arrivés. Vous aurez entendu (suite page 85)

22 avril 1969. Dans un bureau de la rue Caumartin, c'est la panique. Le show Hallyday commence le 26 au Palais des Sports, et aucun costume de scène n'est fait. En quatre jours et quatre nuits, Jean Bouquin les fera tous: deux cents au total. Les cent quatre-vingt costumes du spectacle « Rabelais » de Jean-Louis Barrault sont également de lui, comme ceux de « Hair » : deux cents tenues de scène exécutées en un temps record. Il habille Bardot, c'est connu, mais aussi Lir Taylor et Bleustein-Blanchet, le P.D.G. de Publicis. On a dit de lui, cet été, qu'il avait mis Paris à la mode indienne. C'est vrai, mais depuis des années. Pour lui, l'Inde c'est fini. Il est déjà plus loin. Ce n'est pas une saison d'avance qu'il a sur ses confrères, c'est une vie.

Le sien est exemplaire. Fils de petits commerçants de Mémilmontant, il a le commerce dans le sang. Très remuant, plutôt dissipé, il se fait vider de l'École de vente de la Chambre de commerce de Paris, parce qu'il avait des idées un peu trop avancées et parce que tous les soirs il attendait celle qui allait devenir sa femme devant la porte même de l'école. Ce qui ne l'empêchera pas d'être reçu premier à l'examen de fin d'année ! Le voilà vendeur-étalagiste. Dans une

chemiserie. A 18 000 f par mois. Après son service militaire, il deviendra directeur d'une boutique rue de la Pompe. Parti en Angleterre voir ce qu'il s'y passait, il imposera aux lycéens de Janson de Sailly les chemises Madras et les « baskets ». Il s'est juré d'être à 30 ans son propre patron. Depuis des années il met de l'argent de côté, travaille sans arrêt, vend même des journaux le dimanche. « C'est comme ça qu'avant la date prévue, j'ai pu m'installer à Saint-Tropez ». Sa première boutique s'appelle « Mayfair », c'est un simple hangar à bateaux.

Un homme neuf

Imposer ce qu'on a appelé le « style yéyé » des années 60 ne lui suffisait pas. Il avait d'autres ambitions. « Les gens doivent être décontractés, à l'aise. C'est là qu'on sent sa vraie personnalité. Pas quand on est habillé en complet bleu marine comme tout le monde. Et sans tomber pour autant dans le genre surplus ou Pucce ». Une chose l'a considérablement aidé : il ne sait pas dessiner. Quand il pense à un modèle, il le coupe tout de suite. « Seulement, ces facilités qui m'étaient données du fait que je n'étais pas du



avec Brigitte Bardot

tout conditionné, j'ai voulu les exploiter sur des matériaux que personne n'utilisait. J'ai fait venir des robes brodées de Roumanie. Puis des vieux tissus d'Europe centrale, d'Orient, des Indes, tous extraordinaires ».

Ainsi a-t-on vu chaque été, dans « Elle », Brigitte Bardot parader en indo-gitanes, un bandeau de soie colorée autour de la tête. Habillée par Bouquin, mais on ne le savait pas. Il y a cinq ans, il avait aussi habillé « Les Idoles », le spectacle de Marc'O avec Jean-Pierre Kalfon et Bulle Ogier, alors que « l'indien » n'a véritablement pris chez nous et outre-Atlantique que depuis deux ou trois ans seulement. Depuis que les hippies y sont allés et en sont revenus parés des plus belles étoffes du monde.

Pas le temps d'aller chez le coiffeur

Avec plusieurs longueurs d'avance et toujours à contre-courant, Jean Bouquin, en cinq ans et demi, s'est imposé à tous. Le théâtre, le cinéma, la chanson font appel à lui. Il fera les costumes de Vartan pour « Sweet Charity », et ceux de « Oh ! Calcutta » (il aura vite fait) que Vadim monte en décembre à Paris. Ce révolutionnaire de l'habillement n'a pourtant pas la grosse tête. Il est formi-

dablement sympathique : 1,90 m, 32 ans, le visage carré, les cheveux longs et très bouclés. Parce qu'il oublie de se raser ou de mettre des chaussettes, on le prend pour un original. « En fait, je m'en fous. Je n'ai pas le temps, un point, c'est tout. Je me suis laissé pousser les cheveux depuis le jour où je suis devenu mon propre patron. Depuis je n'ai pas eu le temps d'aller chez le coiffeur et maintenant je n'ose plus y aller, je ne sais pas comment faire. Je suis habillé n'importe comment, je le sais aussi. Mais j'habille d'abord les autres ».

Il en prend même un soin tout particulier, des autres. Les rapports humains priment tout. Il a huit magasins, une usine, cinquante ouvriers : il va revendre ses magasins pour n'en garder que deux : celui de Saint-Tropez et celui qu'il ouvre ce mois-ci, rue Saint-Benoît. Son Q.G. restera les deux étages qu'il possède dans un vieil immeuble crasseux, près de la République. « C'est mon quartier, un quartier de commerçants et d'artisans. Comme moi ». Là, il recevra les copains, les amis, les habitués. Ceux à qui il fera un costume ou une robe unique. Ceux aussi qui feront les paquets. « On travaille en famille, c'est la seule façon de rester près des gens et de créer vraiment ».

BOUQUIN

CONSULTÉ

*Le théâtre, le cinéma,
la chanson,
tout le monde
fait appel
à ce révolutionnaire
de l'habillement.*

La couture pop

Le maquillard de la couture est aussi un homme en colère. Il s'insurge contre la façon dont on habille les gens. « On achète n'importe quoi le plus bas possible pour pouvoir le revendre le plus cher possible. Et les gens marchent parce qu'ils ne sont pas éduqués. En haut de l'échelle les grands couturiers « créent », dans leur tour d'ivoire, en oubliant une seule chose, l'individu qu'ils sont censés habiller. Je veux montrer qu'on peut avoir de beaux tissus et de belles couleurs sans se prendre

avec Marlene Jobert.



avec Michel Polnareff et Jean-Louis Barrault.



pour un génie, et qu'on peut les vendre pas cher à des gens qui apprendront à les aimer. Couture pop, confection pop, pourrait-on dire ? Ou encore : Jean Bouquin, le contestataire de la couture. « Tous ces jeunes types qui remuent, qui bougent, qui veulent quelque chose, ils existent. C'est un phénomène musical, vestimentaire, sociologique. On est avec eux ou contre eux. Dans ce cas on prend dix ans d'un seul coup. Si on est avec eux, on mène la barque. L'appel de l'Inde, des tissus indiens, c'est un retour aux sources, à une civilisation du naturel, où les gens vivaient avec plus de joie que nous ».

Une chose a frappé Bouquin : mai 1968. « Les grands couturiers avaient tous programmé leur collection en avril. Quand ils les ont présentées, ça ne correspondait plus du tout au nouvel état d'esprit créé par les événements. En tout cas, moi, j'ai trouvé cela grotesque ». Bouquin sera repris d'un grand éclat de rire cet hiver. Les professionnels de la mode se sont esbaudis sur son « vellours frappé 1925 » et s'y sont mis à tel point qu'on en verra partout la saison prochaine. Sauf chez Bouquin lui-même : entre-temps, il a découvert chez les soyeux lyonnais de merveilleuses pièces de velours 1880 ! Mais pour les autres, il est trop tard. Pas pour lui. « Pris à leur propre piège, ils vont crever de faim ! » dit-il.

Sain et équilibré

Et c'est tant mieux, il va leur prouver qu'en une demi-génération et avec de tout petits moyens, on peut faire ce qu'ils ne réussiraient pas, eux, en trois

générations. « Moi, tout seul dans cette forêt vierge, je vais faire une petite route bitumée bien propre et sans compromissions ». Ça, c'est l'objectif n° 1 de Bouquin : se regarder en face dans une glace tous les matins, et n'avoir pas à rougir. « Je vis n'importe comment. Je ne me repose jamais. Je m'adonne totalement à mon travail et je reste honnête ». Il est sain, Bouquin. Et équilibré. Il ne fume pas. Il ne boit pas. Se lève à huit heures, se couche à deux heures du matin, au mieux. « Depuis mon voyage de noces, je n'ai pas pris de vacances. Ça fait onze ans ! Jamais non plus je n'ai pu faire la grasse matinée ! ». Artisan, pour le professionnalisme à tout crin, il ne croit pas aux gens « qui travaillent tous les jours dans le génie et le crient bien fort ». Il a les deux pieds sur terre. Son équilibre lui viendrait presque du milieu qu'il fréquente depuis qu'il est devenu célèbre. « Quand je vois tous ces gens pleins de fric, qui se marient, divorcent, se remarient, redivorcent, boivent, font la foire, se piquent, je n'ai vraiment pas envie de faire comme eux. Au contraire, je me sens plus heureux et plus fort ». Un exemple : un jour, une journaliste est venue pour faire un papier de quatre pages sur moi dans un grand hebdomadaire féminin. Elle est restée des jours et des nuits avec moi, à me regarder travailler. Finalement, le papier n'est jamais sorti : à la fin de son « enquête », j'avais refusé de coucher avec elle ! »...

« Le 31 juillet 1976 à minuit, j'arrête »

C'est pourquoi Bouquin a envie de « couvrir » la femme, plutôt que de la « déshabiller », et de lui rendre son mystère. Il faudrait aussi remasculiniser les hommes » ajoute-t-il. On s'attendrait à tout sauf à trouver un moraliste dans ce grand énergumène débraillé et pieds nus. Le personnage est entier, naïf et foncièrement bon. C'est sa règle de vie et il n'en démordra pas. Même si d'autres en profitent, par exemple, pour ne pas lui régler ses factures. Rien ne l'empêchera de réussir dans son entreprise. Et tout permet de penser qu'il est sur la bonne voie. De toute façon, sa décision est arrêtée : « J'espère encore tenir sept ans à ce rythme, et le 31 juillet 1976 à minuit, je m'arrête. J'aurai quarante ans et j'aurai alors travaillé l'équivalent de huit heures par jour pendant trente ans. Que j'aie réussi ou non, j'irai vivre en Sologne et j'apprendrai tout ce que je n'ai pas eu le temps d'apprendre. Je pourrai enfin m'occuper de ma femme et de ma fille, aller à la pêche quand j'en aurai envie, voyager si je veux ». Que Jean Bouquin se rassure : il aura réussi. Tous les jeunes qui s'habillent et continueront de s'habiller « autrement » y auront contribué. — FRANÇOIS-René CRISTIANI.

Un peu de polémique, pourquoi pas ?
Philippe Garnier
accuse ici Al Kooper
d'être un « faiseur »
et les Blood, Sweat & Tears
de faire du « patch-rock » !



NON AU B.S.T. ?

Situation : Un jour, un groupe de laissés-pour-compte et de musiciens de studio décident, avec Al Kooper, de joindre leurs efforts. C'est l'époque où une relative indépendance, une relative liberté est accordée aux musiciens les plus doués : L'industrie s'est rendue compte qu'il devenait nécessaire de remplacer les vieux producteurs AUX RECETTES TOUTES FAITES, par une sorte de

meritocratie chevelu, enthousiastes et musiciens dans l'âme. On gagnerait sur tous les tableaux : d'où les aventures musicales comme l'Electric Flag ou le Blood Sweat and Tears. Après un premier album réussi, fourmillant d'idées et d'enthousiasme, Kooper quitte le BST, ainsi que John Simon (arrangeur, ingénieur, producteur bête de tous les musiciens). Les autres récidivent, entendant prouver que le BST, c'est eux, que les prouesses techniques ne leur font pas peur. Effectivement.

Côté audience, le 1^{er} disque reçoit un succès d'estime ; le second se vend comme des petits pains, à grand renfort de diatribes spécialisées : « les Révolutionnaires de la Pop-Music, les musiciens les plus doués de l'armée CBS (le Génie, en quelque sorte),

la pop de demain, etc... ». Ces citations proviennent de l'opération publicitaire et financière « Révolutionnaires, nous vous avons compris ! Donnez-nous vos sous ! » Cette débauche de promotion n'est pas pour nous déplaire...

Soyons sérieux, ou presque : il est évident qu'il faut être singulièrement gâteux, ou être très bien payé, pour voir dans la musique de BST une musique révolutionnaire ou même une musique avec un quelconque avenir. La formule BST semble être l'apothéose (ou plutôt la caricature) de l'ère des recettes de cuisine en matière de musique commerciale, du genre « indo-jazz, bossa-jazz, rock-jazz » et autres. Il n'est pas question de jeter l'anathème ou de jouer les puristes ; mais il s'agit de prendre toutes ces aventures musicales pour ce qu'elles sont : des entreprises commerciales. Dans le même ordre d'idées, on décide de mettre des enzymes dans une lessive.

Il n'est pas question non plus de faire la fine-bouche ou de s'indigner : La pop-music, au même titre que le cinéma hollywoodien, est avant tout une industrie, et c'est ce qui FAIT SA FORCE (elle atteint parfois à la perfection et pro-

duit de temps en temps des articles privilégiés ; à ce moment, on appelle ça de l'art). De tous temps, les recettes de ce genre ont fait leurs preuves, et la pop-music a beau être « un art mûr » (Ahhrrrrgh !), ces pratiques ont encore cours : en 69, on voit encore un producteur comme Mr. Chess obliger Muddy Waters à faire Electric Mud, et à traîner Howling Wolf dans un studio pour redorer son blason à coup de musique au pistolet et de peinture wah-wah. Ceci dit, Electric Mud est un disque très séduisant, très réussi même. On arrive donc à ce paradoxe : un chef-d'œuvre produit en dépit de son auteur, pour ainsi dire « CONTRE LUI » (même si c'est « pour son bien »). Ceci en dit long sur « l'art mûr » et sur sa nature. Mais il est évident qu'il serait idiot de déplorer cette spécificité que de l'ignorer (sciemment ou non). (Il est aussi très significatif que les deux « arts » (7^e et 8^e, respectivement) encore quelque peu excitants aujourd'hui soient le Cinéma et la Pop, deux industries bien rodées). Ce qui est nouveau avec le BST, c'est qu'on a là des musiciens convaincus de faire quelque chose de grand, beau

et nouveau, justement ; et ce que les huiles de Columbia obtenaient naguère grâce à des contrats crapuleux, des menaces ou des conseils d'amis, ils l'obtiennent ici en exploitant la prétention de musiciens qui sont tout ce qu'on veut : excellents musiciens, bon organiste, bon chanteur, tout sauf musicalement intelligents, justement.

Le 1^{er} album était très réussi, surtout à cause du matériel choisi : toutes ces compositions de Kooper conféraient au disque une certaine unité, même si leurs propos étaient de produire « de la musique américaine », c'est-à-dire un peu de tout. Mais lorsque Kooper et le BST jouaient du « bossa-jazz » (Without her), ils ne jouaient que cela, et même plutôt bien. Lorsqu'ils utilisaient l'orchestre à cordes, ils n'utilisaient que cela. En fait, il ne s'agissait pas tant d'une synthèse entre différents styles que de cordes et de cuivres remarquablement bien intégrés à des musiques pop grâce à des arrangements excellents (Kooper et Simon). Ce qui étonnait surtout, ce n'était pas tant l'invention et le brio dont faisaient preuve les arrangeurs (Neal Hefti en fait presque autant), mais bien

OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT A TOUS LES
NOUVEAUX ABONNÉS DE **rock & folk**

Pour tout abonnement souscrit ce mois-ci, vous recevrez gratuitement un microalbum de votre choix extrait des prestigieux catalogues C.P.F. Barclay et Compagnie Européenne du Disque. Il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant en bas de la page 85 en joignant le montant de votre abonnement (France: 30 F; Suisse: 27.50 FS; autres pays (sauf la Belgique): 35 FF) augmenté de 5 F pour les frais d'envoi du disque, par chèque bancaire, chèque postal (3 volets) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Editions du Kiosque, 14, rue Chaplani Paris-9^e. Les lecteurs déjà abonnés peuvent profiter de cette offre en faisant prolonger leur abonnement. Il est également possible de recevoir deux disques en s'abonnant pour deux ans.

Vous pouvez également recevoir, sans supplément, à la place du disque, six anciens n° de Rock & Folk par abonnement d'un an. Dans ce cas, remplissez ou recopiez le bulletin de la page 85.

CATALOGUE C.P.F. BARCLAY

SOFT MACHINE
EDDY MITCHELL
JACQUES BREL
PERCY SLEDGE
RAY CHARLES
ARETHA FRANKLIN
WILSON PICKETT
JIMI HENDRIX
RHYTHM & BLUES
ERIC BURDON

Hope for happiness
De Londres à Memphis
Amsterdam...
When a man...
Ray Charles Story (Vol. 1)
Aretha in Paris
Land of 1000 dances...
Fox Lady...
Formidable (Vol. 4)
Winds of change...

YAMETA	920.082
BARCLAY	80.366
BARCLAY	80.344
ATLANTIC	820.058
ATLANTIC	920.053
ATLANTIC	920.058
ATLANTIC	820.102
YAMETA	820.143
ATLANTIC	820.170
YAMETA	820.171

CATALOGUE C.E.D.

VANILLA FUDGE
JOAN BAEZ
CHUCK BERRY
THE BAR-KAYS
BOOKER T.
ALBERT KING
MUDDY WATERS
O. REDDING-C. THOMAS
RHYTHM & BLUES SHOW
IRON BUTTERFLY

Special pop
There but for fortune...
Carol...
Soul finger...
Soul limbo
Live wire/Blues Power
Electric Mud
Lovey dovey
At the Olympia
In-a-gadda-da-vida

ATCO	5.009
VANGUARD	9.151
CHESS	69.502
ATCO	3.032
STAX	69.013
STAX	69.014
CHESS	69.505
ATCO	3.025
ATCO	3.026
ATCO	3.019



plutôt leur tact et leur sensibilité: rarement les arrangements nuisaient aux chansons, car la plupart du temps elles étaient composées en vue de ces arrangements.

Avec le 2^e album, c'est tout le contraire: le BST veut montrer qu'il peut tout jouer, tout faire, et ceci SUR N'IMPORTE QUEL MATÉRIEL. Leur traitement d'un blues aussi émouvant que « God bless the child » est aussi sensible que Raymond Lefebvre interprétant « Cry me a river » et est arrangé avec autant de tact et de discrétion que Rod Steiger jouant Sainte-Thérèse d'Avila. Une telle balourdise devrait suffire à faire crouler le piédestal sur lequel on les a perchés, surtout si l'on connaît la version qu'en avait donné Billie Holiday (avec Charlie Shavers et Winton Kelly de préférence); ce blues demande évidemment de la simplicité. Avec Billie, c'était tout simplement bouleversant: elle en faisait quelque chose d'infiniment vivant, de presque cru. Voyons de plus près ce qu'en font les génies du BST: ça commence par une intro assez dégoulinante perpétrée par des cuivres, puis l'orgue s'y met et on a une version passable de « God bless the child »; on lorgne du côté de Ray Charles, et pas seulement à cause de la voix de David Clayton Thomas. Et tout à coup, un break, un piano, et on embraye sur une chose caricaturant Don Ellis, avec maracas, syncopes et tout et tout; il y a même un solo de trompette, et un d'alto, pour faire bonne mesure. Il s'agit là de quelque chose d'absolument étranger au blues original, d'une coquetterie de piano-mécanique (en l'occurrence l'éléphantin Dick Halligan), et, en plus, c'est vraiment dégueulasse pris séparément (ce qu'on ne peut

s'empêcher de faire). Mais le massacre n'est pas fini: il y a encore Halligan à l'orgue, churchy en diable, et un harmonica à la Lee Hazlewood. Ça se termine enfin par la même intro suintante avec l'harmonica en plus et des trucs à la batterie, sans rime ni raison.

Une telle pratique est tout le contraire d'une improvisation sur un thème connu; une interprétation est bonne si — aussi libre qu'elle soit — elle retrouve l'esprit du matériau original (ex: Truffaut improvisant sur « Down there » et retrouvant exactement le ton du bouquin de Goodis dans « Tirez sur le pianiste »). Une improvisation est intolé-

emmanchés: il y a du straight Winwood, du piano jazzifiant, du jazz, des trucs pompiers, du blues Texan, du barrelhouse, du galop (eh oui!) et un final avec harmonica, un peu gospel au début, sautillant vers la fin. La seule ressemblance semble être « More and more », avec lequel, cette fois, l'alchimie est tentée et presque réussie. Deux remarques: on ne fait pas d'alchimie, ou même de la cuisine, en enfilant des perles. Secundo « More and more » doit beaucoup à Kooper (orgue), Halligan (absence), et surtout à Jim Fielder, l'extraordinaire bassiste.

En somme, ce que tente Kooper est plus modeste et il le réussit le plus souvent. Ce

parti faire le BST à Nashville, Fielder est resté. C'est lui, la septième merveille: il peut tout jouer, tout soutenir à la basse; et il est assez significatif que Kooper ait récidivé à Nashville avec Charlie McCoy pour maître de cérémonie. Avec lui et les Magnificent Seven de Nashville, Kooper a peut-être été aussi loin qu'on pouvait aller dans cette impasse qui nous occupe depuis le début de cet article: « Toe hold », c'est peut-être un achèvement (car s'il y a synthèse, il n'y a, en aucune façon DÉPASSEMENT).

Kooper est un faiseur et il le sait; il manie la pompe et les pompiers avec une énergie irrésistible (cf. « Camille »). C'est une sorte de Gainsbourg yankee avec une dimension en plus (organiste et pianiste hors-pair: cf. « Supersession » et « You can't always get what you want ») et une ou deux en moins: il n'a pas réjoui des millions de spectateurs au cinéma et c'est un parolier quelconque; par ailleurs il a un enthousiasme



vable si elle n'est prétexte qu'à l'exhibitionnisme. Il n'est pas question de jouer les Malraux en préservant les monuments de la musique négro-américaine; on peut tout faire avec « God bless the child », sauf de s'asseoir dessus ou de l'enterrer sous 3 couches de prétention et de bavardage inutile. Ce qui est grave, c'est qu'au lieu de faire leur soi-disant synthèse, ils ne concoctent qu'une succession de « à la manière de ».

Et il en est de même pour les autres morceaux, sauf que ça fait moins mal au sein car ce n'étaient pas de très bons originaux: ainsi ils font un sort à « Smiling phase » et à « And when I die », qui font à eux deux une dizaine de trucs plus ou moins bien

que tentent les musiciens du BST n'est que rarement effleuré; ce n'est pas une synthèse mais une addition, un chapelet, et c'est très chiant. Je n'ai rien contre des gens qui veulent faire du neuf avec BEAUCOUP de vieux, ni contre ceux qui veulent gagner leur vie en faisant du patch - work (du PATCH-ROCK?). Mais ce qui sent mauvais, ce sont les prétentieux et ceux qui les bombardent révolutionnaires ou fils spirituels de Dylan (jamais entendu quelque chose de plus hilarant depuis le procès en paternité de Chaplin; c'était aussi une sombre affaire de bonniche et de gros sous). Que reste-t-il de tout cela? La force du BST, c'était Kooper et Fielder; Kooper est

vraiment conquérant: ce touche-à-tout suractif n'est pas un chanteur; Clayton Thomas lui est cent fois supérieur, techniquement. Mais Kooper est cent fois plus excitant à écouter. Son culot est admirable et sa voix est, malgré tout, une des plus attachantes du marché US (avec Neil Young, Dylan, Presley, Stills et les gens de Woodstock). On peut avoir pour lui l'admiration qu'on avait jadis pour ces écrivains d'Hollywood qui s'accommodaient à merveille des contraintes du système des studios, qui acceptaient leur médium pour ce qu'il était, et qui s'en servaient, comme d'une perche. De même, dans ces studios, Kooper est à l'aise comme un poisson dans l'eau ou comme un Dylan dans un studio de Nashville, il se vautre sans vergogne dans une liberté qu'il a conquise, dans un professionnalisme sans défaut. Et il serait bien le dernier à passer la tête par-dessus les murs qui limitent cette liberté. Al Kooper is pure fun, à voir, à vivre et à z-entendre. — PHILIPPE GARNIER.





DISQUES HORS ETOILES

par Philippe Paringaux.

BLIND FAITH

Had to cry today. Can't find my way home. Well all right. Presence of the Lord. Sea of joy. Do what you like.

POLYDOR 658.170/30 cm

Bien sûr, ils sont nombreux ceux qui se déclarent déçus. C'est que l'on avait beaucoup trop parlé de Blind Faith avant même que ne soit réalisée la première prise du premier titre de ce premier album, et la foule des fans attendait, bouche bée, monts et merveilles des trois idoles et du quasi-inconnu qui vivait en leur compagnie un véritable « conte de fées ». A ce propos, celui qui a choisi le nom du groupe ne manque ni d'humour ni de perspicacité... Bon, Blind Faith ne POUVAIT pas être la formation suprême annoncée. A l'impossible nul n'est tenu et il serait parfaitement injuste de reprocher à nos trois et demi dieux de ne pas tenir des promesses, par contre, c'est de la bonne musique, et de ce côté-là nous sommes servis. Baker, Grech, Winwood et Clapton sont des musiciens professionnels au meilleur sens du terme, c'est-à-dire qu'ils savent inventer leur musique dans leur tête aussi bien que la jouer avec leurs mains. Du premier morceau jusqu'au dernier, ce disque est d'une perfection et d'une musicalité rares. Qualités qui étaient celles du Traffic mais non celles des Cream, qui en avaient d'autres. Traffic. Comment s'empêcher, même avec la meilleure volonté du monde, de se référer à ce défunt quand la musique de Blind Faith est la plupart du temps, et ce d'une façon hallucinante, identique à celle qu'il jouait? La voix de Winwood y est pour beaucoup, bien sûr, mais surtout ses conceptions

musicales: Winwood est un sage, peu porté aux délires, rarement désireux



de se dépasser ou même d'aller se promener aux limites de ses possibilités. Il reste un musicien « classique », épris de belles mélodies et de swing propre. Nulle scorie dans ces plages que l'on pourrait qualifier de paisibles, nulle saute d'humeur, nul déviationnisme. La musique de Blind Faith reste, pendant une quarantaine de minutes à un régime de croisière, comme un puissant moteur qui baignerait dans l'huile et demeurerait largement en dedans de ses possibilités. Les thèmes se succèdent, également beaux sur tempo lent ou rapide, les soli s'enchaînent à merveille, la section rythmique tourne rond et fait son travail sans s'emballer, discrète et efficace. Clapton claponise toujours, mais son jeu semble s'être épuré, net, sec, précis sans être mécanique, dépouillé de tout effet, en un mot: respectable. Baker assure, moins fou qu'autrefois, moins prodigue de « pains », laissant les solistes découvrir sans les interrompre une seule fois (son solo sur « Do what you like » est également propre, concis et finalement bien plus beau que celui de « Toad »). Quant à Grech, il se contente de marquer le tempo sans problèmes, ni en avant ni en arrière,

honnête artisan dont le solo (toujours sur « Do what you like ») ne révélerait les limites que si le bassiste était à son maximum. Gageons qu'avec Family, Grech s'est un peu plus défoncé que cela, et particulièrement sur son violon. Mais Blind Faith a choisi une voie et s'y maintient. Maître Winwood a dit « pas de bavardage », et aucun des membres du groupe ne se laisse aller à dire autre chose que l'essentiel. Le résultat est une sorte de perfection musicale qui n'est jamais de la froideur, un disque d'un bout à l'autre intéressant, sinon passionnant. Non, Blind Faith n'est certainement pas une déception; que ses quatre membres soient parvenus aussi vite à un tel degré de cohésion constitue même un réel exploit. Et les dernières notes du dernier morceau pourraient bien être l'augure d'un prochain disque tout à fait différent. Après avoir magnifié la musique du Traffic, Blind Faith va-t-il magnifier celle des Cream? Mais le groupe est dissout, déjà, paraît-il...

LARRY CORYELL

LADY CORYELL. Herman Wright. Sunday telephone. Two minute classical. Love child is coming home. Lady Coryell. The dream thing. Treats style. You don't know what love is. Stiff neck. Cleo's mood.

VANGUARD APOSTOLIC VSD 6.509/30 cm

C'est vraiment très agréable. Chaque mois, comme ça, il nous arrive un ou deux disques formidables, de ceux que l'on écoute sans arrêt, encore et encore, jusqu'à l'arrivage du mois suivant. Cette fois-ci, c'est à « Lady Coryell » que revient la palme. Nul doute que Larry Coryell soit, comme l'af-

firme le grave New York Times, l'une des choses les plus importantes arrivées au rock cette année. Encore que le talent du petit guitariste à lunettes ne soit pas une subite révélation pour ceux qui s'intéressent un peu aux choses du jazz (et même de l'underground américain puisque Coryell avait déjà enregistré avec les Free Spirits l'un de ces disques-serpent de mer dont tout le monde parle mais que personne n'a entendu), Larry Coryell ayant longtemps joué en compagnie du vibraphoniste Gary Burton et enregistré plusieurs disques avec des gens comme Burton, Chico Hamilton, Herbie Mann et le JOAC. « Lady Coryell » est le premier disque du guitariste sous son nom, et une réussite certaine. Partagé entre son amour du jazz et celui de la pop-music, Larry Coryell a choisi la solution (facile) de consacrer une face du disque à chacun de ses deux amours. Mais les frontières entre les deux genres ne sont pas très évidentes dans l'esprit du guitariste (on sait qu'il est l'un des plus acharnés défenseurs du jazz-rock), et c'est bien mieux ainsi. Résultat: la face rock (au sens américain du terme, pas au sens « pionnier » français) est imprégnée de jazz, et vice versa. Coryell fait également ici ses débuts de chanteur, et c'est sans aucun doute sur ce point que porteront les critiques. Car Coryell n'est pas un chanteur, il est un guitariste qui chante pour son plaisir, d'une voix totalement dénuée de technique et d'aisance mais sincère et émouvante (« Sunday telephone »), qui ne cherche pas à être belle mais simplement à transmettre des émotions que la guitare ne pouvait pas exprimer. Ceux qui aiment la façon



Téléphone :
874-55-85
874-60-88

VICTOR FLORE

Équipement musical professionnel
11 bis, RUE PIGALLE, PARIS-9^e



Métro :
Trinité
ou Pigalle

2

VEDETTES

COMME TOUS LES MODÈLES



DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT

TOUTES
LES PLUS BELLES GUITARES
DU MONDE !

MARTIN U.S.A.
FENDER - GRETSCH
GUILD - LEVIN
HAGSTROM - FRAMUS
BURNS, etc...

DISPONIBLES IMMÉDIATEMENT

Les Paul CUSTOM

BATTERIES :

ROGERS
LUDWIG
GRETSCH
PREMIER
HOLLYWOOD
ASBA
GARY
PEARL
SONOR
STAR



Les Paul STANDARD

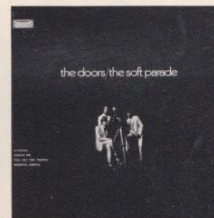
AMPLIS :

VOX
STANDEL
CARLSBRO
MARQUIS
FENDER
SELMER
STEVENS
MEAZZI
DAVOLI
DYNACORD
MACK
etc...

ET LES NOUVEAUX AMPLIS MARSHALL COULEUR

de chanter de Lou Reed, du Velvet Underground, aimeront la voix de Coryell. Les autres ne pourront faire moins que d'apprécier la Gibson incroyablement « facile » de Coryell, vedette incontestée de cet enregistrement. Sa sonorité d'abord, douce, fluide, comme étouffée, et ses subits accès de fièvre (« Lady Coryell »); la clarté de son discours ensuite, même dans les passages joués en accords, sa pure tendresse enfin, dans les tranquilles promenades romantiques et solitaires (« Two minute classical », « Dream thing ») qui rappellent ce que faisait Coryell sur un autre très beau disque, « Duster » (avec Gary Burton). Les deux sommets de ce disque sont, à mon avis, les morceaux dans lesquels Coryell joue en compagnie d'Elvin Jones, l'un des plus grands batteurs de jazz de ce temps, ancien compagnon fidèle de John Coltrane : « Treats style » et « Stiff neck ». Le premier commence à la façon d'un Kenny Burrell, puis Larry Coryell devient lui-même et ne doit plus grand-chose à personne : originalité de la sonorité, aisance du phrasé, sobriété du virtuose pour qui la technique n'est qu'un instrument, swing, tout y est. De même pour « Stiff neck », tout au long duquel Elvin Jones fournit aux fulgurants traits du guitariste et à ses dissonances électroniques une formidable assise que bien des batteurs pop pourraient étudier de très près. Si l'on ajoute que Coryell s'accompagne lui-même à la basse (discret mais efficace) et à la guitare en re-recording, on verra que ce disque est ab-so-lu-ment indispensable à tous ceux qui tripotent des cordes ou tapent sur des caisses, dans quel que style que ce soit. A tous ceux qui aiment l'aventure.

DOORS
THE SOFT PARADE. Tell all the people. Touch me. Shaman's blues. Do it. Easy ride. Wild child. Runnin' blues. Wishful sinful. The soft parade.
ELEKTRA CLVLXK 387/30 cm
On ne sait trop pourquoi, certaines gens s'obstinent à enterrer périodiquement les Doors. Sans doute ceux-là prennent-ils leurs désirs pour des réalités. Les Doors



ne sont pas morts, et pas près de l'être, à preuve ce disque, meilleur que les trois précédents. Tentative de renouvellement, le groupe est ici accompagné par un grand orchestre de cuivres et de cordes, dans quelques morceaux. On reconnaît dans le personnel les noms de Harvey Brooks et de Curtis Amy. En cette compagnie techniquement très relevée, les Doors montrent qu'ils sont de très bons musiciens : John Densmore est étonnant à la batterie et Ray Manzarek est ce qu'il est, l'un des meilleurs organistes du moment. Quant à Robbie Krieger, s'il est difficile de juger son jeu de guitare, on peut juger ses compositions puisqu'il a signé quatre morceaux tout seul et un avec Morrison, les autres étant du même Morrison. Contraste entre l'écriture des deux hommes, celle de Krieger étant raffinée, douce, presque sophistiquée (« Wishful », « Tell all the people »), et celle de Morrison sauvage, dure, brute (« Wild child », « Easy ride », « Soft parade »). Et c'est le même Morrison qui chante tout cela, toujours à l'aise bien que l'on sente sur les tempos lents la bête qui gronde en lui et voudrait bien se libérer. Ce qu'elle fait sur « Wild Child » et sur le formidable « Soft parade », chef-d'œuvre du disque au cours duquel éclate la violence légendaire des Doors. Jim Morrison, grand corrupteur de la jeunesse américaine, est en train de devenir un grand chanteur alors qu'il n'était jusqu'à présent qu'un monstre de présence. On souhaiterait à quelqu'un de par ici la même évolution... Les Doors ont un sound bien à eux, épais, juteux, d'une densité égale à celui des Stones, par exemple (les points de comparaison entre les deux groupes ne manquent d'ail-

HAMMOND

"L'ETALON-ORGUE"

PRÉSENTE LE L 100 P



facilement transportable en 2 éléments
toutes les qualités
des modèles traditionnels HAMMOND
percussion enrichie
amplificateur incorporé
prise JACK pour ampli extérieur
prise et commandes LESLIE

Distributeur France **HANLET S. A.**
6, RUE DE LISBONNE - 75 - PARIS VIII
TÉL. 387.43.45 et 522.66.83



GOLDEN SOUND Standel



LA SONO "EXTRA" A L'AVANT-GARDE DU SUCCÈS

La preuve :

Frank ALAMO
Richard ANTHONY
Hugues AUFRAY
Julien CLERC
Joe DASSIN
Jacques DUTRONC
Frank FERNANDEL
Claude FRANÇOIS
Johnny HALLYDAY
Zizi JEANMAIRE
Marie LAFORET
Herbert LEONARD
Paul MAURIAT
Eddy MITCHELL
David-Alexandre WINTER

Les meilleurs groupes :
APHRODITE'S CHILD
FROGEATERS
HOLLY GUNS
Le TRIANGLE
VIGON & les LEMONS
etc...

L'OLYMPIA MUSIC-HALL
Festival d'Avignon
T.N.P.

5 ANS D'AVANCE

La preuve :

- Les premiers à avoir conçu et réalisé le pupitre de mixage de scène
- Tous transistors silicium
- Modules intégrés enfichables
- Très imité, il reste inégalé

INSTITUT D'ÉLECTRONIQUE MUSICALE

24, rue Turgot, 75 - Paris-9 - 526.75.56

88, bd de la Libération, 13 - Marseille - 47.78.81 et 42.18.80

leurs pas, musicaux et extra), il est heureux que l'adjonction au groupe d'un orchestre et d'un orchestrateur (Paul Harris) ait eu pour résultat de l'enrichir sans l'affadir. Une réussite. Et Ray Manzarek est décidément un grand musicien...

JOSÉ FELICIANO
10 TO 23. Amor jibaro. First of may. The windmills of your mind. By the time I get to Phoenix. Miss Otis regrets. Little red rooster. She's a woman. Lady Madonna. Rain. Gotta get a message to you. Hey Jude. RCA 4.185/30 cm

Encore un dithyrambe. Je règle ce petit problème et je suis à vous. Des lecteurs m'ont écrit pour me reprocher (gentiment) d'être un peu trop systématiquement enthousiaste dans mes chroniques de disques. Je leur répondrai simplement ceci : il sort sur le marché de la pop-music une quantité sans cesse croissante d'excellents disques (à mon goût), et j'estime que ce serait perdre du temps et de la place que de chroniquer ceux que je trouve mauvais (il y en a aussi beaucoup). Voilà. Je trouve donc ce disque de Feliciano excellent. Comme les autres. Plus, peut-être. Feliciano, l'une des plus grandes voix de la chanson, pop ou pas. Feliciano, merveilleux interprète aux intonations d'une flexibilité et d'une sensibilité bouleversantes. Feliciano, formidable guitariste (son solo



sur « Hey Jude » est une réelle merveille). Feliciano n'est pas un compositeur (encore que « Rain » soit bien joli), mais il est certainement le meilleur interprète possible pour tous ceux qui écrivent de belles mélodies. Et comme, en plus, Feliciano a de la personnalité à revendre et ne se fait pas faute de transfigurer les mélodies en question pour en faire des

œuvres toutes personnelles, cela donne un disque qui est loin d'être négligeable. Amoureux des choses ravissantes qu'écrivent les frères Gibb et Lennon-McCartney, le petit Porto - Ricain aveugle chante ici deux thèmes des seconds. Le reste est du Cole Porter, du Jim Webb, du Michel Legrand et du... Willie Dixon. Rien que des bons. Mais le meilleur c'est encore la voix. LA voix, à la fois chaude et haut perchée, pleine de soleil (cliché, mais c'est ça), cette voix d'une malléabilité invraisemblable, expressive au possible, qui savoure chaque strophe, l'étire, la prolonge, la déforme pour l'embellir. Feliciano déguste les mots comme d'autres des fruits mûrs, et les garde le plus longtemps possible dans son gosier pour en bien goûter toute la saveur. C'est impressionnant, mais c'est beaucoup plus qu'une performance technique. Car Feliciano a un feeling fou (ce que n'a pas un Sinatra, par exemple), DES feelings faudrait-il dire, puisqu'il peut tout chanter sans en déformer l'esprit, l'émouvant « Miss Otis regrets » de Cole Porter ou le bon vieux « Little red rooster » de Willie Dixon. Ou même un couplet de « Hey Jude » en espagnol. Ou même une chanson enregistrée à l'âge de dix ans et qui vaut bien tout ce que font aujourd'hui les « folkloristes » français qui pillent la musique américano-latine. Ça n'est pas que « ça passe », c'est que c'est beau.

THE FLOCK
Introduction. Clown. I am the tall tree. Tired of waiting. Store bought - Store thought. Truth. CBS S 7 63.733/30 cm

Pas de doute, nous sommes bien en France, pays des querelles stériles et des dissertations aussi infinies qu'inutiles. Ainsi des amateurs, des musiciens et des critiques de pop. Cette pop-music qui n'est pas à nous, de cela tout le monde est bien obligé de convenir. Alors, on se rattrape, on remplace le plaisir de la création par celui de la discussion (on dit analyse), sans se rendre compte que



- Un matériel de qualité à des prix sans concurrence.
- Batteries complètes à partir de 770 F.
- Tous accessoires et matériel de percussion.

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18 - Tél. : 606-68-06

LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE

WESTERN-HOUSE NE MANQUE PAS D'ADRESSES...

LA PREUVE :

WESTERN



HOUSE

ouvre chez
O'BRIAL

4, boulevard Montmartre, PARIS-9^e - Tél. 770.10.41

... et naturellement toujours :

13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16^e

4, rue de l'Ancien-Courrier, 34 - MONTPELLIER

BON DE COMMANDE

Je désire recevoir gratuitement, sans aucun engagement de ma part, le CATALOGUE 1970 D'IMPORTATIONS U.S.A. de tout l'équipement de :

WESTERN-HOUSE

13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16^e
KLE. 06-05

NOM : _____ Prénom : _____

ADRESSE : _____

la musique, celle-là particulièrement, est comme la vie : infiniment changeante, et qu'elle poursuit son petit bonhomme de chemin en bousculant avec une belle santé et une réjouissante indifférence tous les échafaudages que les exégètes s'acharnent à élever, à l'aide de mots vains et de phrases creuses, à sa jeune gloire. Ainsi, on en est encore à se quereller à propos de l'importance des Blood, Sweat & Tears que déjà Chicago Transit Authority est passé et que Flock arrive, deux formations qui relèguent la première, aussi bonne soit elle, au rayon des vieilleries (à propos de B. S & T, que ceux qui ne les aiment pas n'aillent pas pour autant taxer les musiciens d'une fatuité qui leur est parfaitement étrangère). Flock arrive, donc, et confirme deux faits : l'un, géographique, est la preuve que la nouvelle musique américaine d'aujourd'hui se crée dans l'est du pays, plus particulièrement dans les grandes métropoles industrielles que sont Detroit (MC5) et Chicago (CTA, Flock), et qu'en changeant de climat elle a complètement changé d'aspect. Aucun rapport avec ce que faisaient (font) les groupes de la Côte Ouest. Sociologues à vos stylos, murs gris, populations ouvrières,



mal de vivre des grandes cités au ciel de suie. L'autre confirmation est purement musicale : il n'y a pas dans la pop-music actuelle, pas plus qu'il n'y en a dans le free jazz d'ailleurs, d'imasse. Chaque fois que l'on croit apercevoir la fin de la route, quelque groupe nouveau-né vient nous expliquer que ce n'était qu'un tournant et que la fête continue. Aujourd'hui déjà, un groupe enregistre dans un studio une musique qui va plus loin que celle de CTA ou Flock. Ainsi va la vie... Pour en revenir à ce disque, il est sans aucun doute une stupéfiante réussite musicale et une étape importante dans l'histoire de la musique populaire

américaine. Mettons tout de suite les choses au point : les coupeurs de cheveux en quatre ne manqueront pas de noter que la musique de Flock n'est qu'un mélange d'influences diverses (« ça, c'est piqué à Tchaïkovski, et ça à Charlie Parker... »). Comme si les musiciens de Flock, ou les autres, s'en cachaient ! Ils le répètent, au contraire, à qui veut les entendre. Non, l'important pour moi, auditeur, est que l'amalgame soit parfaitement réussi ; je m'étais bien aperçu, merci, que la musique de Flock ne tombait pas du ciel. Les pop-musiciens d'aujourd'hui ont au moins une bonne culture musicale, cela n'est pas négligeable, et le plus drôle est que ceux qui le leur reprochent fassent, eux, assaut de culture. Allez comprendre !... Bref, avec Flock on se sent pousser des oreilles neuves, sensation éminemment agréable. Le son du groupe est nouveau, grâce surtout au violon, personnage principal de l'œuvre (œuvre, oui, car la construction de ce disque, tout comme celle de l'album du CTA, ne doit rien au hasard. Autre innovation : on ne se contente plus d'aligner des morceaux à la file, les meilleurs au début si possible), violon tour à tour tzigane-classique (« Introduction »), jazz (« Truth — les influences de Jerry Goodman en la matière allant de Stuff Smith à Michael White »), et... tout nouveau (la fin démente de « Truth », sonorités incroyables d'un violon wah-wah). Est-il besoin de préciser que les compagnons de l'homme à l'archet sont largement à la hauteur : Fred Gliestein (gt, voc), Rick Canoff (ts), Tom Webb (ts), Frank Posa (tp), Jerry Smith (bs) et Ron Karpman (dms), capables de tout jouer et de bien le faire ? Musique à la fois construite (les arrangements des cuivres) et extraordinairement vivante, du jazz le plus sophistiqué au blues le plus low-down, musique pleine de changements de climats et de tempos, bourrée de trouvailles et de références qui ne se cachent pas d'en être, c'est cela, Flock. Un moment ravageur qui donne bien plus envie de se laisser entraîner que de se lancer dans des querelles qui ne sont que des aveux d'impuissance. Écoutez Flock.

manufacture d'anches et becs
spécialité de tubes et roseaux
tampons, etc... pour hautbois,
bassons, clarinettes, saxophones,
cors anglais, bombardes, binious,
cabrettes, etc...



GLOTIN
depuis
1890

15, R. DU PROGRÈS • 95 ÉZANVILLE • TÉL. 991.00.58
FRANCE

LE METIER



Dans « Le Métier », tous les mois,
tous les hit-parades français !

BULLETIN D'ABONNEMENT (à remplir ou à recopier)

Nom : _____
Prénom : _____
Profession : _____
N° : _____ Rue : _____
Ville : _____ Dépt. : _____

Je désire recevoir pendant 1 an (11 numéros) — 6 mois (6 numéros) (1) la revue « Le Métier » seule ou pendant 1 an les deux magazines « Le Métier » et « Rock & Folk » au prix avantageux de l'abonnement couplé (1).
Je verse la somme de _____ aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, 75 - Paris-9^e, par chèque bancaire, par virement postal (nous adresser les 3 volets) ou par mandat-lettre (1), le paiement étant joint à ce bulletin C.C.P. Paris 1984-22.

TARIF D'ABONNEMENT « LE METIER » SEUL (2)

	6 mois	1 an
France	27,50 FF	50 FF
Belgique	300 FB	550 FB
Suisse	27,50 FS	50 FS
Autres pays	32,50 FF	60 FF

TARIF D'ABONNEMENT COUPLÉ « LE METIER » + « ROCK & FOLK »

	1 an exclusivement
France	85 FF
Belgique	550 FB
Suisse	85 FS
Autres pays	75 FF

(1) Payer les mentions inscrites.

(2) Tarif dégressif pour abonnements multiples sur demande.

SEIMATONE

IMPORTATEUR DIRECT
DES PLUS GRANDES
MARQUES AMÉRICAINES
ANGLAISES ET ALLEMANDES

VENTE EXCLUSIVE
EN GROS

SEIMATONE

GUITARES

GIBSON
FENDER
MARTIN
GRETSCHE
HARMONY
FRAMUS

SEIMATONE

AMPLIS

VOX
FENDER
GIBSON
GRETSCHE

SEIMATONE

BATTERIES

GRETSCHE
ASBA

SEIMATONE

ORGUES

VOX
LOWREY

SEIMATONE

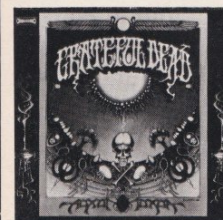
17, RUE FROMENT, PARIS - XI^e

Tél. 700.89.63

Quand on leur a demandé si les gens étaient prêts pour le sound Flock (ils appellent ça le « cosmic-lassirock »), ils ont répondu : « Si nous sommes prêts, les gens sont prêts. Parce que nous sommes les gens ». Écoutez Flock, people.

GRATEFUL DEAD
Aoxomoxoa. St Stephen. Dupree's diamond blues. Rosemary. Doin' that rag. Mountains of the moon. China cat sunflower. Cosmic Charlie.

WARNER BROS SLPW
1.558/30 cm
Ah! les voici. On restait sur le souvenir d'un disque fantastique, Anthem of the sun, et celui-ci ne déçoit pas, bien que la musique du Dead ait subi quelques petites modifications : moins de swing, moins de



guitares électriques, moins d'orgue; beaucoup de ballades et guitares sèches, beaucoup de beauté pas tranquille. Mais l'esprit reste exactement le même, et un morceau comme « What's become of the baby » montre bien que le Grateful Dead est assez loin en avant dans ses conceptions musicales (et politiques, et sociales), trop loin sans doute pour bien des gens (ceux qui ont boudé Anthem of the sun) dont les oreilles sont habituées à ne réagir positivement que lorsque leur esprit peut se raccrocher aux bons vieux concepts classiques de la musique. La musique du Grateful Dead réjouira pourtant à l'extrême les esprits un peu libérés des sempiternelles conventions harmoniques et mélodiques. Musique extraordinairement riche et créatrice, extraordinairement vivante aussi, et par là même sincère. Il est fort amusant d'entendre nombre de « connaisseurs » affirmer que le Dead fait n'importe quoi alors que la musique du groupe, même

dans les passages les plus dingues, reste extrêmement structurée, peut-être même écrite (ceci n'est pas en contradiction avec les lignes précédentes, une musique écrite pouvant très bien être vivante et sincère). Musique à climats, déformée, malaxée, triturée (la modulation du son semble être une passion chez les musiciens du Dead), voix filtrées, étirées à l'extrême sur fond de gongs, frissonnements de cymbales ou trilles aigües d'un quelconque xylophone. Rien de tout cela n'est vain, rien n'est gimmick. La musique du Grateful Dead (due au bassiste Phil Lesh et au guitariste Jerry Garcia) et les paroles qu'elle accompagne (Robert Hunter) sont aussi enthousiasmantes que l'état d'esprit qui préside à leur création. Et, comme s'il voulait faire un pied de nez à ses détracteurs, le Grateful Dead joue sur ce disque beaucoup de splendides mélodies que l'on pourrait qualifier de « classiques » (« Rosemary »), qui remettent les choses en place et font la preuve par les procédés habituels de l'habileté des sept musiciens. Mais je crois bien que le Dead n'agit pas en fonction de ce que les gens peuvent penser de lui : il joue ce qu'il a envie de jouer. Il pourrait fort bien faire, lui aussi, des tubes gros comme ça, « Mountain of the moons » le prouve. Mais le Dead n'est pas dupe des compromissions du type « on fait un peu de soupe et puis, dès qu'on est riches, on redevient nous-mêmes ». Le Grateful Dead est lui-même et tel qu'il est il entend rester : le groupe le plus pur de la pop-music. Accessoirement, c'est aussi l'un des tout meilleurs. Si le public n'est pas assez malin pour s'en apercevoir, tant pis pour lui. Eux, ils s'en foutent.

JETHRO TULL
STAND UP. A new day yesterday. Bourrée. Back to the family. Look into the sun. Nothing is easy. Fat man. We used to know. Reasons for waiting. For a thousand mothers.
ISLAND ILPS 9.103/30 cm
Ils avaient fait, sur la scène du british blues, une entrée fracassante avec un excellent premier album : « This

mi



Pour les Professionnels avertis
enfin un petit ampli
Son blues super puissant

Haut-parleurs CELESTION heavy-duty couleur
démontable blanc et noir essayez-le vite avant de
fixer votre choix sur un monstre de 2 mètres

musique industrie

VENDU ET GARANTI

à PARIS par LA LUTHERIE MODERNE 14, rue de Douai, PARIS-9^e
Tél. 744.73.21 et 874.19.50
Catalogue sur demande.

à TOURS par BOUVIER & C^{ie} 22-24, av. de Grammont
37 - TOURS - Tél. 05.52.33

à REIMS par BOUVIER-MUSIQUE
6, rue Condorcet, 51 - REIMS - Tél. 47.37.10

Une nouvelle gamme
d'orgues électroniques dans
une nouvelle présentation...



Modèle PIXY

3 octaves, dont 1 de basse commutable
ampli incorporé : Moins de 1.000 F

Autres modèles :
COUGAR JUNIOR « 5 » : 4 octaves, ampli incorporé.
COUGAR JUNIOR DUO : 2 claviers.
COUGAR 5 octaves. Modèle professionnel.
MIRAGE 5 octaves. Spécial « Beat Music », etc...

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE ET LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE

power¹⁰



ALAN JACK, FREDDY MEYER, THE
DEVOTIONS, MARTIN CIRCUS, HOLLY
GUNS, LA SONO DE HAIR.

UTILISENT **power¹⁰**
POURQUOI PAS VOUS...!!!

AMPLIFICATION POUR INSTRUMENTS ET VOIX

POWER¹⁰ C'EST

LA LUTHERIE MODERNE,

14, rue de Douai, PARIS-9^e - Tél. 744.73.21

BOUVIER,

22-24, avenue de Grammont, 37 - TOURS

Tél. 95.52.33

BOUVIER-MUSIQUE,

6, rue Condorcet, 51 - REIMS - Tél. 47.37.19

was ». Depuis, ils sont de-
venus l'un des groupes
anglais les plus populaires
(à juste titre) et ont pondu
deux petites merveilles de
plus : un simple, « Living in
the past », que l'on connaît
déjà, et ce LP, qui n'hésite
pas à être supérieur au
précédent. Jethro Tull est
toujours dans le blues bag,
mais, à l'instar de bien
d'autres formations qui ont
débuté en grattant les
douze mesures (Fleetwood
Mac, Chicken Shack, etc.)
ils commencent à voir un



peu plus loin et à s'orienter
insensiblement vers la pop-
music. Cette ébauche de
virage est d'autant plus
aisée pour Ian Anderson et
ses hommes qu'ils avaient
dès le départ trouvé un
sound très particulier et
qui, finalement, n'était pas
très bluesy. Grâce à la
flûte du leader, notamment.
Ainsi, on trouve dans
« Stand up » de très jolies
mélodies qui n'ont pas
grand-chose à voir avec le
blues, et même un morceau
sur accompagnement de
violons. Que l'on se ras-
sure, il ne s'agit nullement
d'une trahison, le fond reste
bluesy, il y a dans ce LP de
purs blues. Simplement,
Jethro Tull voit un peu
plus loin et ne se sent pas
une vocation du genre de
celle de Mayall. Tout ce
que cherchent les quatre
hommes, et particulière-
ment Anderson, puisqu'il
est le compositeur de tous
les morceaux, c'est à faire
de la bonne musique, une
musique qui soit leur et qui
swingue. Ils ont parfaite-
ment réussi leur coup,
ce LP en témoigne, plein
de beautés et de surprises,
de magnifiques soli de
flûte et de chansons mélo-
dieuses sans jamais être
mièvres. On s'en doutait
dès la parution de « This
was », mais « Stand up » le
confirme d'éclatante façon :
il faut désormais compter
Jethro Tull parmi les tout
meilleurs.

DISQUE ÉTRANGER

CROSBY, STILLS & NASH
Suite : Judy blue eyes. Mar-
rakesh express. Guinnevere.
You don't have to cry. Pre-
road downs. Wooden ship.
Lady of the island. Hel-
plessly hoping. Long time
gone. 49 bye-byes.

ATLANTIC SD 8229/30 cm
On appelle cela un super-
groupe. Et c'est bien ce
qu'est l'association heu-
reuse de Steve Stills (ld-gt,
o, voc, bs), ex-Buffalo
Springfield (ça aussi, c'é-
tait un super-groupe, oh !
là, là...), l'un des hommes

de « Super Session » et l'un
des plus fins guitaristes
qui soient, de Graham Nash
(voc), ex-chanteur des Hol-
lies, et de Dave Crosby
(rht-gt), ex-Byrd (quel
beau monde). Sans ou-
blier le pauvre (pas pour
longtemps) Dallas Taylor,
batter à la remarquable
discretion, idéal pour la
musique que font C, S & N.
Une musique superbe, du
folk-song si l'on veut sché-
matiser, encore que la tech-
nique musicale et l'esprit
général du disque soient
assez éloignés de ce que
l'on appelle généralement
folklore. Dès le premier
morceau, il est clair que
les trois hommes ont, d'em-
blée, atteint à la quasi-
perfection et se com-
prennent (complètent) à
merveille. Trois Everly Bro-
thers, si vous voyez ce que
je veux dire. Le premier
morceau, c'est un medley
de quatre chansons compo-
sées et chantées par Steve
Stills (chacun des trois
hommes compose et, géné-
ralement, est le chanteur
principal de ses propres
œuvres), toutes quatre
prises sur des tempos diffé-
rents et toutes quatre éga-
lement superbes. « Marra-
kesh express » est une com-
position de Graham Nash, à
mon avis la moins bonne
du disque parce que la
seule à tomber dans la
mièvrerie et la plus os-
tensiblement commerciale
(mais « Pre-down roads »

à l'avant-garde de la percussion

ROGERS
U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC
ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC

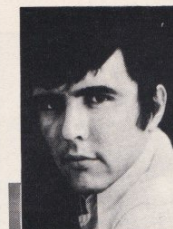
Catalogue gratuit et adresse
de nos revendeurs sur demande à

SOCARO

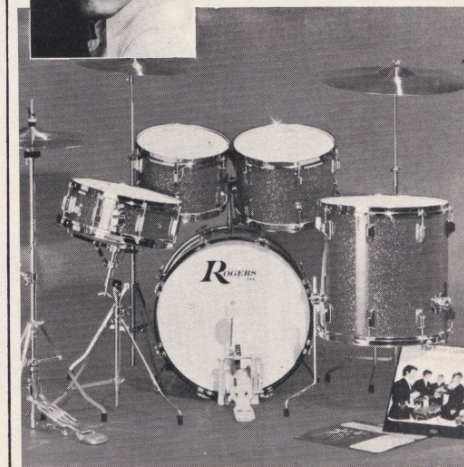
Importateur exclusif pour la France

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e

Téléphone : 606-68-06



DAVE CLARK a choisi l'en-
semble Londoner.



mi musique industrie

Sonorisations musique industrie de 120 à 400 watts. Transistors silicium avec console de mélange 8 entrées, mono-stéréo avec réverbération incorporée.

DOCUMENTATION :

LA LUTHERIE MODERNE
14, rue de Douai, PARIS-9^e
Tél. 744.73.21

BOUVIER
22-24, avenue de Grammont,
37 - TOURS - Tél. 95.52.33

BOUVIER-MUSIQUE
6, rue Condorcet, 51 - REIMS
Tél. 47.37.10



DISTRIBUTEUR
POUR LA
FRANCE

DES CYMBALES
FORMULA 602

Documentation gratuite
sur demande à :

SOCIÉTÉ
A. S. BOUDARD

B. P. N° 3
94 - BREVANES
Tél. 922-65-59

(très beau travail de Stills à la guitare) et « Lady of the Island », les deux autres morceaux de Nash, compensent largement cette petite « défaillance » volontaire. Et, pour situer le troisième homme, Dave Crosby, vient ensuite l'un des plus merveilleux moments d'un disque merveilleux, « Guinevere », ballade d'une totale beauté et d'une invraisemblable finesse harmonique (« Wooden ships », du même Nash, est également un petit chef-d'œuvre de délicatesse). Mais il n'est pas question de dissocier les trois hommes et de louer l'un d'eux plus que les autres pour l'œuvre admirable qu'ils viennent de réaliser en totale communion d'esprit. Musicalement, ce disque n'a pas UN seul défaut, ça, c'est la technique. Trois grands auteurs-interprètes. Mélodies éblouissantes (« Helplessly hoping »), arrangements dont l'apparente simplicité ne doit tromper personne (cette sorte de simplicité, il faut dix ans de pratique et un peu de génie pour y atteindre; exemple parfait : les Beatles); maîtrise instrumentale parfaite (et particulièrement, bien sûr, Stills), aussi bien dans les ballades tendres sur fond de guitares sèches que dans les rocks paisibles (« Pre-road down », « Long time gone ») et discrètement électriques; et, enfin, la perfection (oui, encore) des vocaux. Qu'ils chantent en solo ou en chœur, Crosby (voix grave et tendre), Stills (voix dure et voilée) et Nash (voix haute et acide), les ingrédients du super-groupe, font la preuve que trois chanteurs individuellement sans qualités extraordinaires peuvent, avec beaucoup d'intelligence, de goût et d'entente, former l'un des ensembles les plus merveilleux jamais entendus. Si Blind Faith et Humble Pie, dans des genres différents, sont de cette classe, le mot super-groupe voudrait vraiment dire quelque chose. Et je puis d'ores et déjà vous garantir que le prochain album de Crosby, Stills & Nash sera encore supérieur à celui-ci. Pourquoi? Parce que le groupe s'appellera alors Crosby, Stills, Nash & Young. Neil Young, anciennement du Buffalo Springfield... O joie. — Ph. P.

DISQUES DU MOIS

BEE GEES
RARE, PRECIOUS & BEAUTIFUL VOL. 3. Wine and women. I don't think it's funny. Turn around, look at me. I am the world. The battle of the blue and the grey. How love was true. And the children laughing. You wouldn't know. I want home. Timber. I was a lover. Peace of mind. TRIUMPH 240.058/30 cm
Don't forget to remember. The Lord.
POLYDOR 421.476 / 45 t simple
ROBIN GIBB
Saved by the bell. Mother and Jack.
POLYDOR 421.469 / 45 t simple
Encore tout plein de Bee Gees. L'album, suite de leurs aventures passées, a la saveur des jolis souvenirs un peu fanés. Pour amateurs. Le dernier simple d'un groupe aujourd'hui singulièrement rétréci n'est pas, il s'en faut de beaucoup, ce que ledit groupe a fait de meilleur. Quant au cavalier seul de Robin, il ne commence pas mal, même si la différence entre un Bee Gee et trois Bee Gees est tout à fait imperceptible. — Ph. P.

BLODWYN PIG
AHEAD RINGS OUT. It's only love. Dear Jill. Sing me song that I know. The modern alchemist. Up and coming. Leave it with me. Change song. Backwash. Ain't ya coming home, babe?
ISLAND ILPS 9.101/30 cm
Lorsqu'en août dernier, je m'étais rendu à Plumpton afin d'assister au super festival pop dont je vous ai entretenu dans notre dernier numéro, un groupe m'avait particulièrement emballé, celui de Mick Abrahams, ancien guitariste du Jethro Tull, qui est entouré aujourd'hui de Jack Lancaster, flûte, violon, saxo ténor, saxo baryton, saxo soprano; Andy Pyle, basse; et Ron Berg, batterie. La musique qu'ils jouent est un amalgame de tout ce que j'aime: rock, blues et jazz. Ça swingue, ça crie, ça part de tous les côtés en vous déchirant jusqu'au plus profond de vous-même. Impossible de ne

Jacobacci



Les guitares électriques professionnelles JACOBACCI équipées des extraordinaires micros BENEDETTI (GOLDEN SOUND) sont maintenant les égales des meilleures guitares américaines.

Guitare adoptée par tous les musiciens de studio pour sa maniabilité et ses grandes possibilités.

Présentation noire et coloris sur demande.

GARANTIE TOTALE

Renseignez-vous auprès de votre revendeur habituel ou aux Éts JACOBACCI
7, rue Duris, PARIS-20^e - Tél. : 636-99-59

SOUS LE PATRONAGE DE LA FONDATION RICARD

FIRST CONTINENTAL FESTIVAL



BYG RECORDS
PRÉSENTE



FESTIVAL "ACTUEL"

VENDREDI
24 OCTOBRE

POP MUSIC

TEN YEARS AFTER
COLOSSEUM
AYNSLEY DUNBAR
ALAN JACK

FREE JAZZ

ART ENSEMBLE
OF CHICAGO
SUNNY MURRAY
BURTON GREENE

SAMEDI
25 OCTOBRE

POP MUSIC

PINK FLOYD
FREEDOM
KEITH RELF
RENAISSANCE
ALEXIS KORNER

FREE JAZZ

GRACHAN MONCUR III
ARTHUR JONES
JOACHIM KUHN
DON CHERRY

DIMANCHE
26 OCTOBRE

POP MUSIC

NIGHT
CANNON
BLISSOM TOES
ETROUPE
FRANÇAIS*

FREE JAZZ

AREDE SHEPP
KENNETH TERROADE
ANDREY BRAXTON

LUNDI
27 OCTOBRE

POP MUSIC

YES
PRETTY THINGS
CHICKEN SHACK
SAM APPLE PIE

FREE JAZZ

DAVE BURRELL
JOHN SURMAN
CLIFFORD THORNTON

MARDI
28 OCTOBRE

POP MUSIC

EAST OF EDEN
FAT MATTRESS
SOFT MACHINE

FREE JAZZ

ALAN SILVA
ROBIN KENYATTA

LISTE NON EXHAUSTIVE

PARC SAINT-CLOUD (Pont de Saint-Cloud) - 6 CONCERTS : 50 F.
Location et renseignements : 30, rue de Rome, PARIS - LAB. 74.03

REALISATION : BYG RECORDS / JEAN GEORGAKARAKOS & JEAN LUC YOUNG / MONTAGE DE FRIEDLAND / PARIS 8* / TÉL : 359 66 03 - 359 48 22 / COORDINATION : BRIGITTE GUICHARD

★ DAVID ALLEN - MARTIN CIRCUS - CRUCIFERUS - BLUES CONVENTION - DOC DAIL - FROGEATERS -
INDESCRITIBLE CHAOS RAMPANT - AME SON - TRIANGLE - WE FREE.



1969 LES ORCHESTRES EXPLOSENT ET DEVIENNENT DES VEDETTES DANS TOUTE LA FRANCE

Parrainé par « Rock & Folk » tous les vendredis au GOLF DROUOT, le célèbre tremplin des groupes amateurs et semi-professionnels prend cette année une importance jamais égalée.

En plus des contrats obtenus, les vainqueurs reçoivent 50.000 AF.

Les studios DELAMARRE offrent 3 h. de séance d'enregistrement et un disque promotion.

« DYNACORD » remet à chaque formation un diplôme souvenir de leur passage au « GOLF DROUOT ».

ROCK & FOLK publiera la photo et biographie du groupe qui sera la révélation du mois, afin de le faire connaître à ses lecteurs.

Inscription des orchestres à
HENRI LEPROUX, GOLF DROUOT
2, rue Drouot, Paris-9^e

IMPORTATION DIRECTE depuis : U.S.A. - CANADA GRANDE-BRETAGNE - AUSTRALIE

de toutes les nouveautés en style :
ROCK AND ROLL - POP-MUSIC - BLUES - RHYTHM'N'BLUES - JAZZ MODERNE & TRAD - FOLK - CLASSIQUE COUNTRY MUSIC - ETC...
Cassettes, Musiques, Disques (singles, EP's, LP's, 78 RPM) Bandes magnétiques, partitions, accessoires musicaux et phonographiques, Catalogues SCHWANN, HARRISON, etc...
Demande de renseignements et de catalogues - conditions de vente à :

J.-P. LOUVIN RARE RECORDS

Casse postale 409

2101 LA CHAUX-DE-FONDS (Suisse)

Votre spécialiste du disque rare et d'importation.

Pour le prix d'un 33 tours, adhérez pour 3 mois à :

LA BOURSE AUX DISQUES

TOUS ÉCHANGES ET LOCATIONS DE DISQUES
Possibilité d'apporter ses disques, d'en reprendre l'équivalent, de les conserver ou de les enregistrer pour les rééchanger ensuite.

CHOIX TRÈS ÉTENDU : Des vieux classiques introuvables aux dernières nouveautés.

ÉCHANGES PAR CORRESPONDANCE dans toute la FRANCE et à l'ÉTRANGER.

OUVERT le Samedi toute la journée et le Dimanche matin
400, rue St-Homère (1^{er} étage sur cour)
PARIS-1^{er} - RIC. 06-00

rythmes et sons * rythmes et sons

self-service du disque

88, avenue de Paris
94 - VINCENNES
Tél. 808.98.39

- Disques
- Cours collectifs ou individuels de guitares, batteries, accordéons

- matériel à votre disposition pour l'essayer ■ guitares ■ amplis ■ sonos
- effets spéciaux ■ batteries ■ orgues ■ reprise et occasion ■ vente
- location-vente ■ location.

rythmes et sons * rythmes et sons

cambron musique

49, rue Cambon
75 - PARIS 1^{er} (face à l'Olympia)
Tél. 742.93.57

- l'ambiance



pas sauter sur place en écoutant la musique du Blodwyn Pig. Non, je ne suis ni payé par Island, ni obsédé. Je ne suis qu'un homme simple comme toi, lui et eux. Qu'on ne dise pas « Tu m'a quittée » comme on dirait « Viens donc danser chez moi ». Le Blodwyn Pig ne copie ni le CTA, ni Jethro Tull, ni le Pink Floyd. Ce groupe a un style bien à lui, un style pourtant varié. Il ne suffit que d'écouter les deux premiers morceaux pour s'en rendre compte : « It's only love » est un thème dur et rapide, alors que « Dear Jill », lui, est d'une fluidité réelle. Passés ces deux morceaux, vous n'aurez plus envie de quitter Mick Abraham et sa bande. Un petit lot qui donnera du fil à retordre à plus d'un. — J. B.

COLOSSEUM : Walking in the park. Plenty hard luck. Mandarin. Debut. Beware the Ides of March. The road she walked before. Backwater blues. Those about to die.

FONTANA STL 5.510/30 cm
Tout d'abord, une belle pochette, double comme il se doit, avec des notes signées Jon Hiseman, le leader du groupe. On y apprend que les membres du Colosseum (Colisée) se connaissent depuis longtemps, du moins en ce qui concerne J. Hiseman (dms), D. Greenslade (orgue & vocaux) et T. Reeves (bgtr). Hiseman rencontra Dick Heckstall-Smith (saxes) chez Graham Bond (qui est en train de reformer un orchestre en Angleterre, après un long exil aux USA). Hiseman, Smith, Reeves, font ensuite un stage chez Mayall et forment, après « Bare Wires », le Colosseum. « Those who are about to die » est leur premier LP. « Walking In The Park », de Graham Bond, déménage sérieusement, avec des riffs qui vous font sauter. L'orgue de Greenslade se promène derrière les cuivres, bien qu'il soit parfois en évidence, tout comme la batterie d'Hiseman, éblouissant de technique et de punch. Reeves est là aussi, et il sort un agréable petit solo dans « Mandarin ». Colosseum délire un peu dans « Debut », mais rien de comparable à ce qui se passe dans « Beware the Ides of March » : trois accords de Bach deviennent un excellent prétexte à un délire qui pourrait leur envier Hendrix lui-même. Greenslade se révèle ici comme un organiste excellent, aussi bien en temps que soliste qu'accompagnateur, Hiseman utilise certainement plusieurs

paires de baguettes simultanément, et James Litherland (gtr & voc), n'est certes pas inférieur à ses collègues. Quant à Heckstall-Smith, il n'y a pas de problème, il est fabuleux. « The Road she Walked Before » swingue galement, tandis que « Backwater Blues » (spécial flirt) nous fait apprécier encore une fois la classe d'Heckstall-Smith. « Those About to Die » plein de gimmicks (dans le cas présent, ne surtout pas confondre avec « clichés »), termine un disque caractérisé tout d'abord par sa qualité — il n'y a pas de déchets ; par son genre blues, jazz-pop : c'est de la pop-music de 1969, assez rare en Grande-Bretagne pour qu'on le signale ; et enfin, des musiciens qui jouent décontractés (parce qu'ils en sont capables), des musiciens qui jouent en se faisant plaisir, heureux de faire la musique du Colosseum, sans que l'un ou l'autre ait la parole coupée par le leader. Facilement un des cinq meilleurs disques sortis cette année par les groupes anglais. — J. C.

RAYMOND FONSEQUE
AMBIANCE RAGTIME AU CAVEAU DE LA HUCHETTE
Kitten on the keys. Le mal aimé. Middle new. Blues at the Huchette. Stone et Charles. Lassus trombone. Chatanooga stomp. Ballin' the Jack. Bye the blackbird. Texas moaner. I'm brought goodbye. Blues, my naughty sweetie gives to me.
PRESIDENT KVP 231/30 cm
Jouer du Nouvelle-Orléans dénote sans doute un esprit conservateur, mais jouer du ragtime — style plus ancien encore que le Nouvelle-Orléans — c'est vraiment avoir l'esprit de contradiction. Après tout, on peut être dans le vent tout en remontant le courant... Le drame est que l'orchestre de Raymond Fonsèque est assis entre deux chaises : celle du ragtime proprement dit et qui n'est pas sans pittoresque et celle de la musique froide, sirupeuse et à prétention commerciale qui sévit dans les clubs du Quartier Latin. Les ragtimes de ce disque sont très proprement exécutés et on peut écouter avec intérêt et plaisir « Lassus Trombone », « Chatanooga stomp » (combien différent de la version de King Oliver!) et « Stone et Charles ». Il est permis de moins goûter « Blues at the Huchette ». Il y a deux musiciens dont il faut retenir le nom : Marcel Bornstein à la trompette et Patrick Deroide qui est sans doute le seul en



enfin ! à versailles:

UN
SPÉCIALISTE
POUR ORCHESTRES
CAPABLE DE
CONCURRENCER
LES PRIX PARISIENS
Avec

toutes les mar-
ques de guitares
d'amplificateurs,
de batteries et
d'accessoires.
... un choix visible
de
10h.
à 14h, de
16 à 20h + le
lundi après-midi, le
dimanche matin et sur
rendez-vous par téléphone

Musique 78

VERSAILLES
63 Avenue de St Cloud
950.20.11.

— Bruno Ducourant —

ELECTRONIC ORGANS C.E.I.



Orgues transportables à un clavier.

2 modèles (Student : 1.350 Fr. et Madrigal 1.930 Fr.) pour l'amateur qui fait ses premiers pas.

— 3 modèles pour orchestres (de 2.790 à 5.000 Fr.) pour musiciens professionnels les plus exigeants.

Pianos-orgues transportables à 2 claviers.

Seul modèle permettant d'exécuter :

— l'orgue sur le premier et le 2^e clavier - Jeux d'orgue à neuf chœurs, à curseurs indépendants, de 16, 8, 4, 2, 1 pieds plus 5 1/3 + 2 2/3 + 1 3/5 + 1 1/3 ;

— le piano, cithare, épinette, clavecin, guitare basse ou l'orgue traditionnel sur le 2^e clavier.

Effets pratiquement illimités par l'emploi de 9 sélecteurs de chœurs, de 9 sélecteurs de sustain, de 9 sélecteurs de percussions et repeat. Effets de harpe, cloches, jeu de timbres, triangle, marimba, carillon.

Possibilités de créer selon la propre sensibilité artistique de l'exécutant des sonorités personnalisées et nouvelles qui produiront d'extraordinaires sensations musicales.

Modèle BERMUDA
avec Band-box et Playmate



En vente dans tous les magasins « Euromusic » ou chez votre fournisseur habituel

Exposition et distribution pour la France :
Fortin-Euromusic - 4, cité Chaptal, PARIS 9^e
Tél. 874-58-34

Je désire recevoir les catalogues d'orgues C.E.I. et la liste de vos distributeurs.

NOM : Prénom :

RUE : N° :

VILLE : Dt :

France à jouer du saxo basse. « Chataooga stomp » est un exemple extraordinairement frappant de ce que l'on peut sortir de ce peu commun instrument d'accompagnement. — G. C.

STAN GETZ & JAY JAY JOHNSON
AT THE OPERA HOUSE.
Billie's bounce. My funny Valentine. Crazy rhythm. It never entered my mind. Blues in the closet.

VERVE V6 8.490/30 cm
Ce date de 1957, mais la musique n'a pas pris une ride. Un disque ébouriffant qui présente Stan Getz (ts) et Jay Jay Johnson (tb) au mieux de leur forme. Jay Jay est magnifique de technique et de swing, virtuose étincelant mais aussi improvisateur de très grande classe. Stan Getz ne s'était pas encore, à l'époque, vautré dans les émollientes bossa novas, et il swinguait dur lui aussi, à l'aise sur n'importe quel tempo et toujours parfaitement maître de sa merveilleuse sonorité. La section rythmique, emmenée par le batteur Connie Kay est largement à la hauteur, fournissant aux solistes l'appui idéal pour leurs envolées. Ne manquez pas ce disque. — Ph. P.

ASTRUD GILBERTO
I HAVEN'T GOT ANYTHING BETTER TO DO. I haven't got anything better to do. Didn't we? Wailing of the willow. Where is the love? The sea is my soil, Trains and boats and plains. World stop turning. Without him. The small hours. If.

VERVE V6 8.776/30 cm
Astrud, sans Stan Getz ni bossa nova. Astrud, d'une voix douce et extraordinairement sensuelle susurre neuf ballades jolies avec, en toile de fond, une immense prairie de violons. Bacharach et David, Nilsson, Legrand, seul Jim Webb manque à l'appel. C'est parfait, très beau et très monotone. La seule émotion du disque, finalement, vient de la belle photo de la pochette : on y voit la mignonne Brésilienne verser une larme. — Ph. P.

FRANÇOISE HARDY
J'ai coupé le téléphone. Les doigts dans la porte.

VOGUE 45 1.655/45 t simple
Françoise Hardy a désormais assez de métier pour que chacun de ses disques se situe à un bon niveau de qualité. « J'ai coupé le téléphone » est une ravissante ballade fort bien orchestrée. « Les doigts dans la porte », sur tempo sautillant,

ne manque ni d'humour ni de gaieté. Un bon disque, un de plus à l'actif de Françoise Hardy. — P. C.

RICHIE HAVENS
MIXED BAG. High flyin' bird. I can't make it anymore. Morning morning. Adam. Follow. Three day eternity. Sandy. Handsome Johnny. San Francisco. Say blues. Just like a woman. Eleanor Rigby.

VERVE FVS 9.522/30 cm
Tout le monde l'a compris, à part la France et quelques autres régions également amies : Richie Havens est grand. Dylan le veut avec lui, les Anglais le redemandent. Pas la France, qui l'a si mal accueilli une fois. Ne me parlez pas de barrières des langues, les mélodies que chants Havens sont toutes superbes. Encore un truc qui est trop bien pour nous, sans doute. Un de plus. Enfin, « Mixed bag » est un disque magnifique, un de ces disques qu'il faut considérer comme un tout parce qu'il est impossible d'en extraire quelques morceaux pour dire « cette chanson-là est la meilleure, celle-ci est moins bonne ». Qu'il se chante lui-même (« Three day eternity », le très beau « Adam »), qu'il chante Dylan (l'extraordinaire tendresse de « Just like a woman »), Lennon-McCartney (sompheux et désespéré « Eleanor Rigby ») ou d'autres comme le Fag Tull, Kupferberg, auteur de « Morning », Richie Havens reste Richie Havens : fort et tendre à la fois, lucide sans amertume, trop amoureux de la vie et trop confiant dans les hommes pour se laisser aller à ce désespoir qu'il frôle constamment, sans le savoir peut-être. Richie Havens est un homme bon et un très grand artiste, il faut l'être pour pouvoir communiquer beaucoup d'amour et de chaleur humaine à travers un bout de cire noire. — Ph. P.

HUMBLE PIE
Natural born bugle. Wrist job.

IMMEDIATE 90.533/45 t simple
Chouette disque, qui donne envie (c'est son but) d'acheter l'album. Humble Pie n'a pas la prétention d'inventer la pop-music, et l'influence des Beatles se fait plus que sentir tout au long de « Nature born », un rock qui démontre sans problème. Plus qu'un super groupe du style Blind Faith, Humble Pie est un très bon groupe au sound typiquement

anglais (« Wrist job »). On peut préférer ce que font CTA ou Grateful Dead, mais ce n'est pas une raison pour cracher dans la tarte quand elle est si bonne et si chaude. — Ph. P.

ALBERT KING
Jailhouse rock. Love me tender.

STAX 169.050/45 t simple
Deux extraits d'un album tout au long duquel Albert King le bluesman chante Elvis Presley le rocker. Beaucoup sont enthousiastes, je trouve pour ma part que ce disque n'apporte rien à aucun des deux Kings et que « Jailhouse rock », solo de guitare compris, ne casse pas trois pattes à un canard. Le solo de « Love me tender », par contre, est superbe mais ne suffit pas à sauver une tentative ratée. Rault va encore m'engueuler, c'est sûr. — Ph. P.

SPIDER JOHN KOERNER & WILLIE MURPHY
RUNNING, JUMPING, STANDING STILL. Red palace. I ain't blue. Bill and Annie. Old brown dog. Running, jumping, standing still. Sidestep. Magazine lady. Friends and lovers. Sometimes I can't help myself. Good night. ELEKTRA CLVLXK 367/30 cm

Curieux disque, curieux musiciens, curieuse musique. Nous voici bien loin des raffinements et des recherches de la pop-music actuelle. L'art des deux paysans des montagnes que sont Murphy (piano) et Koerner (gt, voc) n'a rien de sophistiqué, bien au contraire : un rude mélange de musique montagnarde, de blues, de rock, de piano honky-tonk et de folk. L'étonnant est que l'amalgame soit réussi presque à la perfection. Les deux compères s'entendent à merveille, le piano roulant et sautillant de Murphy complétant les vocaux nasillards de Koerner. C'est sain et rafraîchissant, dépourvu de toute prétention et pourtant loin, très loin, d'être de l'amatourisme. — Ph. P.

LOVIN' SPOONFUL featuring JOE BUTLER
REVELATION : REVOLUTION '69. Amazing air. Never going back. The prophet. Only yesterday. War games. Run with you. Jugs of wine. Revelation : Revolution '69. Me about you. Words. KAMA SUTRA 620.009/30 cm

Un très bon disque, très bien fait, et dont on dirait bien qu'il marque le retour des Lovin' Spoonful au premier plan si... on les entendait. En effet, le groupe se contente d'accompagner discrètement le chanteur, noyé (le groupe) dans un grand orchestre (parfois), et ne se signale par aucune intervention marquante. Toute petite déception qui n'est rien en comparaison du plaisir que l'on prend à écouter un disque qui ne révolutionnera pas la pop-music mais n'en est pas moins l'illustration de ce que l'on peut faire en mettant de très bonnes paroles sur de la bonne musique. Tous les thèmes lents, et particulièrement « Jugs of wine » sont magnifiques, ainsi que le « Revelation : Revolution '69 » de Joe Butler, poème amer dont les deux premiers vers sont : « Et personne n'ose leur demander ce qu'ils font dans la nuit. Et la récompense qu'ils donnent à ceux qui tuent est une statue dans le parc... » C'est exactement cela. — Ph. P.

RICHARD MARKS
Funky four corners (I-II)
ROULETTE 195.047/45 t simple

Une face vocale, l'autre instrumentale, avec un guitariste extra. Ce qui ne nous apprend rien sur Richard Marks, sinon que sa formation swingue ferme et que le chanteur est aussi bon. Des disques comme on en fait des centaines, mais avec cette touche noire qui garantit la qualité. — B. N.

OS MUTANTES
Caminhantes noturno. Baby POLYDOR 421.449/45 t simple

Ils sont fous, ces trois petits Brésiliens. Fous et bourrés de talent, comme le montre ce disque et particulièrement « Caminhantes noturno », délire à éclipses qui mêle la trompette mexicaine à la guitare wah-wah et change de tempo, tantôt valse tantôt rock, toutes les dix secondes. Franchement, je ne connais pas beaucoup de groupes pop capables de faire ça sans se casser la figure. Non, pas beaucoup. — Ph. P.

NEW YORK ROCK & ROLL ENSEMBLE

The Brandenburg. Wait until tomorrow. ATCO 169/45 t simple
Ils ont mis des paroles sur le concerto Brandebourgeois ! Ils ont osé, ils veulent la mort de Bernard Gavoty, ces voyous sacrilèges. Bon, ceci dit, le NY Ensemble est certainement

Thomas



Dix modèles d'orgues électroniques à un ou deux claviers et pédalier.

Très belle ébénisterie pour appartement, night-club. Modèles spéciaux pour musique classique, moderne, de folk et de jazz.

Jeux variés aux combinaisons magnifiques.

Vaste gamme d'effets avec percussion, vibrato, réverbération, repeat, ton spatial.

Amplis, Leslie et Haut-parleurs incorporés. Prises pour écouteurs comportant l'exclusion des haut-parleurs.

Color-Glo : Méthode simple et facile des accords pour débutants, avec éclairage des touches à jouer.

Band-Box (Ensemble de batterie-percussion) : Groupe rythmique complet, incorporé à l'orgue avec banjos, bass, drums, claves, snares drums, castagnettes, brushes, cymbales, blocks, drums roll, pouvant être utilisés soit sur le clavier inférieur ou au pédalier, soit avec les deux en même temps.

Playmate (Ensemble de 15 rythmes automatiques seuls ou en combinaison) donne à l'orgue 15 rythmes différents, la cadence est réglable. Valse, valse viennoise, valse de jazz, fox-trott, boogie, rumba, swing, rock, rumba, chacha, tango, boléro, bossa nova, watusi. Se combine avec le band-box ou avec les jeux de l'orgue (exemple : rythme de tango joué par un bass drum). Le nombre des variations est illimité !!!

En vente dans tous les magasins « Euromusic » ou chez votre fournisseur habituel

Exposition et distribution pour la France :
Fortin-Euromusic - 4, cité Chaptal, PARIS 9^e
Tél. 874-58-34

Je désire recevoir les catalogues THOMAS et la liste de vos distributeurs :

NOM : Prénom :

RUE : N° :

VILLE : Dt :

* FENDER
* ROGERS
* EPIPHONE
* SELMER
* HOFNER
* PREMIER



SALLE DES PAS-PERDUS - Tél. 878-41-89
GARE DU NORD - PARIS (10^e)

* CRUMAR
* F.B.T. * G.E.M.
* STAR * GOYA
* FRAMUS
* PAISTE, etc...
et tous les derniers disques.

LUDWIG Matériel n° 1 U.S.A.
2 matériels sur 3 dans le monde sont Ludwig

FENDER Guitares et Amplis
HAGSTROM Guitares Suédoises
Guitares LEVIN - GIBSON - FRAMUS
Cymbales ZILDJIAN Sтамбул
OLYMPIC Matériel Anglais

INSTRUMENTS ET ACCESSOIRES
DE HAUTE QUALITÉ DANS LA MUSIQUE



CRÉDIT
Taux
Minime

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS 9^e

IMPORTATEUR DIRECT. ÉNORME CHOIX
Demandez catalogue en précisant l'instrument

à brest

Venez essayer les amplificateurs

SOUND CITY

PARIS-MUSIC
37, rue Emile Zola, Brest

ELECTRONIC MUSIC

18, Boulevard Marx-Dormoy - 93 - LIVRY-GARGAN
Tél. : 927-28-42

Au service des musiciens professionnels et amateurs :

AMPLIS, GUITARE, SONO,
PERCUSSION,

TOUTES LES GRANDES MARQUES

Agent régional : ORGUES et LESLIE HAMMOND,
ORGUES THOMAS, C.E.I., WILSON PRESIDENT, etc.

LUMIÈRE MODULÉE

Démonstration et essais tous les jours de 14 h. 30 à 20 h. 30
et le dimanche matin PARKING ASSURÉ

composé de très bons musiciens, mais sa tentative de classicorock est un superbe ratage: musique froide et hybride qui me fait penser à un autre coup manqué, celui de Jacques Loussier. Ce pauvre Jean Sébastien n'a décidément pas de chance. Le traitement infligé par l'Ensemble au « Wait until tomorrow » de Hendrix est beaucoup plus banal. Sans doute pour la bonne raison que Hendrix, contrairement à Bach, écrit de la musique pop. L'Ensemble n'a pas joué le jeu jusqu'au bout: il aurait dû interpréter Hendrix à la manière classique, hautbois et clavier... — Ph. P.

NICE
Azrael revisited. Hang on to a dream. Diary of an empty day. For example. Rondo 69. She belongs to me.

IMMEDIATE IMPS
026/30 cm

Pour démarrer cet album, le premier morceau écrit par Keith Emerson avec Lee Jackson a été transformé, ou plutôt revu et corrigé. C'est une sorte de cycle allant de la naissance à la mort. Les Nice ont pioché dans un prélude de Rachmaninoff, et Keith Emerson s'en explique: « Lorsque ce compositeur classique a écrit ce thème, il avait la même vision qu'Edgar Poe, celle d'un homme sortant vivant de son tombeau ». Le titre qui suit est une œuvre de Tim Hardin dans laquelle le piano est particulièrement mis en valeur. Les Nice sont entourés d'une chorale qui donne beaucoup de chaleur à l'enregistrement. C'est en faisant un voyage plutôt désastreux entre Newcastle et Birmingham que Keith Emerson et Lee Jackson écrivirent « Diary of an empty day », un morceau plein d'angoisse. Une angoisse typique des Nice, qui, contrairement aux Pink Floyd qui font généralement entrer ceux qui les écoutent dans une sorte de paradis, veulent revivre avec réalisme dans un monde de contestation, d'horreur quotidienne, de peur. Cette peur, cette triste désolation, thème de bon nombre de blues, comme l'est « For example » avec sa super-orchestration. Si la première face a été enregistrée en studio, la seconde, celle que je préfère, a été faite au Fillmore East de New York. Elle comprend deux longues plages: « Rondo 69 » et surtout un arrangement sur un classique de Bob Dylan « She belongs to me », une fille qui,

comme le dit Emerson, appartenait à Dylan, aujourd'hui à tout le monde. Emerson la prend en douceur, murmure (c'est rare chez les Nice), en arrive au délire, s'éclipse avant de se retrouver un second souffle et de terminer en beauté dans l'extase totale. — J. B.

EDDIE PARKER
Love you baby (I-II)
HOMERE GM. 701/45 t simple

Eddie Parker est un jeune chanteur noir de Detroit qui a ce que les poulains de l'écurie Tamla ont peu à peu perdu au cours des ans. La rythmique et les chœurs féminins qui l'accompagnent n'y vont pas par quatre chemins; le vrai sound de Detroit 1969! Félicitations à Homère, qui pour ses débuts dans le R'n'B inaugure de donner le détail du personnel, ce que je n'avais jamais vu sur un 45 t simple. — B. N.

WILSON PICKETT
Hey Joe. Night owl.
ATLANTIC 650.158/45 t simple

Pickett tel qu'en lui-même, sauvage, hurleur, les tripes dans le gosier et les genoux en terre. Impossible de ne pas être emporté par ce torrent furieux qu'est « Hey Joe » ou par « Night owl » qui ressemble beaucoup à « Funky Broadway ». Fera le bonheur de tous les danseurs et de beaucoup d'autres. Un seul reproche: les titres sont trop courts. — Ph. P.

POPPIES
The race. Charing Cross race.
BARCLAY 61.133/45 t simple

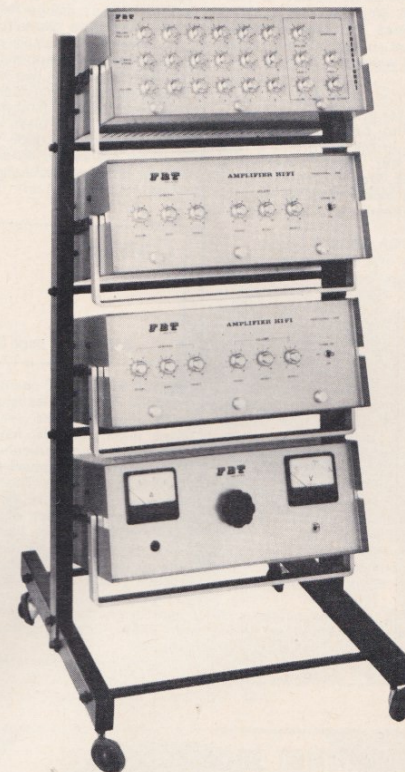
Le but recherché, je crois, est de faire danser les gens. Mission accomplie pour les Poppies (sous ce nom se cache un excellent groupe anglais). Les deux titres démentent bien et les guitares (devinette: qui est le second guitariste, celui qui fait le contrepoint?) ont une sonorité très intéressante. Double réussite, donc: on peut danser ou écouter. — P. C.

RASCALS
See. Away, away.
ATLANTIC 650.167/45 t simple

Titre formidable. « See » chauffe très, très dur et aidera peut-être les Rascals à retrouver en France une popularité qu'ils avaient inexplicablement perdue depuis « Groovin' ». Le groupe possède une sonorité énorme, du genre Vanilla Fudge, et un métier de fer, aussi bien instrumental que

F B T
Elettronica

AMPLIFICATEURS ET SONORISATIONS



Modèles professionnels de 200 à 800 watts

Importateur exclusif pour la France :

SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18^e - Tél. : 606-68-06
CATALOGUE ET LISTE DES
REVENDEURS SUR DEMANDE

vocal. Moins excitant que « See », « Away » n'en est pas moins un titre qui fera le bonheur de bien des groupes plus connus par ici. Un petit disque bourré de dynamite. — Ph. P.

MACK RICE
Coal man, Love's a mother brother.
ATCO 88.45 1 simple.
Encore un transfuge de Detroit, où il faisait des disques, bien avant l'épopée Tamla-Motown, pour la petite marque Lu Pine. Mack Rice s'est mis au goût du jour, et dans le genre Pickett, il fait, ma foi, largement le poids. — B. N.

SAVDY BROWN « Blue Matter ». Train to nowhere, Telling bella, She's got a ring in his nose and a ring on her hand. Vicksburg blues. Don't turn me from your door. May be wrong, Louisiana blues. It hurts me too.

DECCA 182.012/30 cm.
Il y a déjà quelque temps que ce disque est sorti aux U.S.A. où il coïncidait alors avec la venue du groupe. Vous n'aurez pas la superbe pochette double cartonnée de l'édition américaine, mais le disque est le même, le meilleur que ce groupe (presque vétéran du british blues) ait enregistré jusqu'à présent. Une face en public, l'autre en studio. « Train to nowhere » — ballade très rythmée avec une section de cuivres — laisse à penser que Savdy Brown peut être pris au sérieux lorsqu'il projette d'oublier un peu le blues. « She's got a ring... », amusant et nerveux précède un bon blues au piano joué par Bob Hall.

Encore de bons passages de piano (Louisiana Blues), beaucoup de bons sois de guitare soutenus par un bassiste

conscientieux (Rivers Jobe), et un batteur bruyant (Roger Earl), mais bon tout de même. « Blue Matter » et Savdy Brown, un des meilleurs exemples du blues anglais. — J. C.

YES
Sweetness. Something's coming.
ATLANTIC 650.171/45 1 simple.

Si « Sweetness » n'a rien de très remarquable, jolies mélodies fort bien interprétées, sans plus. « Something's coming » (extrait de « West Side Story ») est par contre un formidable morceau qui hisse en sept minutes les Yes au niveau des meilleurs groupes britanniques. Et cela me fait rêver au fantastique LP que serait « Yes plays West Side Story ». De quoi faire s'envoler des tonnes de gosses et ravir le père Bernstein. — Ph. P.

Canada

(suite de la page 27)

baryton splendide, il chante les folklores de toutes les langues qu'il connaît : russe (et tzigane russe), anglais, français et espagnol en particulier. Il fait au Canada un travail comparable à celui de Theodore Bikel aux États-Unis, mais il le présente avec bien plus de dynamisme. A noter aussi, si vous allez chez lui, une impressionnante et éclectique discographie (Richie Havens à côté d'un opéra de Wagner, pour quoi pas?), et un laboratoire de photo, dont il se sert en virtuose. Toujours si vous allez à Mont-

réal, et si en feuilletant l'annuaire vous tombez sur l'adresse de Leonard Cohen (B25, Powell), ne vous réjouissez pas trop vite et surtout ne perdez pas de temps à téléphoner : ce n'est pas le bon ! Et cet homonyme en a assez de recevoir chaque jour une dizaine d'appels de gens qui le prennent pour l'auteur de « Suzanne ».

A Québec s'est retiré depuis une dizaine d'années celui qui fut vers 1950 une figure marquante de Saint-Germain-des-Près : Stéphane Gollmann. Après une période comme correspondant au Palais des Nations Unies à New York, il est venu habiter « la ville la plus européenne d'Amérique » où il a troqué le métier de chanteur pour celui de journaliste à « La Presse ». On n'oubliera pas ses chansons empreintes tour à tour de fantaisie gracieuse (« Le cheval dans le baignoire »), de majesté médiévale (« La légende du chevalier »), ou d'humour cossais (« Les revendications d'un nouveau-né »). A écouter ou à réécouter. Quant à Robert Charlebois, qui lui aussi débute dans les « Boîtes à Chansons », on se demande maintenant si tout le monde va pouvoir suivre sa rapidité d'évolution : tout récemment, il a rendu publique son intention de faire du « Country & Western ». Allons bon ! — JACQUES VASSAL.

Brésil

(suite de la page 25)

sur ses pieds nus, il m'observe de ses grands yeux humides : quelque chose semble lui

échapper. Il me sourit brusquement et force à lumer la télévision. Un militaire bien nourri parle d'ordre moral et de saine jeunesse. Le gamin maigre le regarde, fasciné, la bouche ouverte. Je me demande s'il comprend. Les mots font leur œuvre, de toute façon. Je me lève. Dans la rue, la chaleur me tombe sur la tête et je me dis que si c'est ça l'hiver au Brésil, l'été ne doit pas être mal. La plage d'Ipanema. La mer, très verte, semée d'îles. Si je nage tout droit, où arriverai-je ? En Afrique ? « Vous venez d'où ? De Rio. » Tête des gens ! Tout en fouillant le sable chaud avec son pied, un géant barbu me fait un petit cours d'économie politique. Puis il me dit que la révolution est pour bientôt. Le sable doré coule entre ses doigts de pied. Symbole ? Je souhaite aux Brésiliens que le temps qui les sépare du grand changement file aussi vite. Des corps bronzés dorment sur la plage, jouent au football, plongent dans les vagues. Un gros bidon sur la hanche, les vendeurs de rafraîchissements passent et repassent en marquant sur des castagnettes improvisées un rythme de samba. Comment ne pas être heureux ? Comment ne pas voir Rio avec les yeux de ces Français que j'y ai rencontrés ? Les yeux de cette Parisienne avec qui je suis de l'eau et qui me raconte qu'elle a trouvé Haiti merveilleux. Les îles grecques aussi sont merveilleuses.

Sur un mur, derrière nous, une inscription en lettres couleur de sang : OS FUZIS. Les fusils. Je devais rester jusqu'au dix octobre. Le vingt-sept août j'attends à Orly. Je suis un idiot. — PHILIPPE PARINGAUX.

FÊTE A WIGHT

(suite de la page 55)

parler de la présence de Françoise Hardy et Georges Moustaki, et aussi Michel Lancelot et Jean-Bernard Hebey. Vous aurez enfin entendu parler de la présence de Keith Richard et de Charlie Watts, de John Lennon et Ringo Starr (mais si, voyons, le 1214^e en partant de la droite, à la 124^e rangée).

Côté scène, nous avons donc signalé les excellents moments dus aux Nice (Keith Emerson formidable), aux Who, à Tom Paxton, à Julie Felix, à Richie Havens. Il faut également dire deux mots de Joe Coker, qui n'a peut-être pas été aussi applaudi qu'il le méritait et qui a chanté for-mi-da-ble-ment. On ne va pas répéter qu'il a vraiment la voix d'un Noir, c'est un peu énervant, ça sous-entendrait qu'on ne peut faire quelque chose de bien dans le rythm and blues qu'en copiant le mieux possible, mais enfin, disons qu'il a la voix qu'il faut et un joli feeling. Et puis ça tombe bien, ça swingue, un vrai régal. Mais, le pauvre s'est donné du mal en pure perte : le public, peut-être un peu fatigué, répondait mal. Deux mots aussi (on ne peut parler de tout en détail) sur Liverpool Scene, un gros Anglais barbu et parodique en train de faire avec son micro et la tige coulisante des plaisanteries d'un goût absolument douteux et assurément mauvais qui faisaient rire aux éclats les Français et légèrement sourire le beautiful people. C'est vrai, mes voisins me regardaient avec un drôle d'air. Et puis Third Eard, quelle musique agréable, quelle jolie tentative d'assimiler — peut-être superficiellement, mais pourquoi pas, cessons de nous poser des problèmes — le « feeling indien ». Et enfin Indo Jazz Fusion, avec leurs pupitres, des petits arrangements.

Le problème de la drogue, depuis longtemps présent aux États-Unis, est nouveau en France après les histoires récentes. Sur l'usage du haschisch ou de la marijuana, on pourra trouver des tas d'explications : c'est le nouvel alcool, c'est une recherche maladroite, c'est un autre stimulant que l'argent, c'est un autre stimulant que la religion, c'est un autre stimulant que la politique. Tout ceci n'est pas neuf, il y a belle lurette que les militaires ont utilisé le gros rouge (plus le clairon) pour mener la charge, que l'église a utilisé l'encens (plus les grandes orgues) pour inciter aux conversions. Mais, vous le voyez, il y avait toujours un but d'asservissement. Il serait dommage que la marijuana (plus les guitares électriques) transforme la non-violence du beautiful people en passivité. Il est à redouter que les fumées de l'herbe deviennent un écran masquant une vérité qui ne se laisse pas appréhender aussi facilement. Ravi Shankar

l'avait déclaré à Monterey en 1966 : « La musique seule doit vous suffire ». Dans la ville de Ryde, à l'île de Wight, nous avons vu en arrivant des jeunes qui circulaient avec le crâne complètement tondue. Il s'agissait des « skinheads ». Eux ne se posent certainement aucun problème, eux sont certainement tout à fait convaincus de leur petite vérité, eux haïssent les autres. Pour en arriver à se raser la tête en signe de protestation, il faut en vouloir. Ces fascistes ont tout intérêt à aider les trafiquants qui se remplissent les poches par leur commerce avec les hippies. Alors, attention, craignons que le beautiful people soit un jour tondue par force, pieds et poings liés dans sa défonce. On cassera les guitares, on crèvera les tambours, et l'on ne remettra le courant que pour de féroces appels à la virilité des combats d'autrefois — C'est déjà arrivé. A noter enfin que les organisateurs, les trois frères Foulk, sont âgés de moins de vingt-cinq ans. — PHILIPPE KECHELIN.

Extrait du « Daily Mirror ».



— Vous voyez bien que je ne peux pas en prendre 50.000 à la fois !

BULLETIN D'ABONNEMENT SPÉCIAL

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens :

.....
.....
.....
.....
.....

Je verse la somme de :

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaplat, Paris-9^e par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit de la revue LE MÉTIER.

Nom :

Prénom :

Adresse :

(1) Rayez les mentions inutiles.

BON DE COMMANDE

Nous mettons à votre disposition des relieurs pratiques qui permettent de rassembler une année complète de la revue. Chaque reliure est vendue 10 F prise à nos bureaux. Joindre 2 F par exemplaire pour frais d'envoi.

Veillez m'envoyer..... relieurs.

Veillez m'envoyer le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 - le n° 9 - le n° 10 - le n° 11 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 - le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 pour 2 F, 50 par exemplaire (3 F.F. pour l'étranger) - le n° 19 - le n° 19 bis (Spécial rythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 - le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 - le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 pour 3 F. par exemplaire (3,50 F.F. pour l'étranger) (1).

CNAI
enregistrement-gravure-pressage-maquette-souple-pochette

19 rue Coysevox PARIS 18^e
tel. 228 05 91 - 229 24 51

PETITES ANNONCES 5 F la ligne + T.V.A. 20 % — Payables à la commande

• R'n'B, Achats, Ventes, Échanges, 2, Fa Passenière, Paris-10^e.

• Association Musicale Parisienne, 8, rue Chapin-du-Gaël, 75011, demande d'urgence CHANTEUSES et jeunes musiciennes chanteuses dans le vent (20-30 ans). Travail assuré sur le Territoire Français. Tél. Bureau : 023.94.57 (après-midi).

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Scilège - Théorie. Étude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentaux et chanteurs. Francis Vetti, S.P., 29 - 34 - St-Mandé. Tél. 328.21.24.

• CHANT. Rééduc. voix, prés. aux disques, télé, Music-hall, msa en scène, formations complètes. Breyer, WAG, 27.15.

• Association Musicale Parisienne achète compant amplificateurs, sonos et instruments de toute sorte. Tél. 023.94.57.

• Chanteuse cher, chanteur égypt. qui, pour former duo : Tél. TRU, 42.35.

• Vende guit. Gibson à classe 1 micro 1.800 F. Tél. BAL, 25.41 (8 h à 11 h - 14 h à 18 h).

• Échangeurs Precision Bars Fender neuve contre guitare 6 cordes classe - même prix. S. Cheymet, 21, rue Albert-Pichon, 76-Velley.

URGENT : Société Musicale demande bon vendeur, connaissances sur instruments et amplification. Bon salaire. Situation d'avenir. Tél. TRU, 15.34.

• Achète constant guitare Gibson 335, 345 ou 50. Tél. 328.89.84.

• Vende ampl. basse Matzki 90 W garantie six mois. Prix à débattre - guitare basse « Walson » 300 F.

• Choc. uds mat. complètes pour basse. Hagstrom. Tél. 700.81.94 (20 h - 22 h).

• Leçons de piano, Orgue, Guitare, Scilège, Harmonie. Nouvelles conceptions d'enseignement conçues pour avoir la possibilité à un certain niveau d'étude, de choisir entre l'interprétation de musique moderne ou classique. Norbert Osadia, Résidence « Bonjours », 151, rue Pissarro, 92-Montfermeil. Tél. 321.44.00.

• THE REACTIONS orchestre de POP-BLUES cherche clubs, gites et tournées pour se produire. Tél. 471.00.55.

• A. V. Ampli Marshall 50 W (1 seul canal) et neuf (mars 69). 2.000 F - batterie. Premier bon état 1.500 F. Tél. FLA, 27.43.

• Auteur compositeur, recherche 1 chanteur, plus 1 guitariste jouant de préférence, sur guitare électrique (même débutant fera l'affaire). Écrire ou se présenter tous les samedis Michel SAÏN, 90, av. Gabriel-Péri, 92 - Fontenay-sur-Roissy.

• Vende Selmer 50 watts 2 parties très bon état. 2.000 F. Tél. 361.08.70 après 21 h.

• MONTMARNASSE 2.000 (Éditions Musicales). Recherche matériel chanson (maquettes, disques souples, bandes) par jeunes compositeurs, auteurs ou interprètes pour présentation au MIDEM 70. Écrire ou se présenter 21, rue Bida, Paris-9^e tous les jours de 15 à 18 h (Tél. 325.02.02 et 326.41.72) sauf mardi.

• Guitariste accompagnement, solo cherche à rentrer dans groupe Pop. S'adresser à M. Jean-Michel KLODKA, 28, Allée C.-Garnier, 92-Pecqueurcourt.

• URGENT cherche Bassiste batteur guitariste chant. pour Formation groupe ambiance PINK FLOYD en vue maquette studio sur musique même esprit. Tél. BAL, 24.41.

• Ch. Orgh. Pop-Music. habillant Paris et région parisienne. Envoyer Rf. à Mine T. Services, 114, rue de Grenelle, Paris-16^e. N.B. Il sera répondu à toutes candidatures.

• Alain Seiget vend Guit. Guild Stereo - Variété. Ampeg 80 W, 2.000 F chaque. Tél. 204.50.30.

• A. V. Orgue Furtis Mini compact électronique 1.200 F. Vendeur, 15 h et Week-end M. Mohtman, 12, rue Martin-Bernard-12^e.

• Vende Philco 2000 - ampl. 100 W 20 watts bon état. Tél. 329.32.86.

• Location de Matériel d'Éclairage et de Sonorisation pour orchestre, tour de chant. Location de studio de répétition. BUSINESS MUSIC. Tél. 243.52.22.

• V. Batterie « Hollywood à Conail (- cymb.) 700 F. USNAULT Dominique. Tél. 308.51.50.

• Cherche batteur, soliste, basse, org. pour former groupe 15-16 ans débutants. RUIZ, 11, av. Quinqu, 94-St-Mandé. Métro St-Mandé.

• V. Ampli « SHADE » Révisé. Très bon état sous garantie. 1.500 F. Ph. POMART, 8, rue A.-France, 92-Villeneuve.

• A. vende en stock nombreux enregistrements anciens et récents de Buddy Holly (Love is strange), Jerry Lee Lewis (She still comes around), Carl Perkins (Blue Suede Shoes 89), Chuck Berry (Concerto in B Goodie) et Johnny Cash (At San Quentin). Pour tous renseignements écrire à : Georges Colange, 16, av. P.-Delorme, 69-Sathonay.

• A. vendre : n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31 et 32 de « Rock & Folk ». Envoyer 3 F. par exemplaire aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chapin, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1984-22.

Articles parus dans le n° 31 : Carlos, Cannad Heat, Doors, Ray Charles, Newport, New York, Yves Montand, Capton, Antoine. Articles parus dans le n° 32 : Blue Revolution, Jacques Bril, Nicolette, Juliette Greco, Newport Festival, Cannad Heat, See Gees-Driscoll, Pink Floyd, O2 ont les Stones, Rockers anglais, Amsterdam.

Articles parus dans le n° 23 : Blues Festival, Mothers, Mick Jagger, Beatles, Spice Vinton, Beaker 1, Yvelles, Suzanne, Arthur Brown, New Orleans, Mothers, Rockers anglais, Paris Jazz Festival.

Articles parus dans le n° 24 : Pop Club, Les Beatles (10 ans après), Dick Rivers, les See-Gees, Folk Festival de Chicago, Disques hors solistes (James Brown, Aretha Franklin, Jim Hendrix, Simon et Garfunkel, Eddy Mitchell, Remontées londoniennes).

Articles parus dans le numéro 25 : Jean-Bernard Hubert, Rencontre Bril, Sessena, Fanny, Filles Pop, On the road again, Paris Festival de Chicago (2), Johnny Hallyday, Rolling Stones Rock'n'roll Circus, Son, les Animaux.

Articles parus dans le n° 26 : Claude Nougaro, Résultats du référendum, 66, Jean Sarr, Midem 66, John Mayall et la blues anglais, Johnny Hallyday (2), Les Doors, Barbara Sressand.

Articles parus dans le n° 27 : Antoine, Trois semaines aux USA, Barbara, Guitariéristes pop, Interview Beatles, Filles des Solistes, Mirella Mabele, Claude Nougaro, Où va le R'n'B.

Articles parus dans le n° 28 : Variations, Moustaki, Monterey Pop, Trois semaines aux USA, Un mois pop, Judy Collins, Festival de Royan.

Articles parus dans le n° 29 : Led Zeppelin, Syre, Devotion, Ciné Pop, B. B. King, Dylan-Cohen, Show, Hallyday, Soft Machine, Barney Wilen.

Articles parus dans le n° 30 : Hair, Elvis Presley, Blind Faith, Alan Jack, Virelles, Castors P.M.R., Raul aux USA, Mothers, John Mayall, Bob Dylan, Julien Clerc, Nouveaux Canadiens.

Articles parus dans le n° 31 : Brian Jones, Led Zeppelin, Le triangle, Cressence Chastanier-Rivall, Montreux, Tai Mahall, Eddy Riher, Les Who, Rolling Stones, Richie Havens, Beach Boys, Chuck Berry, Sasha, Daniel, Michel Legend, King's Road.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant _____ an et recevoir pour chaque abonnement d'un an soit les 6 anciens n° suivants de ROCK & FOLK ou du MÉTIER (1) _____ soit l'un des disques suivants choisis par ordre de préférence dans la liste proposée page 60. Ces disques seront expédiés en fonction du stock disponible.

marque	numéro	artiste

Nom et Prénom : _____ Numéro : _____
Rue : _____
Ville : _____ Département : _____
Je désire — ne désire pas (1) Je désire que mon ☐ abonnement ☐ réabonnement } parte du N° _____
recevoir un spécimen gratuit de la revue LE MÉTIER
Je verse la somme de (2) : _____ aux ÉDITIONS DU KIOSQUE, 14, rue Chapin, PARIS-9^e, par chèque bancaire, chèque postal ou mandat-lettre (joint à ce bulletin).
(1) Réviser les mentions initiales.
(2) Ne pas oublier de joindre 5 F. par disque pour les frais d'envoi.

KENNY CLARKE
joue en
exclusivité sur
Premier

Premier
MADE IN ENGLAND
distribution exclusive
en France par
SELMER
LE PARIS